





THÉATRE
DE
M. DE LA PLACE.

Ouvrages de M. DE LA PLACE, dont on trouve des Exemplaires chez le même Libraire.

Tom Jones, 4 vol. in-12.

L'Orpheline Angloiſe, 2 vol. in-12.

Mémoires de Cécile, 2 vol. in-12.

Les Erreurs de l'Amour-propre, III Parties in-12.

Recueil d'Epitaphes ſérieuſes & badines, 3 volumes in-12.

THÉATRE
DE
M. DE LA PLACE,

CONTENANT

VENISE SAUVÉE, ADÈLE DE PONTHIEU, JEANNE GRAY, POLYXÈNE.

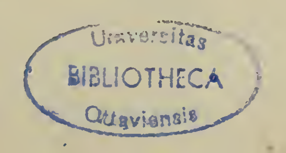
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PERMISSION.



VENISE SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

VENISE SAUVÉE,

TRAGÉDIE;

PAR M. DE LA PLACE.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Français, le 5 Décembre 1746.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

. . . . Præcipitandus est liber spiritus.
PETRONIUS.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Augustins

M. DCC. LXXXII.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

S'IL eſt vrai que le ſort influe même ſur le ſuccès des productions de l'eſprit (*), jamais vérité ne fut peut-être mieux démontrée que par toutes les diſgraces & les contre-temps multipliés qu'a éprouvés cette infortunée Tragédie.

Repréſentée à Paris, en 1746, après les traverſes les plus notoires, & cependant avec le plus grand ſuccès ; conſtamment jouée juſqu'à ce jour ſur tous les Théâtres de Province & de ceux de l'Europe où nos Comédiens ſont accueillis ; redemandée nombre de fois à Paris ; toujours promiſe, jamais appriſe, quoique les rôles en euſſent été diſtribués & acceptés deux fois par les Acteurs : par quel motif (dira-t-on) cette Piéce, que l'on ſait pourtant être encore ſur le Répertoire de la Comédie Françaiſe, & qui fut plus d'une fois portée ſur celui de la Cour même : par quelle fatalité ſinguliere, l'Auteur, depuis trente-cinq ans paſſés, s'eſt-il toujours vu déchu de l'eſpérance de revoir jouer à Paris ſon ouvrage ?

(*) Habent ſua fata libelli. Horat.

Il eſt vrai que des yeux plus fins & plus exercés que les ſiens ont cru, dès les premieres hoſtilités, avoir pénétré ce myſtere (*). Mais la bonhommie de l'Auteur s'eſt toujours révoltée contre une imputation qu'il croyait uniquement fondée ſur des conjectures, toujours plus qu'équivoques pour ceux que l'envie & la malignité n'éclairent pas.

Pouvaient-elles, en effet, trouver chez lui quelque ombre de croyance, & ſur-tout dans un cas où les preuves mêmes du fait l'euſſent encore plus affligé que les déſagréments & les dégoûts qu'on lui faiſait éprouver dans une carriere qu'il ſe ſerait bien gardé de vouloir parcourir, pour peu qu'il eût eu le bonheur de les prévoir!

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur aujourd'hui trop convaincu que les mêmes diſpoſitions ſubſiſtent, & qu'il ne reverra jamais ſa Piéce au Théâtre de Paris, ou du moins repriſe de façon à pouvoir s'applaudir de l'avoir ſouhaité;

(*) Et c'eſt, ſans doute, en partant de ce préjugé, qu'un intime ami de l'Auteur (feu NIVELLE DE LA CHAUSSÉE) lui écrivit pendant les repréſentations de la Piéce:

« Le ſuccès de *Veniſe* eſt auſſi long que beau!
« Mais ce même ſuccès creuſera ſon tombeau.

parvenu, d'ailleurs, à cet âge où les passions beaucoup moins vives ne tardent guere à nous trouver presque indifférents sur les objets qui nous intéressoient le plus; l'Auteur, dis-je, s'est enfin résigné à son sort au point d'avoir presque oublié combien ce même ouvrage lui avait ci-devant été cher.

Ce n'est donc qu'à l'amitié seule (dont les droits sur lui sont connus) qu'il a cru devoir céder, en consentant à la réimpression de cette Tragédie, sans doute peu connue de la génération présente. Trop heureux encore, si elle trouve aujourd'hui dans les enfants la même indulgence dont elle fut autrefois honorée par les peres!

P. S. Certain Auteur Dramatique Anglais, en prenant aussi congé des Comédiens de Londres, finit par leur dire :

Sotte victime des noirceurs
De vous, de vos prédécesseurs;
Par leurs promesses & les vôtres
Depuis trente ans amadoué,
Vous ne m'avez que trop joué :
Adieu, Messieurs; jouez-en d'autres.

Mais un Auteur Français est trop au fait des convenances, pour oser être si crûment vrai.

PERSONNAGES.

PRIULI, Sénateur, pere de Belvidéra.

JAFFIER, gendre de Priuli.

PÉDRE, ami de Jaffier.

RENAULT, Chef des Conjurés.

BELVIDÉRA, femme de Jaffier.

LE DOGE de Venise.

UN OFFICIER.

SÉNATEURS. CONJURÉS. OFFICIERS. GARDES.

La Scene est à Venise.



VENISE SAUVÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PRIULI, JAFFIER.

PRIULI.

A ME tromper encore oserais-tu prétendre,
Perfide ?... Que veux-tu ?... Je ne puis rien entendre :
Va, fuis.... je te connais.

JAFFIER (*à part.*)

Ce reproche odieux,
(*haut.*)
Était-il fait pour moi ?... Pour le connaître mieux,

A

Ecoutez un Ami, que votre haine accable;
D'autant plus malheureux qu'il se croit moins coupable!..
Ah, Ciel! qui suis-je donc, pour ainsi m'avilir?...
N'importe, c'est mon sort, & je dois le remplir:
Dût l'orgueil en gémir, l'Amour me le commande,
Seigneur... écoutez-moi!...

PRIULI.

Que veux-tu que j'entende?
Puis-je te croire encor?... Ne m'as-tu point trahi?

JAFFIER.

Si vous me connaissiez, je serais moins haï.

PRIULI.

Lâche! pour mon malheur, j'ai trop su te connaître.

JAFFIER.

Jaffier fut malheureux, Seigneur!... mais jamais traître.

PRIULI.

Quoi! pour te retracer ta honte & mes regrets,
Faut-il te rappeller ton crime & mes bienfaits?...
Faut-il te rappeller qu'échappé du naufrage,
De retour à Venise après un long voyage,
Mon amitié t'offrit, au comble du malheur,
Mon palais, mes amis, ma fortune, & mon cœur?
Ne te souvient-il plus, avec quelle constance,
Publiant en tous lieux tes vertus, ta naissance,
Je fis taire les loix d'un Sénat rigoureux,
Et te remis au rang qu'avaient eu tes Aïeux?
Ton bonheur me charmait, (il était mon ouvrage!...)
J'aurais voulu pour toi faire encor davantage:

Tant je croyais ton ſort au mien même lié.
Mais qu'on trompe aiſément les yeux de l'Amitié !
Opprobre de mes jours, fléau de ma famille,
Pour prix de mes bienfaits, tu ſéduiſais ma fille !
Et, trahiſſant l'eſpoir d'un pere infortuné,
Tu m'arrachais un bien que je t'aurais donné,
Si dès long-temps ailleurs ma parole engagée,
M'eût permis un refus quand on l'eût exigée.
(Tu le ſavais, Cruel ! Tu connaiſſais mon cœur !)
Et ſi ton épouſe aime un lâche raviſſeur ;
Je la hais d'autant plus.

JAFFIER.

Si je vous l'ai ravie,
Seigneur ; c'eſt à moi ſeul que vous deviez ſa vie.
Rappellez-vous ce jour où les vents & les flots
Menaçaient de plonger Veniſe ſous les eaux :
Par un torrent affreux votre fille enlevée,
Sans moi, ſans mon amour, eût-elle été ſauvée ?
(Que ne peut un Amant dans ſes premiers tranſports ?)
Je bravai le péril : je vous fus cher alors !
Je remis dans vos bras cette fille chérie ;
Et je lus mon bonheur dans ſon ame attendrie.
Notre timidité vous cacha nos ſoupirs.
Hélas ! l'hymen enfin combla tous nos deſirs !...
Cet inſtant fit mon crime, & la rendit coupable,
Si l'Amour, à vos yeux, n'eſt jamais pardonnable :
Si la reconnaiſſance, & le plus ſaint des nœuds,
Ne peuvent des Amants juſtifier les feux....

PRIULI.

Arrête.... dis plutôt que ton ingratitude
S'eſt fait de me tromper une coupable étude :
Que jamais un ingrat n'a rougi de trahir :
Que tu me devais trop pour ne me point haïr ?
  Ah ! puiſſent les tranſports d'une femme volage,
N'être de ton bonheur qu'une trompeuſe image !
Puiſſiez-vous, comme moi, dans vos perfides cœurs,
Ne trouver qu'artifice & dehors impoſteurs !
Et pour comble de maux, dignes de ma vengeance;
Puiſſe toujours le Ciel tromper ton eſpérance :
Permettre que l'hymen ne t'offre pour tous fruits,
Que haine, que dégoûts, que diſcorde, qu'ennuis !...
Accabler, en un mot, vos têtes criminelles,
Des maux que ſon courroux doit aux enfans rebelles !

JAFFIER.

Tu t'en flattes en vain : tous ces funeſtes vœux
Ne feront pas du moins exaucés par les cieux.
  Hélas ! rien de nos feux n'eût altéré l'ivreſſe,
Si ton ame d'un pere eût connu la tendreſſe :
Ta fille, en me donnant ce titre ſouhaité,
Vient d'ajouter encore à ma félicité.
  Acheve ſon bonheur, le mien, (& le tien même !)
Ne ſois point ſourd aux cris d'une fille qui t'aime ?
Que l'eſpoir du pardon ne nous ſoit point ravi ?...
Daigne te ſouvenir que je fus ton Ami !
  Dans mon fils au berceau, vois l'enfant de ta fille;
Vois le tien ; vois, en lui, renaître ta famille :

Seul reſte de ton ſang, qu'il ſoit cher à tes yeux....
Et goûte le plaiſir de faire des heureux!

PRIULI.

Tu me caches en vain l'intérêt qui t'inſpire :
Les larmes d'un ingrat n'ont pas droit de ſéduire.
Si tu t'es applaudi d'avoir trompé ma foi;
Ton fils m'eſt étranger, puiſqu'il eſt né de toi.

JAFFIER.

Pere dénaturé!... Nos malheurs & nos larmes,
Si j'en crois tes fureurs, ont donc pour toi des charmes?

PRIULI (*à part.*)

Je le voudrais, du moins!...

JAFFIER.

Que ne ſuis-je au tombeau!.
Ta fille....

PRIULI.

Plût au Ciel!...

JAFFIER (*vivement.*)

Serais-tu ſon bourreau?...
Parle?... Oſerais-tu?...

PRIULI.

Non : mais mon ame outragée,
Par ſes larmes, du moins, croirait être vengée.
Pour toi trahi par elle, & malheureux par toi;
Ta perte la rendrait plus à plaindre que moi.

JAFFIER.

Cruel! tu te prévaux de cette vive flamme
Que ta fille, ou le Ciel, alluma dans mon ame,

Pour accabler ainsi son déplorable époux ?
Ah ! si je l'aimais moins, craindrais-je ton courroux ?...
Dieu ! si je l'aimais moins, ce pere qui m'offense
Pourrait-il échapper à ma juste vengeance ?...
Sans ta fille, sur moi quel serait ton pouvoir ?
Si je te la rendais, quel serait ton espoir ?

PRIULI.

Tu n'oserais !

JAFFIER.

Moi ?...

PRIULI.

Non... son pere t'en défie.

JAFFIER.

Non, Seigneur ! Non... Jaffier perdrait plutôt la vie :
Nul pouvoir, nul danger ne m'en peut séparer :
Loin de briser nos nœuds, je veux les resserrer.
En vain, depuis trois ans, votre haine inflexible,
Rendit à nos besoins votre cœur insensible :
Leur nom à votre fille est encore inconnu ;
Et son cœur par le mien fut toujours prévenu.
Quoique née & nourrie au sein de l'abondance,
Elle n'a point encor senti la différence
De votre état au mien. Inspiré par l'amour,
J'ai su pourvoir à tout.... Mais ce funeste jour,
En éclairant ma chûte & mon malheur extrême ;
Sans vous, va me priver.... de l'espérance même !

PRIULI.

Le Ciel est juste, enfin : il accomplit mes vœux !...
Adieu : je suis vengé.... je suis moins malheureux.

SCENE II.

JAFFIER (*seul.*)

Chere Epouse ! à tes pieds j'irais gémir sans doute....
Eh ! quel obstacle humain m'en fermerait la route ?
Quels périls menaçants détourneraient mes pas....
Si la honte & l'Amour ne les arrêtaient pas,
Mais comment approcher de ces fatales portes
Qu'assiegent maintenant les avides cohortes
De mille malheureux que mon nom a séduits ?
Qui de leurs vains travaux redemandent les fruits ?
Pourrais-je m'abaisser à ces lâches souplesses,
A ces dehors fardés, à ces fausses promesses,
Qui toujours, sans effets, dégradant leur auteur,
Pour retarder sa perte, alterent son honneur ?...
Quel état, juste Ciel !... Cependant, j'aime encore....
Chere Belvidéra ! que dis-je ?... je t'adore !
Mon cœur immola tout à ta félicité :
Le tien est-il armé contre l'adversité ?



SCENE III.

JAFFIER, PÉDRE.

PÉDRE.

Est-ce toi, Jaffier?...

JAFFIER.

Oui.

PÉDRE.

Pourquoi cet air farouche?
Ces mots entrecoupés qui ſortent de ta bouche?...
Tu ne me réponds point?.. Parle... A quoi rêves-tu?

JAFFIER.

Ce qu'on appelle honneur.... eſt-il une vertu?...
Crois-tu ſa loi ſacrée, & néceſſaire au monde?

PÉDRE.

Sans doute: c'eſt ſur lui que ſon repos ſe fonde.
L'honneur eſt le lien, & la ſuprême loi
Qui ſoumet au devoir le Sujet & le Roi;
Qui ſoutient la Vertu dans ceux qui le chériſſent,
Et la fait imiter par ceux qui la trahiſſent.
C'eſt lui qui, des humains entretenant l'accord,
Doit mettre le plus faible à l'abri du plus fort;
Dont la voix ſur les cœurs exerce ſa puiſſance,
Maſque nos paſſions, enchaîne leur licence;

Fait un Héros d'un lâche; arme ou retient ſon bras;
Donne la vie aux loix, & regle les Etats.

JAFFIER.

En cet inſtant, Ami, l'honneur même t'inſpire.

PÉDRE.

Tu te trompes: mon cœur en connaît peu l'empire.
Si l'honneur me guidait; ſi j'étais vertueux;
Verrais-je ſans frémir mon Ami malheureux?
Verrais-je ſans horreur un Sénat imbécille,
Accabler ſous ſon joug cette ſuperbe Ville?
Juges, Légiſlateurs & Tyrans à la fois,
Au gré de leur caprice interpréter les loix;
Et dans les noirs accès de leur haine implacable,
Opprimer l'innocent, pour ſauver le coupable?...
Oublierais-je, en un un mot, que d'indignes rivaux,
Jouiſſent, ſous mes yeux, du prix de mes travaux;
Tandis que, ſurvivant à ma gloire flétrie,
Je traîne, ainſi que toi, la chaîne qui me lie?
Tandis qu'un Sénateur, raviſſeur de mes biens,
Condamné par les loix, trouve encor des ſoutiens?
Et qu'un autre, plus lâche, & fort de ma faibleſſe,
M'enleve impunément l'objet de ma tendreſſe;
En deſpote inſolent profane ſes appas,
Et ravit des plaiſirs... que ſon cœur ne ſent pas!...
Que dis-je? Quand toi même, en proie à l'injuſtice,
Peut-être dès ce jour...

JAFFIER.

Abrege ce ſupplice?...

Explique toi, cruel !...

PÉDRE.

Si tu ſens nos malheurs,
Eſt-ce aſſez, cher Ami, que de verſer des pleurs ?...
(Car je réſiſte en vain à ceux que tu m'arraches !)

JAFFIER.

Ah, Pédre ! que dis-tu ?

PÉDRE.

Que nous ſommes des lâches.
Que ton affreux Sénat peut redoubler ſes coups,
Sans crainte de laſſer notre impuiſſant courroux.
Que malgré nos exploits, ma haine & ton courage,
Il voit en nous deux cœurs formés pour l'eſclavage;
Et qu'il peut tout oſer... O mânes de Brutus !
Si le Ciel dans nos ſeins eût verſé tes vertus,
Gémirions-nous encor ſous le poids de nos chaînes ?
Me bornerais-je hélas ! à partager les peines
D'un Ami malheureux, digne d'un meilleur ſort ?
(Eſt-il quelques dangers pour qui brave la mort ?)
Victime des fureurs d'un barbare beau-pere;
Dégradé, ſans ſuccès, pour fléchir ſa colere,
Se verrait-il réduit ?

JAFFIER.

Acheve....

PÉDRE.

Je ne puis....
O Jaffier !..

JAFFIER.

Ne crains pas d'augmenter mes ennuis :
Mon ame à la douleur, dès long-temps eſt ouverte...
Et duſſes-tu l'aigrir en m'annonçant ma perte ?

PÉDRE.

Eh bien.... je te l'annonce.

JAFFIER.

Un autre en frémirait,
Pédre !.. Mais, dès long-temps, mon cœur s'y préparait...
Pourſuis... je vis encor.

PÉDRE.

J'admire ta conſtance.
Soutiens la, s'il ſe peut .. Laſſé de ton abſence,
Je courais te chercher.... lorſqu'arrivant chez toi...

JAFFIER (*en frémiſſant.*)

Eh bien ?...

PÉDRE.

O mon Ami ! quel ſpectacle pour moi !
De l'aveugle Thémis un tas de ſatellites,
Du Palais de ton pere occupait les limites ;
En défendait l'accès. Je preſſe & prie en vain :
J'apprends que du Sénat un décret inhumain,
A de vils Citoyens, armés de tes promeſſes,
Livre de tes Aïeux les antiques richeſſes ;
Et que ce même Arrêt, en proſcrivant tes feux,
De ton funeſte hymen avait rompu les nœuds...
Mais conçois ma douleur & ma ſurpriſe extrême,
En le voyant ſigné de ton beau-pere même !...

JAFFIER.

Ah, barbare!...

PÉDRE.

À l'inſtant, ces Vautours acharnés
Dépouillant, à l'envi, tes murs infortunés;
Rien n'échappe aux rigueurs de leur décret funeſte:
Et l'affreuſe miſere eſt tout ce qui te reſte!

JAFFIER.

Grace au Ciel!... rien ne peut augmenter mes malheurs.

PÉDRE.

Peins-toi ta digne épouſe, à travers ces horreurs:
Interdite, immobile, & dévorant ſes larmes;
Noble dans ſa douleur, ferme au ſein des alarmes;
Au cœur le plus féroce inſpirant la pitié....
Quel tableau, pour un cœur ſenſible à l'amitié!..
Je l'ai vu, cher Ami, ce ſpectacle terrible!

JAFFIER.

L'excès de mon malheur m'y rendait inſenſible:
Mais les maux, mais le ſort d'un objet adoré,
Raſſemblent les enfers dans mon cœur déchiré!...

PÉDRE.

Eſt-ce là ce Jaffier que Veniſe renomme?...
Il pleure!...

JAFFIER.

Eh! quel eſpoir me reſte-t-il?

PÉDRE.

Sois homme.

JAFFIER.

Dieu ! ſi je l'étais moins, chercherais-je la mort ?

PÉDRE.

Tu cedes par faibleſſe à l'horreur de ton ſort...
Si du même œil que moi tu voyois ton offenſe ;
Tu verrais un eſpoir.

JAFFIER.

Quel eſt-il ?

PÉDRE.

La vengeance....
Seul & noble recours des grands cœurs opprimés,
Pourquoi le négliger ?... Sommes-nous déſarmés ?
Sommes-nous ſans amis ? Sont-ils tous ſans courage ?
Sentent-ils moins que nous le poids de l'eſclavage ?
Ce Sénat deſpotique eſt il chéri de tous ?
Et ſon ſceptre de fer n'a-t-il bleſſé que nous ?
Si tu ſens tout le poids de ſon décret inique,
Peux-tu n'en pas ſentir la noire politique ?
Dépouillé de tes biens, ſans amis, ſans ſecours,
Proſcrit, déshonoré ; quel ſera ton recours ?...
Et tu prétends mourir !... Cette épouſe ſi chere,
En rentrant ſous les loix d'un implacable pere,
Ira donc expier le crime de ſes yeux,
Et déteſter le jour qui te rendit heureux ?
Si tu l'aimes, conçois les maux où tu l'expoſes :
Vois ce que tu lui dois... Meurs après ſi tu l'oſes ?

JAFFIER.

Ciel ! ajoute plutôt aux maux dont je frémis.

PÉDRE.

Je revois l'homme en toi.

JAFFIER (*avec chaleur.*)

Mes devoirs ſont remplis,
Chere Belvidéra ! je vengerai tes larmes...
Ecoute.... Priuli.... l'auteur de nos alarmes,
Eſt.... un Sénateur ?...

PÉDRE.

Oui... mais un monſtre !

JAFFIER.

Il mourra....
Son ſort eſt décidé.

PÉDRE.

Ma main l'accomplira :
N'en parlons plus.... adieu.... Souviens-toi que je t'aime...
Déguiſe nos projets (aux yeux de l'Amour même !)
Ton bonheur & le mien m'arrachent de ces lieux :
Reviens-y, vers la nuit, je t'en inſtruirai mieux.
La gloire & l'amitié m'arment pour ta défenſe.

JAFFIER.

Quel que ſoit ton deſſein.... ſois ſûr de mon ſilence.

SCENE IV.

JAFFIER (*ſeul.*)

Sort injuſte & cruel ! Si tu m'as deſtiné
Pour être des humains le plus infortuné ;

A de nouveaux revers ſi mon cœur doit s'attendre ;
Pourquoi le formas-tu ſi ſenſible & ſi tendre ?
Pourquoi le formas-tu ſincere & généreux ?...
Etait-ce pour me rendre encor plus malheureux ?
Un ſtupide, un ingrat, un lâche, eſt moins à plaindre :
Il faut avoir un cœur, pour ſentir & pour craindre :
Tout ſentiment eſt mort où l'honneur ne peut rien ;
Et, quelque ſoit mon cœur, il eſt digne du tien,
Chere Belvidéra !... Mais que vois-je ?... c'eſt elle !...

SCENE V.

JAFFIER, BELVIDÉRA.

BELVIDÉRA.

CIEL ! remplis mon eſpoir ?... Vers la voix qui m'appelle,
Guide les pas tremblants d'un corps mal affermi ?...
(*appercevant Jaffier.*)
C'eſt lui ?.. c'eſt mon Epoux, mon Maître, & mon Ami ! .
Mes maux ſont oubliés.... A cette chere vue,
Ce n'eſt que de plaiſir que mon ame eſt émue :
L'Amour eſt dans mon cœur, la joie eſt dans mes yeux ;
Et dans ſes bras chéris je retrouve les Cieux !...
Ah ! rends-moi ces regards qui me peignaient ton ame
Lorſque mon cœur cédant à ta naiſſante flamme,

Par la crainte d'un pere en vain fut alarmé...
Et sois encor sensible au plaisir d'être aimé ?

JAFFIER.

Des biens que m'envia la colere céleste,
Chere Epouse ! ton cœur est le seul qui me reste.
Si tu connais encor ton malheureux Epoux,
Oserais-tu penser qu'il n'en soit point jaloux ?
N'es-tu pas toujours tendre, aimable, & vertueuse ?...
Quelle serait, hélas ! ma destinée affreuse,
Si dans l'état horrible où m'a réduit le sort,
J'osais de ton amour soupçonner le transport ?

BELVIDÉRA.

Le pourrais-tu ? cruel !... d'une flamme vulgaire,
L'absence ou le malheur sont l'écueil ordinaire :
Mais la mienne s'accroît de tes maux & des miens.
Qu'importe à mon amour qu'on t'ait ravi tes biens ?..
Es-tu moins mon époux ? Te dois-je moins la vie ?
Es-tu moins cet objet dont mon ame ravie
Fait & fera toujours son espoir le plus doux,
Dût mon pere & le sort m'accabler de leurs coups ?

JAFFIER (*avec transport.*)

Sexe aimable & charmant ! sans toi, l'homme sauvage
Jamais du vrai bonheur n'eût entrevu l'image :
Son cœur triste, & féroce autant que ses desirs,
Aurait connu les maux.... & jamais les plaisirs !

BELVIDÉRA.

Si l'oubli de tes maux dépend de ma constance ;
Cesse de regretter une vaine opulence,

Crois

Crois qu'avec toi, mon cœur ne peut regretter rien,
Et ne peut être heureux que du bonheur du tien.
Parle ; guide mes pas... fût-ce au bout de la terre,
Ma patrie est par-tout où je pourrai te plaire.

JAFFIER.

Tu me suivrais ?... Ah, Ciel !... & ton cœur généreux
N'est pas épouvanté de mon destin affreux ?...
Tu me suivrais !... Vois-tu, sens-tu tout ce qu'entraîne
Cet aveugle transport ?... Ah ! romps plutôt ta chaîne :
Vois la pâle misere attachée à mes pas,
Traînant à ses côtés l'horreur & le trépas,
Le besoin, le mépris, pires que la mort même !...
Mais, dussé-je abuser de ta tendresse extrême ;
Dussé-je consentir à tes vœux indiscrets ;
L'Amour se nourrit-il de pleurs & de regrets ?
Son flambeau brille-t-il au sein de l'indigence ?...
Ecoute... tes attraits, tes vertus, ta naissance,
Tout te promet, t'assure un plus brillant destin,
Si mon trépas te rend maîtresse de ta main ?...
(*en prévenant sa réponse.*)
Je le veux ; je le dois.... Tombe aux pieds de ton pere ;
La Nature, tes pleurs, calmeront sa colere.
Rentre dans tous les droits dont je t'ai fait décheoir :
Je mourrai trop heureux, flatté de cet espoir.

BELVIDÉRA.

Poursuis, Cruel ! ajoute encore à mes alarmes ?...
L'espoir de t'être chere, avait séché mes larmes :
Il flattait ma douleur, il calmait mes ennuis !...

Contre un pere irrité quels feront mes appuis?
Si tu mourais fans moi, fans toi pourrais-je vivre?...
Ah! laiffe-moi, du moins, le bonheur de te fuivre;
De fouffrir, avec toi de partager ton fort,
Et de braver, enfemble, & la vie & la mort!

JAFFIER (*avec raviffement.*)

Eft-ce une femme, ô Ciel! dont j'entends le langage!..
Non, non, l'homme n'eft point ton plus parfait ouvrage:
La vertu la plus pure, unie à la beauté,
Eft l'ouvrage chéri de la Divinité!..
(*en l'embraffant.*)
Viens: fuis-moi... Jufte Dieu! fi c'eft une mortelle,
Les malheurs font-ils faits pour une ame fi belle?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

JAFFIER (*ſeul.*)

Seul, errant en ces lieux, dans l'ombre de la nuit,
Quel eſpoir, ou plûtôt quel démon me conduit?
Viens-je y finir mes maux, ou les accroître encore?...
Une ſourde fureur m'agite, me dévore:
Chaque pas que je fais ajoute à mes tranſports:
Je me crois innocent, & je ſens des remords!
Quel en eſt donc l'objet?... ſuis-je né pour le crime?
Et mon reſſentiment n'eſt-il pas légitime?...
Mais je ſens ma faibleſſe; & mes ſens interdits
Frémiſſent malgré moi de l'état où je ſuis...
La honte, les regrets que la miſere inſpire,
Infectent juſqu'à l'air qu'un malheureux reſpire!...



SCENE II.

JAFFIER, PÉDRE.

PÉDRE.

Je te retrouve enfin !... Renferme tes ſoupirs ;
Mon Ami : tout ſuccede au gré de mes deſirs :
Le déſeſpoir eſt fait pour une ame commune.
Souvent près d'un abîme on trouve la fortune :
Qui craint de la ſaiſir ne doit plus la trouver...
Qu'as-tu fait du ſeul bien que tu ſus conſerver...
De ton épouſe enfin ?

JAFFIER.

Dans la place voiſine,
Sous le plus humble toît mon malheur la confine ;
En attendant l'Arrêt que l'Enfer ou les Cieux
Vont dicter par ta voix ſur le ſort de tous deux...
Quels ſont tes projets ? parle.... &, ſur-tout, ſois ſincere.

PÉDRE.

Qu'annonce un tel ſoupçon ?... Méconnais-tu ton frere?
Et ces mâles tranſports que j'ai cru voir en toi
Au récit de tes maux, n'échauffaient-ils que moi ?...
Depuis tantôt le monde a-t-il changé de face ?
Un coup du ciel a-t-il réparé ta diſgrace ?

Le Sénat entend-il les cris de l'innocent ?...
Ton barbare beau-pere est-il compatissant ?

JAFFIER.

Puisse-t-il, pour venger l'Amour & la Nature,
Éprouver, sans espoir, tous les maux que j'endure !

PÉDRE.

Le reste du Sénat est-il moins criminel ?

JAFFIER.

A quoi servent les vœux ?... S'ils irritoient le Ciel,
La foudre dès long-temps en eût purgé la terre.

PÉDRE.

Ami, punissons donc, au défaut du tonnerre....
(*en mettant la main sur son poignard.*)
Ces vengeurs sont plus sûrs.

JAFFIER.

Que dis-tu ?... des poignards !...
Quoi, Pédre !...

PÉDRE.

Sont-ils faits pour blesser tes regards ?
Sur-tout lorsqu'à ma voix mille ames généreuses
S'empressent à l'envi, (quoique moins malheureuses !)
De venger à la fois, sous leurs coups réunis,
Leur honneur & le tien, le Ciel.... & ton pays ?

JAFFIER.

Quel rayon de lumiere a passé dans mon ame ?...
Le feu de tes discours la pénetre & l'enflamme !...
(*avec vivacité.*)
La vengeance, dis-tu, vient d'armer mille bras ?...

Ils ſont prêts à frapper ?... & je ne l'étais pas !...

De mes plus chers ſecrets, digne dépoſitaire,
Tu formais ce projet, & pouvais me le taire ?
O mon Ami ! nos cœurs ne ſe déguiſaient rien...
Mon triſte abaiſſement a-t-il changé le tien ?

PÉDRE.

Non : mais je t'aimais trop pour expoſer ta tête.
Je t'euſſe mis au port ſans riſquer la tempête,
Si les dangers preſſants où je te vois plongé
T'euſſent permis de vivre à moins d'être vengé ?
Dès l'enfance nos cœurs occupés l'un de l'autre,
Peu jaloux d'un bonheur qui n'était pas le nôtre,
Formerent-ils jamais de deſirs ni de vœux,
Dont l'objet ne tendît au bonheur de tous deux ?...
Mais bravés par la haine, & flétris par l'injure,
Eſt-ce envers des tyrans qu'on craint d'être parjure ?
En vengeant l'Amitié, peut-on bleſſer l'honneur ?
Et que peuvent les loix contre le cri du cœur ?...
Mais ſonde bien le tien !... Sois ſûr de ton courage :
Ou crains (même pour moi !) d'en ſavoir davantage...
Aux yeux de mes Amis ta noble fermeté
Pourra ſeule excuſer mon infidélité !

JAFFIER.

Te faut-il des ferments, Pédre, pour me connaître ?...
Pourraient-ils me lier, ſi je n'étais qu'un traître ?

PÉDRE (*après un moment de ſilence.*)

Pour fonder un Empire, il faut bien des vertus...
Mais pour le renverſer, il en faut encor plus.

JAFFIER.

Tes mille Conjurés ſont-ils plus que des hommes ?
Sont-ils unis entre eux plus que nous ne le ſommes ?

PÉDRE.

Non.... mais mon Amitié.... me fait craindre....

JAFFIER.

Je ſens,
Plus que tu ne voudrais, tes ſoupçons offenſants....
Des maux dont je gémis c'eſt combler la meſure !...
(*avec chaleur.*)
Mais l'Amitié jamais ne préſuma l'injure....
Parle !...

PÉDRE.

Si nous vivions dans ces climats heureux
Où, du Peuple & des Grands réuniſſant les vœux,
Le Prince dans les cœurs ſûr de trouver un temple ;
Fait chérir des vertus dont lui-même eſt l'exemple ;
Sans doute mon projet ſerait un crime.... mais
Lorſque la tyrannie, indulgente aux forfaits,
Sourde aux cris des vertus, accable l'innocence ;
Quel frein peut retenir l'honneur & la vengeance ?

JAFFIER (*avec vivacité.*)

Je t'entends : il ſuffit.... Preſſe, ou retiens mes pas ;
Diſpoſe de mon cœur, & commande à mon bras....
Où faut-il frapper ?... parle !...

PÉDRE.

Au ſein de ta Patrie ;
Ou plutôt des brigands qui ſe l'ont aſſervie :

Au ſein de ces Vautours altérés de ton ſang,
Indignes de la vie autant que de leur rang :
Au ſein de ces tyrans dont nous traînons les chaînes ;
Fléaux de nos plaiſirs, artiſans de nos peines,
Que l'intérêt diviſe & que l'orgueil unit,
Sous qui le faible tremble & le brave gémit !...
  Ils dorment, les cruels !... au ſein de la molleſſe ;
A l'ombre de nos fers & de notre faibleſſe,
Ivres de leur pouvoir, ils ne préſument pas
Que notre abaiſſement nous ait laiſſé des bras...
  Que leur ſécurité ſerve notre vengeance :
Attaquons, renverſons leur injuſte puiſſance :
Prévenons leur réveil ; & dignes de leur ſort,
Que ce ſommeil, pour eux, ſoit celui de la mort.

JAFFIER.

J'approuve ce tranſport ; mon ame le partage :
Autant que l'amitié l'honneur t'en eſt le gage !...
  Qu'exiges-tu de plus ?... ordonne.... je ſuis prêt.

PÉDRE.

De Veniſe, en ces lieux, on va ſigner l'Arrêt.
  Tu connaîtras bientôt ces mortels reſpectables
Qu'animent des vertus aux tyrans formidables ;
Citoyens de la terre, au-deſſus des revers,
Nés pour venger le monde & pour briſer ſes fers.
  Avant qu'à leurs regards je te faſſe paraître,
J'ai des ſecrets encore à te faire connaître....
  Mais dans l'obſcurité j'entrevois quelqu'un d'eux ?...
Attends-moi.... ton aſpect pourrait bleſſer leurs yeux.

(*Jaffier ſort.*)

SCENE III.

PÉDRE, RENAULT.
PLUSIEURS CONJURÉS.

PÉDRE.

J'AI devancé vos pas.... & ce lieu ſolitaire,
Dans l'ombre de la nuit, redouté du vulgaire,
Vous offre un ſûr aſyle.... Un devoir important,
Malgré moi, toutefois, m'en écarte un inſtant....
Vous allez me revoir.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

RENAULT, LES CONJURÉS.

RENAULT.

Si de l'expérience,
De l'âge & des travaux, nâquit la confiance;
Croyez, braves Amis, que ma ſécurité
N'a d'autre fondement que votre ſûreté.

Plus ces lieux ſont ouverts, plus leurs routes connues,
Pour nous joindre, ou pour fuir, nous offrent des iſſues :
Tout endroit renfermé ſerait plus dangereux.
Ici, la nuit nous couvre & trompe tous les yeux ;
Favoriſe nos pas dans ces retraites ſombres ;
Et pour les mieux cacher, ſemble épaiſſir ſes ombres.
Tranquilles ſur mes ſoins comme moi ſur vos cœurs ;
Quand Renault ne craint rien, rejettez vos terreurs....
Mais Pedre à notre approche a-t-il dû diſparaître?
Cache-t-il des projets que nous duſſions connaître ?...
Pourquoi donc, en ces lieux arrivé le premier,
Lorſque nous l'attendons, ſemble-t-il l'oublier ?...
Si contre mes terreurs ſa vertu me raſſure,
De ce retardement que faut-il que j'augure ?
Que cherche-t-il ailleurs, quand nous ſommes ici ?...
Et que dois-je penſer ?...



SCENE V.

LES MÊMES ACTEURS, PÉDRE.

PÉDRE.

(*aux Conjurés.*)

Qu'il t'entend... Le voici....

(*à Renault.*)

Écarte, ou cache, au moins, un ſoupçon téméraire ;
De mon retardement, reſpecte le myſtere.

(*aux Conjurés.*) (*à Renault.*)

Vous occupiez mes ſoins.... Mais ce fameux projet,
Toujours au point d'éclorre & toujours ſans effet ;
Ces deſſeins généreux, ces fruits d'une ame ferme,
Depuis long-temps conçus, touchent-ils à leur terme ?
Veux-tu long-temps encore irriter nos ſouhaits ?
Parlerons-nous toujours ? N'agirons-nous jamais ?
Songes-tu qu'un ſecret ceſſe bientôt de l'être,
Quand ce ſecret trahi peut enrichir un traître ?
Que nous riſquons enſemble & la vie & l'honneur ?
Et que trop de prudence énerve la valeur ?

RENAULT.

J'aime à voir ta franchiſe.... & ce bouillant courage ;

Du ſuccès de nos vœux m'annonce le préſage.
Je vous raſſemble, Amis, pour la derniere fois...
Embraſſons-nous... demain Veniſe eſt ſous vos loix :
Demain, avec le jour, la tyrannie expire ;
La liberté renaît & fonde votre Empire !
Mais vos cœurs & vos bras ſont-ils bien affermis ?
Avez-vous bien penſé quels ſont nos ennemis ?
Et que le ſeul ſuccès rend vos coups légitimes ?
Que ſi nous ſuccombons, nos projets ſont des crimes ?
Et que tout Citoyen qui les oſe attaquer
Doit ou vaincre ou périr ?

PÉDRE.

Qu'avons-nous à riſquer ?
Et de Veniſe, enfin, quelle eſt donc la puiſſance ?...
Épuiſée à la fois d'hommes & de finance,
Reſte d'un nom fameux, vaine ombre d'un grand corps,
Sans concorde au dedans, ſans crédit au dehors ;
Jadis Reine des mers, aujourd'hui tributaire
De quiconque en ſon ſein oſe porter la guerre ;
Ingrate à ſes Sujets, redoutant ſes Amis,
Nourriſſant ſes tyrans, payant ſes ennemis :
Telle eſt cette Puiſſance à vos yeux redoutable !...
Un joug n'eſt-il ſacré qu'autant qu'il vous accable ?...
Quarante Sénateurs, par l'abus de leurs droits,
Ont-ils acquis celui de devenir vos Rois ?
Et s'ils l'ont uſurpé ne peut-on le reprendre ?...
Moins craints que déteſtés, qui voudra les défendre ?
Et, fuſſent-ils aimés, qui pourrait les garder

Contre dix mille bras prêts à vous ſeconder ?
Contre tous leurs voiſins, contre l'Eſpagne même,
Qu'irrita tant de fois leur inſolence extrême ?...
(*à Renault.*)
As-tu cru me cacher que ſon Ambaſſadeur,
Bedmar, eſt ton oracle & ſecret protecteur ?
Que ſa haine, ſon or, & ſon puiſſant génie,
A ce fameux complot donnent l'être & la vie;
Tandis que, peu ſuſpect, du fond de ſon palais,
Il agit en tous lieux, ſans ſe montrer jamais ?
Telle eſt des Souverains l'adroite politique !
Quoique aigris d'une offenſe, ou ſecrete ou publique,
Sans permettre l'eſſor à leur reſſentiment,
Leur vengeance ne vit, n'agit que ſourdement.
Mais, dès que le ſuccès promet de les abſoudre,
Soudain avec l'éclair on voit partir la foudre....
Quel obſtacle rend donc notre ſuccès douteux,
Si nos cœurs ſont d'accord auſſi-bien que nos vœux ?

RENAULT.

En t'approuvant, Ami, ton doute nous offenſe.
Apprends que la valeur n'exclut pas la prudence :
Qu'elle ſeule fait naître & fonde notre eſpoir ;
Et qu'on ne doit oſer qu'autant qu'on ſait prévoir.
C'eſt elle dont la voix commandant à mon ame,
De mes premiers tranſports a ralenti la flamme ;
Qui m'apprit, dès long-temps, que tout danger connu,
Peut devenir fatal, s'il n'eſt point prévenu.
L'inſtant eſt arrivé : marchez à la victoire.

J'assure vos exploits : recueillez-en la gloire.
Si vous êtes vengés je me crois trop heureux!...
Je ne dis plus qu'un mot... Dans ces moments affreux,
Par la nécessité consacrés au carnage,
Songez bien, que le rang, que le sexe, que l'âge,
Doivent en vain parler à vos cœurs attendris!...
Et qu'un vrai Conjuré ne connaît plus d'Amis?

PÉDRE.

Renault, j'en excepte un.... son malheur est extrême...
Il a notre secret?... c'est un autre moi-même.

RENAULT (*en frémissant.*)

Il a notre secret!... Ciel!...

PÉDRE.

Il le tient de moi....
Et pour tout dire enfin.... je réponds de sa foi....
(*il sort en s'écriant.*)
Viens, Ami!

SCENE VI.

LES MÊMES ACTEURS.
PÉDRE, JAFFIER.

JAFFIER.

MA présence, en ces moments terribles,
Ne trouve point ici des ames insensibles,

Je le vois !... tout me peint la crainte & le courroux...
J'en gémis !... Cependant, me voici parmi vous ;
Et le Ciel m'eſt témoin de l'ardeur de mon zele !...
Mais ſi quelqu'un de vous me croyait infidele ;
Concevait des ſoupçons dignes de l'alarmer ?...
(*en tirant ſon poignard.*)
Qu'il parle ?... j'ai vécu.... ce fer va les calmer.

RENAULT.

C'eſt Jaffier !... je preſſents le motif qui le guide.

JAFFIER.

Si vous me connaiſſez, puis-je être cru perfide ?...
Si mon nom ſeulement annonce mes malheurs,
Par l'excès de mes maux jugez de mes fureurs !...
Quel autre à mes ennuis peut égaler ſa peine ?
Quel autre, parmi vous, doit ſentir plus de haine
Contre un Sénat cruel, effroi des malheureux ?...
Ah ! puiſſé-je bientôt, dans ſon ſang odieux,
En partageant vos coups, voir éteindre ma rage !

RENAULT (*froidement.*)

Vous promettez beaucoup.

JAFFIER.

Je tiendrai davantage.
Si mon cœur eſt ſuſpect, vous pouvez l'éprouver :
Qui n'eſpere plus rien, eſt fait pour tout braver...
Mais vos regards glacés & ce ſombre ſilence
Ne m'annoncent que trop ce qu'il faut que je penſe.
J'ai prévu vos ſoupçons.... Gendre d'un Sénateur,
Vous craignez qu'une Epouſe, en un moment d'erreur ;

Pénétrant malgré moi dans mon ame attendrie,
Y ſurprenne un ſecret d'où dépend votre vie ?
Que ma faibleſſe, enfin, ne trahiſſe ma foi ?...
L'honneur m'offre un moyen de calmer votre effroi...
(*aux Conjurés.*)
Daignez vous écarter, Amis !... Que Renault reſte :
Il ſuffit de lui ſeul en cet inſtant funeſte.
(*à Pédre, en ſortant.*)
Toi, ne me quitte point : j'implore ton ſecours !...
(*à la Cantonnade.*)
Belvidéra, venez ?...

RENAULT.

A quoi tend ce diſcours ?...
Juſte Ciel ! où va-t-il ?... & que prétend-il faire ?...
(*à Pédre.*)
Ah ! trop crédule Ami.... Que n'as-tu ſu te taire !



SCENE VII.

RENAULT, PÉDRE, & les autres Conjurés, dans le fond du Théâtre.

JAFFIER rentre, avec BELVIDÉRA.

BELVIDÉRA.

Que craignons-nous encore?... Où vas-tu cher époux?...
Où vas-tu?... Le repos n'eſt-il plus fait pour nous?...
Hâte-toi; rends le calme à mon ame interdite?
Aurais-je le bonheur d'accompagner ta fuite?
Menace-t-on tes jours? Faut-il mourir pour toi?...
Sois ſûr de mon courage autant que de ma foi.

JAFFIER.

Ah, Dieu!...

BELVIDÉRA.

Que ce ſoupir ajoute à mes alarmes!...
Je frémis!...

JAFFIER.

Cet inſtant n'eſt pas fait pour les larmes...
Si tu m'aimes toujours, rappelle ta vertu?...
Il faut nous ſéparer!...

BELVIDÉRA.

Barbare! que dis-tu?...

Toi, me quitter?... Cruel! ôte-moi donc la vie?...
Quel crime ai-je commis, pour être ainſi punie?...
Grand Dieu! ſi mon amour a pu vous outrager,
Était-ce mon époux qui devait vous venger?

JAFFIER (*aux Conjurés.*)

O mes Amis! venez.... ſoutenez ma faibleſſe...
Hâtez-vous?

BELVIDÉRA.

Quelle crainte ou quel péril te preſſe?...
Mais qu'entends-je, & que vois-je?... Hélas! en quelles
Prétends-tu me livrer? (mains

JAFFIER (*aux Conjurés.*)

Si vous êtes humains....
Si votre ame à l'Amour fût jamais aſſervie,
Reſpectez le dépôt que l'honneur vous confie!...
(*en lui donnant ſon poignard.*)
Toi, Renault, prends ce fer.... & ſi tu peux douter
Qu'un jour, de mes ſerments je puiſſe m'écarter....
Venge-toi; prive moi du ſeul objet que j'aime...
Plonge-le dans ſon ſein.... c'eſt me percer moi-même!

BELVIDÉRA.

O Ciel! ſois mon appui contre un barbare époux.

PÉDRE.

(*en retirant le poignard des mains de Renault.*)
Ne craignez rien, Madame.... & régnez parmi nous:
Plus votre époux m'eſt cher, plus je plains votre peine!...
Suivez-nous?... il le faut.

BELVIDÉRA (*ſortant avec les Conjurés.*)

O fortune inhumaine!...

SCENE VIII.

JAFFIER, PÉDRE.

PÉDRE.

Suis-moi.... rien déſormais ne s'oppoſe à nos vœux....
Qui pourrait, maintenant, te préſumer perfide ?...
Viens.... tu ſeras vengé.

JAFFIER.

Cher Ami !... ſois mon guide.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

BELVIDÉRA (*seule.*)

O Ciel, guide mes pas ! sois sensible à mes pleurs !...
Échappons-nous : fuyons de nouvelles horreurs....
Mais où fuir ? où cacher l'excès de ma misere ?...
Irai-je m'exposer aux fureurs de mon pere ?
De mes parents aigris mandier l'amitié ;
Ou d'un parjure époux implorer la pitié ?...
Grand Dieu ! si ta bonté favorisa ma fuite,
Fermes-tu tout asyle à mon ame interdite ?...
Voudrais-tu ?... Mais quel bruit redouble mon effroi !...
Ecartons-nous : fuyons !...

SCENE II.

BELVIDÉRA, JAFFIER.

JAFFIER.

Chere Épouse, est-ce toi ?...
D'un austere devoir mon cœur brise la chaîne ;

Et l'Amour gémiſſant à tes pieds me ramene :
Honteux, déſeſpéré d'avoir pu t'alarmer,
Je ſens tous tes ennuis !... & je viens les calmer....
Tu ne me réponds point ?... tu détournes la vue ?...
Chere Épouſe !...

BELVIDÉRA.

Quel nom !... T'eſt-elle encor connue ?

JAFFIER.

Arrête.... De quel trait viens-tu de me percer ?...
Si tu connais mon cœur, oſes-tu le bleſſer ?
Sur ce cœur malheureux ſi tu ſens ton empire ;
Sais-tu bien à quel point ce ſeul mot le déchire ?...
Si tu ſentais l'horreur dont je fus dévoré,
Dès l'inſtant que de toi je me vis ſéparé ;
Loin d'aigrir mes tranſports, ton ame plus humaine
Se ferait un devoir de partager ma peine !

BELVIDÉRA.

Si tu m'aimes encor, pourquoi donc me livrer
A d'infâmes mortels que tu dois abhorrer ?...
Ah, barbare !... eſt-ce ainſi qu'on prouve ſa tendreſſe ?

JAFFIER.

Hélas !... n'augmente point la douleur qui me preſſe ?...
Coupable en apparence, innocent en effet ;
N'accuſe point l'Amour ?... le malheur a tout fait.

BELVIDÉRA.

Ah ! c'eſt trop abuſer de ma faibleſſe extrême....
Le malheur force-t-il à trahir ce qu'on aime ?
Et s'il peut nous forcer d'être injuſte ou cruel,

Eſt-on moins malheureux quand on eſt criminel ?

JAFFIER.

Crois-tu que je le ſois ?...

BELVIDÉRA.

Peux-tu ne le pas être ;
Après ce que j'ai vu ?

JAFFIER.

Dieu ! que ne ſuis-je maître
De convaincre ton cœur des ſentiments du mien ?

BELVIDÉRA.

Et tu prétends m'aimer ?...

JAFFIER.

Ne me reproche rien...
Ah ! s'il m'était permis de rompre le ſilence,
Je détruirais bientôt un ſoupçon qui m'offenſe....
Tu ne me réponds point !... tu veux donc m'accabler ?...
Quoi ! tu verſes des pleurs ? & je les fais couler !...
Malgré tous mes efforts, quoi ! ton ame alarmée,
Par la voix de l'Amour ne peut être calmée ?...
(*avec chaleur.*)
Eh bien, ſur ton Époux connais tout ton pouvoir :
Jouis de ta victoire & de mon déſeſpoir !...
Quel que ſoit le péril où ce tranſport m'engage ;
Que faut-il faire enfin ?...

BELVIDÉRA.

M'eſtimer davantage.
Me dévoiler un cœur (où je ne regne plus !...)
Et d'un Ami, du moins, voir en moi les vertus.

JAFFIER.

Quoi !... tu peux ſoupçonner ?...

BELVIDÉRA.

Attends ?... Si je t'écoute,
Ma faibleſſe & ta voix me tromperont ſans doute ?
J'en redoute le charme en ce funeſte jour :
Et mon oreille enfin n'entendrait que l'Amour !...
Réponds-moi ſeulement.... & ſi je te ſuis chere ;
Si tu m'aimes encor.... jure d'être ſincere ?

JAFFIER.

Qu'oſes-tu demander ?...

BELVIDÉRA.

Que tu diſes pourquoi
Tu pouſſes des ſoupirs qui ne ſont pas pour moi ?
D'où vient que mon époux porte ſur ſon viſage,
De quelque ennui nouveau le ſiniſtre préſage,
(Et qu'il prétend en vain dérober à mes yeux !...)
Pourquoi vois-je les ſiens, s'élevant vers les Cieux
Et retombant ſur moi, laiſſer couler des larmes ?
D'où vient que peu ſenſible à mes vives alarmes,
Muet à mes ſoupirs, (pour la premiere fois !)
Loin de me raſſurer il frémit à ma voix ?

JAFFIER.

Hélas !...

BELVIDÉRA.

D'où vient enfin que, contraire à lui-même,
Et trahiſſant les feux d'une épouſe qu'il aime,
Victime des fureurs dont il eſt agité,

Il la livre au pouvoir d'un brigand détesté?

JAFFIER.

D'un brigand?..

BELVIDÉRA.

Oui, sans doute.... & le plus méprisable!...
Eh! quel était enfin ce Conseil redoutable,
Ce Sénat infernal, à qui ta cruauté
Sacrifiait mes jours comme ma liberté?
A qui ce même époux, (qui me vante sa flamme!)
Remettait à la fois un poignard & sa femme?...
Quel était ton dessein en ce moment affreux?...
Me le cacherais-tu s'il n'était odieux?
Te verrais-je interdit, & détournant la vue
Me confirmer encore un soupçon qui me tue?...
Va, si je t'aimais moins, tu pourrais m'abuser.
Mais ton ame à mes yeux ne se peut déguiser:
(Rien n'échappe aux regards d'une Amante inquiete)
Et l'Amour est toujours un fidele interprete!
C'est lui seul que j'écoute.... & qui me fait sentir,
Que le crime après soi traînant le repentir,
C'est le premier devoir d'une épouse qui t'aime,
De t'en sauver l'horreur en dépit de toi-même...
Quoi!... tu te tais encore?... Adieu.

JAFFIER (*en l'arrêtant.*)

Ciel! où vas-tu?

BELVIDÉRA.

Te prouver ma tendresse, en sauvant ta vertu....
J'entrevois les horreurs où le malheur t'engage!

JAFFIER.

Voilà donc cet Ami, dont le mâle courage,
Au dessus de son sexe & bravant le danger,
Eût gardé les secrets qu'il voulait partager ?

BELVIDÉRA.

Voile mieux les soupçons que tu laisses paraître :
En éprouvant mon cœur, apprends à le connaître.
Et si pour te fléchir mes vœux sont superflus....
On doit cesser d'aimer ce qu'on n'estime plus.

JAFFIER.

Tu l'emportes ! ce mot acheve ma ruine.
Je sens, je vois le sort que l'Amour me destine....
Mais tu le veux ?... tu veux, pour toi, me voir cruel ?...

BELVIDÉRA.

Parle.

JAFFIER.

Apprends qu'un serment terrible & solemnel,
Dicté par la vengeance & le devoir austere,
Dès cette nuit m'engage à tuer...

BELVIDÉRA.

Qui ?...

JAFFIER.

Ton pere.

BELVIDÉRA.

Mon pere !...

JAFFIER.

Oui, lui-même... & tous les Sénateurs.

BELVIDÉRA.

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ?...

JAFFIER.

J'ai prévu tes terreurs ?
J'ai cédé malgré moi : garde-toi de te plaindre !...
Si tu crains pour tes jours, apprends à te contraindre...
Tu trembles ?... tu pâlis ?... Ah ! si je présumais ?...
Si le moindre soupçon ?... Dieu !...

BELVIDÉRA.

Tu m'immolerais ?...
Frappe... Assure ta vie en terminant la mienne ?...
O mon pere ! ta fille est l'objet de ta haine :
Les maux que j'ai soufferts auraient dû te fléchir ?
Mais tu me donnas l'être, & je dois te chérir :
J'oublie en cet instant toute ton injustice....
Cruel ! il est mon pere.... & tu veux qu'il périsse ?...
Tu formes ce projet, & l'oses révéler ?...
Barbare !... il est mon pere.... & tu veux l'immoler ?...
Que dis-je ?... Peu content du nom de parricide ;
Ingrat envers l'Amour, envers l'Etat perfide,
Ton cœur, ton lâche cœur, qu'ennivrent tes transports ;
En se livrant au crime est exempt de remords !...
Sous le fer & le feu ta patrie expirante,
Mon pere massacré, ton épouse mourante,
La nature & le sang, la gloire & les vertus,
Également blessés, ne t'épouvantent plus !...
La voix de la vengeance & t'anime & te presse.
Tigre ! de son espoir connais mieux la bassesse :

Un motif plus honteux, un plus vil intérêt,
De Venise & d'un pere ont prononcé l'Arrêt.
Je le vois; je le sens : le malheur qui t'accable,
A tes yeux prévenus rend le Sénat coupable.
Tes indignes Amis, en aigrissant ton cœur,
Contre mon pere même ont armé ta fureur?
Malheureux & proscrits, leur adresse inhumaine
Te rend, en te flattant, l'instrument de leur haine :
Les fruits en sont pour eux, & l'opprobre pour toi....
Eh bien, poursuis, Cruel! mais commence par moi.
Dusses-tu sur ma tête épuiser ta colere,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai mon pere!...
Pardonne ce transport à mon état affreux :
Mon cœur jusqu'à ce jour t'avait cru vertueux!

JAFFIER.

Ah! si l'amour me force à souffrir cet outrage,
De mes Amis du moins respecte le courage.
Par la gloire conduits, par l'honneur animés,
Ils sont nés pour venger les mortels opprimés.

BELVIDÉRA.

Qu'entends-je!... c'est ainsi que tu crois les connaître?...
Et Renault... quel est-il?

JAFFIER.

Un Ami sûr...

BELVIDÉRA.

Un traître;
Un monstre déguisé, digne de mille morts....
Mais l'aspect de ce fer a calmé ses transports.

JAFFIER.

Renault !...

BELVIDÉRA.

Garantis-moi d'un danger ſi funeſte.

JAFFIER.

Quoi, Renault ?... parle ?...

BELVIDÉRA.

Il m'aime.

JAFFIER.

O jour que je déteſte !

BELVIDÉRA.

Dans l'ombre de la nuit, ennivré de ſes feux,
Il ne m'a rien caché de ſes deſſeins affreux....
Songe à les prévenir : ou crains tout d'un perfide
Qu'aveugle ſon amour, & que le crime guide.

JAFFIER.

Dieu vengeur !...

BELVIDÉRA.

A ce trait reconnais ton Ami :
Juge de ſes vertus ?... & des autres par lui !

JAFFIER.

Ah, traître !... chere Épouſe ! . Adieu : ſeche tes larmes ;
Dérobe à tous les yeux ta fuite & tes alarmes....
Rentre ; parais tranquille & préviens tout ſoupçon :
Je prends ſur moi le ſoin de rouvrir ta priſon.
Tu connais ton époux ? Renault n'eſt plus à craindre... ;
Je vais, pour te venger, m'abaiſſer juſqu'à feindre.

BELVIDÉRA.

Quoi! tu veux me quitter?... En vain je te retiens?

JAFFIER.

Il y va de mes jours, & peut-être des tiens!...

BELVIDÉRA.

Je ne te verrai plus!...

JAFFIER.

L'état où je te laiſſe,
Ma terreur, mon amour, conſacrent ma promeſſe....
Attends-moi vers la nuit?... va, ſonge à t'échapper?...

BELVIDÉRA (*en le regardant fixement.*)

Ton regard eſt trop tendre: il ne peut me tromper...
Adieu... mais ſouviens-toi qu'il y va de ma vie?

SCENE III.

JAFFIER (*ſeul.*)

PUNISSEZ-MOI, grand Dieu! ſi jamais je l'oublie....
Quel deſtin eſt le mien! chaque pas que je fais,
Me conduit à la honte, (& peut-être aux forfaits!...)
Peut-être.... Mais quelle eſt cette voix qui m'appelle?...



SCENE IV.

JAFFIER PÉDRE.

PÉDRE.

Celle d'un imprudent, dont tu trahis le zele ;
Et qui rougit pour toi, de te voir en ce jour
Sacrifier la gloire aux ſoins de ton Amour.

JAFFIER.

Pour être vertueux, faut-il être barbare ?...
Et l'Amour....

PÉDRE (*vivement.*)

Son flambeau trop ſouvent nous égare !

JAFFIER.

Souvent il nous éclaire !

PÉDRE.

Eſt-ce le temps d'aimer,
Lorſque l'honneur t'appelle & doit ſeul t'animer ?

JAFFIER.

Va l'apprendre au Héros dont tu vantes la gloire....
Va l'apprendre à Renault.

PÉDRE.

Que t'aurait-on fait croire?...
Ton cœur me cache-t-il quelque jaloux tranſport ?...
Ta femme ?...

JAFFIER.

Eſt vertueuſe.... & n'a pas craint la mort...

Renault l'aime.

PÉDRE.

Renault !...

JAFFIER.

Et pour comble d'offenſe,

Il menace...

PÉDRE (*après un moment de ſilence.*)

Il ſuffit... ſois ſûr de ta vengeance.
On vient... écarte-toi ?... craignons d'être entendus....
Suſpends-la, s'il ſe peut, ou nous ſommes perdus !

JAFFIER.

Eh bien, malgré ma rage & mon état horrible,
J'en ſuſpendrai le coup... il ſera plus terrible !...
Dieu ! peut-on, ſans mourir, dévorer un affront?...

(*en voyant arriver les Conjurés.*)

Vois le traître.... ſon ame eſt peinte ſur ſon front.



SCENE V.

JAFFIER, PÉDRE, RENAULT, LES CONJURÉS.

RENAULT.

AVANT que le ſoleil commençant ſa carriere,
Rende à ces lieux proſcrits la vie & la lumiere,
Ainſi que nos ſecrets ſi mon ordre eſt gardé,
Entre Veniſe & nous tout ſera décidé....
   Sommes-nous tous ici?... Vos troupes raſſemblées,
D'aucun ſecret remords ne ſont-elles troublées?
L'eſpoir de la vengeance & celui du butin,
Sont-ils de nos ſuccès le préſage certain?...
Flattent-ils le Soldat?... Votre prudente adreſſe,
A-t-elle dans ſon ame échauffé cette ivreſſe,
Ce fanatiſme heureux, dont l'héroïque ardeur,
En aveuglant l'eſprit, nous rend maîtres du cœur?...
Tout eſt-il prêt enfin?

PÉDRE.

Oui, ſi tu l'es... prononce:
Le deſtin du Sénat dépend de ta réponſe.
Songe à nous épargner des doutes ſuperflus....
Acheve, Renault... parle... ou ne nous retiens plus.

RENAULT.

RENAULT.

J'approuve, j'aime à voir ta noble impatience....
(aux Conjurés.)
Si j'ai paru long-temps consulter la prudence,
C'était pour assurer nos projets, & vos coups....
Mon bras, comme mon cœur, maintenant est à vous;
Et livré sans remords au penchant qui m'entraîne,
Je ne respire plus que vengeance & que haine.
Détestable Sénat! tu vas donc éprouver,
Qu'il est des ennemis qu'on ne doit point braver?
Et que, malgré le poids du malheur qui l'accable,
Un grand cœur outragé n'est jamais méprisable?
Dans ton sang odieux, brûlant de me baigner,
Périsse mille fois qui pourra t'épargner!...
(en regardant Jaffier.)
Périsse mille fois le cœur bas & timide,
Qui souillé de ton sang, se croiroit parricide!

PÈDRE.

Je reconnais Renault!...

RENAULT.

Vous l'estimeriez plus,
Si ses travaux, Amis, vous étaient mieux connus?
Si les secrets ressorts d'une telle entreprise
Pouvaient se dévoiler à votre ame surprise?
Les peines, les dangers, les obstacles puissants,
Aujourd'hui surmontés, & demain renaissants,
Et les divers moyens que mon ame constante
Sut combiner entre eux pour remplir votre attente?...

J'épargne ces détails à vos vœux empressés :
Après tant de périls, nous vivons : c'est assez.
Usons de cette vie & du fer qui nous reste,
Pour rendre l'une & l'autre à nos tyrans funeste :
Qu'avec tous leurs Amis ils meurent confondus.
S'il en échappe un seul, nous sommes tous perdus !...
Jaffier.... tu pâlis !...

JAFFIER.

(*à part.*)

Non : je t'écoute.... Ah ! barbare....

(*haut.*)

Tu peux poursuivre.

RENAULT.

Avant que chacun se sépare,
Et que nos intérêts nous tiennent éloignés,
Dans les postes divers qui nous sont assignés ;
Songez, braves Amis, qu'un instant de faiblesse
Est fatal à la gloire ainsi qu'à la sagesse !
Que la pitié, toujours nuisit aux malheureux :
Et qu'il faut triompher pour être généreux !...
Promettons, jurons donc que le sang & les larmes,
N'auront pour vous fléchir que d'impuissantes armes ?
Et qu'un cœur outragé qui ne hait qu'à demi,
Doit être regardé comme notre ennemi ?

JAFFIER (*à part, en sortant.*)

Quel serment !...

SCENE VI.

LES MÊMES ACTEURS, excepté JAFFIER.

PÉDRE.

Je le jure!

(*Tous les Conjurés levent la main.*)

RENAULT.

Avant que je finiſſe,
Quel ſera le deſtin du traître?

PÉDRE.

Qu'il périſſe!...
Renault, de ſes bourreaux vois en moi le premier?

RENAULT.

Va... remplis ta promeſſe en immolant Jaffier.

PÉDRE (*en le cherchant des yeux.*)

Jaffier.... Ciel! que dis-tu?

RENAULT.

Que ta recherche eſt vaine.
Il fuit, le traître!... pars, ou ta perte eſt certaine:
Que de ton imprudence il reçoive le prix....
Accomplis ta promeſſe, ou nous ſommes trahis.

PÉDRE.

Quel ſoupçon contre lui peut animer ta rage ?

RENAULT.

Tandis que je parlais j'obſervais ſon viſage.
Il décelait ſon ame ; & ſon air interdit,
Sur ce que je craignais ne m'en a que trop dit !
Un lâche, vainement prétend cacher ſa crainte :
Sa faibleſſe toujours perce à travers ſa feinte ;
Et quel que ſoit ſon art, ſes vains déguiſements
Ne peuvent échapper à des yeux pénétrants.
J'ai vu frémir Jaffier : craignons ſa perfidie !
J'ai vu dans les horreurs ſon ame anéantie.
S'il échappe à nos coups, nous ſommes découverts....
Qu'il emporte avec lui nos ſecrets aux enfers.

(*il ſe met en devoir de ſortir.*)

PÉDRE (*l'épée à la main.*)

Arrête !... ou la fureur qui de mon cœur s'empare,
De ce nouveau forfait te punira, barbare ?...
Arrête !... arrête, dis-je ?... ou j'atteſte le Ciel,
Que de tes ennemis tu vois le plus cruel !

RENAULT.

Quel eſt donc ton deſſein, ſi tu n'es ſon complice ?

PÉDRE.

D'empêcher, de punir une horrible injuſtice :
De défendre un Ami contre un vil aſſaſſin :
De prouver ſa vertu... de te confondre enfin.
En hommes, mieux que nous, tu prétends te connaître ?..

Je ſais pourquoi Jaffier à tes yeux eſt un traître.
Tu le hais : il t'abhorre !... & tes coupables feux
Ne forment contre lui que de coupables vœux.
  Déguiſe mieux l'eſpoir de ton indigne flamme....
Il ſerait innocent ſi tu n'aimais ſa femme !
Mais tout œil criminel méconnaît les vertus.

RENAULT (*à part.*)

Qu'entends-je ?

PÉDRE.

Calme toi : je n'en dirai pas plus....
Tu rougis.... il ſuffit.

(*aux Conjurés.*)

Que votre crainte ceſſe,
Amis ; comptez ſur moi : je tiendrai ma promeſſe.
  Jaffier m'eſt cher, ſans doute ; & ma tendre amitié
Peut bien de ſes défauts me cacher la moitié.
Mais dût-on des vertus voir en lui l'aſſemblage,
Je le mépriſerais s'il était ſans courage :
Ou ſi je ſoupçonnais que traître envers l'honneur,
Une lâche faibleſſe eût dégradé ſon cœur.
Attendez tout enfin du zele qui m'enflamme.
  Pour la derniere fois, je vais ſonder ſon ame :
Tout mon Ami qu'il eſt, confiez moi ſon ſort :
Conſtant, je le défends.... s'il balance, il eſt mort.
Si vous me connaiſſez, c'eſt aſſez vous en dire.
  C'eſt à toi maintenant, Renault, de nous inſtruire
De l'ordre, du ſignal, & de l'heureux moment

Qui doit éternifer notre reffentiment....
Le temps eft cher, Amis! ne fongeons qu'à la gloire.

RENAULT (*en lui remettant un papier.*)

Ce papier contient tout.

PÉDRE.

Volons à la victoire!

Fin du troifieme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

JAFFIER, BELVIDÉRA.

JAFFIER.

C'EST toi que je revois !... Ah, Ciel ! par quel miracle ?...

BELVIDÉRA.

L'Amour épouvanté ne connaît point d'obſtacle....
Viens ?... tandis que Renault s'abandonne au ſommeil,
Suis-moi.... de ce cruel prévenons le réveil.

JAFFIER.

Où guides-tu mes pas, dans l'horreur des ténebres ?...
N'entends-tu pas des cris & des plaintes funebres ?...
Quels remords dévorants !... Le chemin que je ſuis
Eſt-il déjà baigné du ſang de mes Amis ?...
Digne & fatal objet de ma flamme fidele ,
Où veux-tu me conduire ?

BELVIDÉRA.

Où la vertu t'appelle.
Où le nom de Jaffier, déſormais illuſtré ,
Aux yeux de l'avenir ſera toujours ſacré.

Où le marbre & l'airain, consacrant ta mémoire,
Feront vivre, à jamais, tes vertus & ta gloire.
Où nos neveux enfin montreront à leurs fils,
L'image du Héros qui sauva son pays....
Au Sénat, en un mot.

JAFFIER.

Au Sénat ?... Malheureuse !...
Quel démon t'inspira cette ressource affreuse ?...
Tu veux donc voir mon nom, à jamais détesté,
Transmis avec horreur à la postérité ?...
Moi, perfide !...

BELVIDÉRA (*en l'entraînant.*)

O Jaffier !...

JAFFIER (*en s'arrachant de ses bras.*)

Non, laisse moi, barbare ?

BELVIDÉRA (*froidement.*)

Je vois enfin le sort que Jaffier me prépare....
Entre Renault & moi, trop long-temps partagé ;
Va, dis-lui le péril où je t'avais plongé ?...
De ce fatal poignard, dont tu l'armas toi-même,
Va ; qu'il perce le cœur d'une Épouse qui t'aime ?...
Et que mon sang versé l'assure de ta foi.

JAFFIER.

Ciel !...

BELVIDÉRA.

Peut-être l'amour qu'il a conçu pour moi,
A respecter mes jours pourra-t-il le résoudre ?

JAFFIER.

Sur ma tête, grand Dieu! lancez plutôt la foudre,
Que d'expoſer encor l'objet de tous mes vœux
Aux coupables tranſports d'un rival odieux!...
D'un monſtre!...

BELVIDÉRA.

Si tu crains que j'en ſois la victime,
Cher Époux.... ſuis-moi donc? viens dévoiler le crime?...
L'heure approche!... Attends-tu qu'un perfide ſignal,
De l'Etat menacé preſſe l'inſtant fatal?
Que ſans reſpect du rang, du ſexe, ni de l'âge,
L'impitoyable mort, exerçant ſon ravage,
Ne faſſe qu'un bûcher de ces lieux ſaccagés?
Que tous nos Citoyens, à tes yeux égorgés,
De tes bourreaux en vain implorant la clémence,
Portent juſques aux cieux le cri de la vengeance?...
Verras-tu, ſans frémir, ce ſpectacle d'horreur?...
Et qui peut l'empêcher, n'en eſt-il pas l'auteur?

JAFFIER.

Arrête!...

BELVIDÉRA.

Si tu perds cet inſtant favorable,
Vois de combien de maux tu te rends ſeul coupable!
Et ſi l'humanité, qui parle par ma voix,
Sur ton cœur endurci réclame en vain ſes droits:
Si l'honneur de ſauver Veniſe (quoique ingrate!)
Et d'en être adoré, n'a plus rien qui te flatte?...
Daigne du moins porter tes regards juſqu'à moi!

Ou plutôt, cher Époux, n'envisage que toi.
Crains que l'affreux Renault, jouissant de son crime;
Sous l'État renversé ne te creuse un abîme.
Que ce lâche mortel, sûr de l'impunité,
Ne recevant de loix que de sa volonté,
N'ose peut-être ?... hélas! je tremble de le dire....
Mais il m'aime & te haït.... ce mot doit te suffire.

JAFFIER (*avec transport.*)

Il m'éclaire & m'accable !... En vain par l'amitié;
En vain par mes serments mon cœur se croit lié:
Pédre même, oui Pédre, instruit de mon injure,
Me croirait, par l'honneur, trop absous d'un parjure,
Lorsqu'un vil scélérat ose faire entrevoir
Ce qu'annonce d'affreux l'abus de son pouvoir.

BELVIDÉRA (*vivement.*)

Hâtons-nous donc?

JAFFIER.

Allons.... sans nommer des complices,
Qu'un lâche exposerait aux plus cruels supplices;
Fidele à mes Amis & digne de mon nom;
Sûr, en sauvant l'État, d'obtenir leur pardon;
Sûr, en sauvant l'Etat, de sauver ce que j'aime;
(Peut-être de servir, de venger Pédre même!)
D'arracher à la mort un monde d'innocents:
Contre de tels objets, que peuvent les serments?...
Viens?... volons au Sénat.

SCENE II.

JAFFIER, BELVIDÉRA,
UN OFFICIER de la République.

Cet Officier, ſuivi de loin par deux Soldats, & qui a entendu les derniers mots de Jaffier, s'approche, & lui dit:

Qui put donc vous inſtruire
Qu'il veille en cet inſtant?

BELVIDÉRA.

Songe à nous y conduire?...
Je ſaurai lui répondre.

JAFFIER (*avec ſurpriſe.*)

Ah!... quels ſoupçons?...

L'OFFICIER (*à Jaffier.*)

Seigneur,
Il faut me ſuivre.

BELVIDÉRA (*avec fermeté.*)

Allons.

JAFFIER (*à Belvidéra.*)

Crains tout de ma fureur,
Si ta bouche perfide a prévenu la mienne!...

L'OFFICIER (*aux Soldats.*)

Dans cet appartement, Gardes, qu'on les retienne.

SCENE III.

Un rideau ſe leve : on voit dans l'enfoncement le Sénat raſſemblé dans le Palais de SAINT-MARC. *L'Officier ſe préſente à la porte ; les Sénateurs ſe levent & s'avancent ſur le devant du Théâtre.*

L'OFFICIER (*au Doge qui tient une lettre.*)

Seigneur.... (*)

LE DOGE (*haut à l'Officier.*)

Ceci, trop tôt, ne peut être éclairci...
Allez ; & qu'avec vous ils paraiſſent ici ?

(*A Priuli.*)

Quoi ! dans vos mains, ce ſoir, la lettre eſt parvenue ?...
Et celle qui nous ſert ne vous eſt point connue ?

PRIULI.

Je vous l'ai dit, Seigneur.... Mais l'État menacé
Me dictait mon devoir.... je n'ai pas balancé.
C'eſt à vous d'allier la force à la prudence.
Notre ſalut dépend de votre vigilance.

LE DOGE.

En ce moment, Seigneur, que ferons-nous de plus ?...
Dans Veniſe, déjà nos Soldats répandus,
Marchent, veillent pour nous ; & parviendront peut-être
A ſaiſir l'ennemi, du moins à le connaître ?

(*) L'Officier eſt ſuppoſé dire le reſte, à voix baſſe.

S'il ose résister, Seigneurs.... nous combattrons.
S'il faut ou succomber ou céder.... nous mourrons.
C'est tout ce que de nous l'État a droit d'attendre....
Périssons avec lui.

PRIULI.

Quel bruit se fait entendre?

(*à part.*)

On vient.... on entre.... ô Ciel! daigne être notre appui!...

(*haut.*)

Que vois-je!... c'est Jaffier?... & ma fille avec lui?...

(*à part.*)

Fuyons.... allons cacher ma honte & ma disgrace.

SCENE IV.

LE DOGE, LES SÉNATEURS, JAFFIER, BELVIDÉRA, GARDES.

LE DOGE (*à Jaffier.*)

Approche.... Tu connais le coup qui nous menace?...
Et quand tout nous répond de ton inimitié,
Malheureux!... qui t'amene en ces lieux?

JAFFIER.

La pitié.

LE DOGE.

La pitié!... parle donc?... compte sur ma clémence...

L'aveu de ton forfait suffit à ma vengeance.

JAFFIER.

Je crains peu ta vengeance & brave ton courroux.
Cesse de menacer?... Ou vous périssez tous.
Du sort qui me poursuit, victime volontaire,
Un homme tel que moi, sait mourir & se taire.
Si ton orgueil enfin ne se peut démentir;
Tremble, cruel Sénat!... la foudre va partir.

LE DOGE (*à part.*)

Dieu! jamais criminel montra-t-il tant d'audace?...
Quel est donc ton espoir?... qu'exiges-tu?

BELVIDERA.

Sa grace.

JAFFIER (*vivement.*)

Celle de mes Amis.... & que vous la juriez.

BELVIDÉRA.

Accordez-la, Seigneur, ou je meurs à vos pieds!...
Je connais le péril... songez que le temps presse.

LE DOGE (*après avoir consulté des yeux le Sénat.*)

Tu l'obtiens... le Sénat garantit ma promesse.
Qui sauve sa patrie a su la mériter.

BELVIDERA (*en lui donnant un papier.*)

Connaissez l'ennemi qu'il vous faut redouter,
Seigneur?... Sauvez l'Etat d'un danger si funeste.

JAFFIER.

En pardonnant aux Chefs, je te réponds du reste.

LE DOGE (*aux Sénateurs.*)

De quel prix pourrons-nous acquitter ce bienfait,
Seigneurs ?...

JAFFIER.

Tiens ta promeſſe, & je ſuis ſatisfait.

LE DOGE.

Tes vœux ſeront remplis.... Dans la ſalle prochaine,
Tous deux, pour un inſtant, Soldats, qu'on les remene?..
(*à l'Officier*, *bas.*)
Et qu'on veille ſur eux.

SCENE V.

LE DOGE, LES SÉNATEURS.

LE DOGE.

Et vous, Gardes.... partez?
Par ordre du Sénat, ſaiſiſſez, arrêtez
Tous ceux dont ce billet indique la demeure?...
Allez.... & ſi quelqu'un vous réſiſtait ?... qu'il meure.
Quel complot, juſte Ciel ! & qui l'eût pu prévoir ?...
Que l'homme eſt dangereux, quand il n'a qu'un eſpoir !..
En vain, depuis mille ans, ta puiſſance affermie,
Alarma tant de fois & l'Europe & l'Aſie :
Nul Monarque à ſon joug n'a pu t'aſſujettir,
O Veniſe !... Un Renault t'allait anéantir !...

Triste sort d'un État où l'intérêt domine :
Des siecles font sa gloire.... un instant, sa ruine !
Seigneurs, il était temps qu'un heureux coup du sort,
Par la voix de Jaffier, nous ravît à la mort :
Quelques instants de plus, écoulés sans l'entendre ;
Le retour de l'aurore eût vu Venise en cendre !...
Que dis-je ? en ce moment, pour nous si précieux,
Déjà, peut-être, en foule environnant ces lieux,
Les Conjurés, brûlant de consommer leurs crimes,
Viennent ici chercher leurs premieres victimes ?...
M'en croirez-vous, Seigneurs ?.. loin d'attendre leurs coups,
Pleins d'une ardeur plus noble & plus digne de nous,
Sortons.... allons tenter ce que peut le courage,
Sur un peuple rebelle & né pour l'esclavage....
(*On entend un grand bruit.*)
Mais, de quel bruit soudain retentit ce Palais ?...

SCENE VI.

LES MÊMES ACTEURS.

L'OFFICIER rentre.

L'OFFICIER (*au Doge.*)

SEIGNEUR, en attendant de plus heureux succès,
Non loin de cette enceinte, au détour de la rue,

Sous

Sous un ſombre portique, une troupe inconnue
M'ayant fait ſoupçonner des complots dangereux;
J'ai cru dans cet inſtant devoir m'aſſurer d'eux.

LE DOGE (*aux Sénateurs.*)

Rien n'eſt indifférent quand les périls nous preſſent,
Seigneurs!... il faut les voir.

(*à l'Officier.*)

Allez, & qu'ils paraiſſent....
Que de ces lieux, ſur-tout, on ferme les accès.

SCENE VII.

LE DOGE, LES SÉNATEURS, PÉDRE.
RENAULT & LES CONJURÉS enchaînés.
GARDES.

PÉDRE.

Qu'EXIGE-T-ON de nous? & quels ſont nos forfaits?...
Quoi, ſuperbe Sénat! crois-tu, par cette offenſe,
T'acquitter envers moi de ta reconnaiſſance?
Ces infâmes liens ſont-ils le digne prix
Des lauriers que pour toi cette main a cueillis?...
Que t'ont fait mes Amis, ces guerriers que tu braves?
Tu les charges de fers!... Les crois-tu tes eſclaves?
Es-tu leur Souverain? Sont-ils nés tes Sujets?...
Pourquoi les opprimer.... & quels ſont tes projets?

LE DOGE.

De ne pas s'avilir au point de te répondre,
Lorſqu'un ſeul mot ſuffit, Pédre, pour te confondre.

PÉDRE.

Eh! quel eſt donc ce mot, ſi terrible pour toi?...
Oſes-tu te flatter qu'il le ſera pour moi?...
Acheve d'abuſer de ton pouvoir ſuprême?

LE DOGE.

Connais-tu Jaffier?

PÉDRE.

Oui!... je te dis plus: je l'aime;
Et périrais pour lui... Sa vertu, ſes malheurs,
Ont formé le lien qui réunit nos cœurs.
Rien ne peut altérer notre amitié fidele:
Son bonheur eſt le mien.... il le ſait!...

LE DOGE.

Qu'on l'appelle?

PÉDRE (*avec tranſport.*)

Qu'entends-je!... il eſt ici?... Quoi! ton fatal courroux,
Jüſques ſur l'innocence oſe étendre ſes coups?...



SCENE VIII.

LES MÊMES ACTEURS.

JAFFIER.

PÉDRE.

(*à part.*)

C'EST lui!... quelle pâleur obſcurcit ſon viſage?...
Il frémit & ſe tait... Ciel! ſoutiens mon courage....
(*à Jaffier.*)
Que vois-je?... plus que moi tu parais abattu!...
Ton cœur, moins que le mien, ſoutient-il ſa vertu?
Jaffier?... Leve les yeux... ces Tyrans implacables,
Par la force enhardis, nous traitent en coupables....
Amis, le ſommes-nous?

JAFFIER.

Épargne-moi ce nom....
Jaffier.... n'en eſt plus digne!

PÉDRE (*à part.*)

Ah! quel affreux ſoupçon?...
Quel trouble dans tes yeux, ô Ciel! vois-je paraître?...
Qu'annoncent ces regards & ces ſanglots?...

JAFFIER.

Un traître.

PÉDRE.

Un traître ?... & je t'aimais !... j'ai mérité mon ſort :
Veniſe rentre aux fers.... qu'on me mene à la mort ?...
(*à Renault.*)
Tu me l'avais prédit !... que n'ai-je ſu te croire ?
Ma faibleſſe te coûte & la vie & la gloire.
Pardonne, cher Renault !... pardonnez mes Amis !
Vous plaindre & m'accuſer eſt tout ce que je puis !

RENAULT.

Va, nous ſavons mourir.

LE DOGE.

Dépouillez votre audace ?
Avouez vos forfaits.... le Sénat vous fait grace.

PÉDRE (*fièrement.*)

A nous ?...

LE DOGE.

Recevez-la de la main de Jaffier.

PÉDRE.

Il s'en repentirait peut-être le premier !
Épargne-moi l'horreur que ſon aſpect m'inſpire ?
Et par un vain eſpoir ne crois pas me ſéduire.

LE DOGE.

Pour la derniere fois, crains nos cœurs irrités !...
Le pardon, ou la mort.... choiſis ?

PÉDRE.

La mort.

LE DOGE.

Sortez....

C'eſt être trop bravés.... Gardes ?... qu'on m'en réponde.

(*aux Sénateurs.*)

Ne ſoyons point ingrats quand le Ciel nous ſeconde,
Seigneurs ? le jour bientôt va calmer notre effroi....
Rentrons....

(*à Jaffier.*)

Vous, ſoyez libre.

JAFFIER (*à part.*)

O Cieux ! écraſez-moi !

SCENE IX.

PÉDRE. JAFFIER, *l'arrêtant au paſſage.*

JAFFIER.

PEDRE !... pour un inſtant daigneras-tu m'entendre ?...

PÉDRE.

Quel eſt ce téméraire ? & qu'oſe-t-il prétendre ?...
Veut-il à ſa victime annoncer des regrets ?...
Eſclave du Sénat, reſpecte ſes décrets....
Je ne te connais plus.

JAFFIER.

Dût ta haine implacable
Ajouter aux tranſports d'un courroux qui m'accable ;
Quelque horreur que ma vue en toi puiſſe exciter,
Tu ne ſortiras pas, du moins, ſans m'écouter....

PÉDRE.

A quel titre ?... en est-il que je puisse connaître ?

JAFFIER.

Ah ! quoiqu'infortuné, Jaffier cesse-t-il d'être ?...
Tu le vois à tes pieds !...

PÉDRE.

Qui ? toi, vil imposteur !...
Jaffier, cher à mes yeux (& plus cher à mon cœur !)
Tendre, fidele Ami, généreux, magnanime,
Que ne souilla jamais l'ombre même du crime,
Courageux sans audace, & grand sans vanité,
De toutes les vertus ornant l'humanité ;
Illustrait un Ami, pouvait tout sur mon ame !...
Mais en toi, qu'apperçois-je ?... un perfide, un infâme,
Que l'intérêt anime & la crainte conduit,
Que l'honneur méconnaît & que la vertu fuit ?...
Laisse-moi, dis-je ? ou crains que, hâtant ton supplice,
Et prévenant ton sort.... ma main ne s'avilisse !

JAFFIER.

Acheve, anéantis, écrase un malheureux !
Mais écoute du moins le dernier de ses vœux ?
Ne me refuse pas : c'est le prix de mon crime !...
En acceptant la vie, immole ta victime.

PÉDRE.

Que j'accepte la vie !... & pour me la laisser,
Aux pieds de ton Sénat que j'aille m'abaisser ?...
Ce dernier trait te peint à mon ame surprise....
Je croyais te haïr, traître ?... je te méprise.

Souviens-toi du poignard qui garantit ta foi.
Et si le repentir peut aller jusqu'à toi ?...
Sens tout ce que tu dois à l'Amitié trahie !...
Adieu.

SCENE X.

JAFFIER (*seul.*)

Quoi, je survis à tant d'ignominie !...
Impérieux Amour ! c'est toi qui m'as séduit...
Inéxorable honneur ! à quoi m'a-t-il réduit ?...
Et toi, qui d'un Ami dus servir la vengeance ?
Dans l'état où je suis, ma derniere espérance :
Fer fatal ! c'est à toi de remplir mon destin.....
Quand je t'invoquerai, ne trahis point ma main ?

SCENE XI.

JAFFIER, BELVIDÉRA.

JAFFIER (*froidement.*)

Fille d'un Sénateur ! lorsque mon infamie
Est le prix du salut que te doit ta patrie :
Lorsqu'un guerrier, toujours avoué par l'honneur ;
Aujourd'hui (grace à toi !) n'est qu'un vil délateur :

Lorſque Pédre trahi me mépriſe (m'abhorre !...)
Viens-tu pleurer ma honte ?... ou bien l'accroître encore ?

BELVIDERA.

Je vois, trop tard, l'abîme où l'Amour ta plongé !...
Pardonne à ton Ami.... tu ſeras trop vengé....
Le Sénat le condamne, & ſa perte eſt jurée.

JAFFIER.

Dieu !

BELVIDERA.

Quelle horreur ſe peint dans ta vue égarée ?...
Quels mouvements affreux ! quels ſiniſtres regards !...
Ah ! cher Époux, que vois-je ?...

JAFFIER (*hors de lui-même.*)

Éloigne-toi, fuis, pars,
Malheureuſe ! ou crains tout de ma fureur extrême ?....
Quoi !... tu ne frémis point ?...

BELVIDERA.

Craindrais-je ce que j'aime ?...

JAFFIER.

Fuis, dis-je ?... crains ma main dans ce fatal moment ?...

BELVIDERA.

N'importe !.... c'eſt toujours celle de mon Amant.

JAFFIER.

C'eſt celle d'un Époux que tu rendis parjure....
Qui, dans ton ſang verſé, dut laver cette injure.
Quoi ! Pédre va périr ?.. quoi ! la main d'un bourreau
Va plonger mon Ami dans la nuit du tombeau ?...
Et c'eſt moi, c'eſt Jaffier qui le mene au ſupplice ?...

N'ai-je pas dû prévoir cette horrible injuſtice ?...
Ou plutôt, ah ! perfide, ai-je dû t'écouter ?...
Arrête ?... il eſt trop tard : ne crois pas m'éviter ?
Ton empire eſt fini... la rage & la vengeance,
Occupent tout mon cœur ; & ton péril commence.

BELVIDÉRA.

Quoi ! rien ne peut calmer...?

JAFFIER.

Tes efforts ſeroient vains...
Je ne vois plus que Pédre, expirant par mes mains....
Je le vois déchiré ! ſanglant !... Je vois ſes peines
Effrayer des bourreaux les ames inhumaines !...
Exécrable Sénat !... Barbares, arrêtez ?
Et détournez ſur moi les coups que vous portez ?
Frappez ; & ſur moi ſeul épuiſez vôtre rage ?...
Cruelle ! vois ſon ſang ?... frémis de ton ouvrage !...

(*Il tire ſon poignard.*)

Tu ſais que ton Époux dut te percer le cœur,
S'il abuſait Renault d'un ſerment impoſteur ?...
L'inſtant eſt arrivé : toi ſeule l'as fait naître....
Tu me vois homicide après m'avoir vu traître....
Meurs, perfide ?...

BELVIDÉRA (*ſous le glaive.*)

Accomplis, termine mon deſtin ?
Frappe.... je t'aime encore en mourant de ta main !...

JAFFIER.

(*à part.*) (*haut.*)
Quels accents !... quels regards !... aimable enchantereſſe !

Quel charme te défend de ma main vengeresse?...
Quel pouvoir sur ton sein tient ce fer suspendu?...
Ramene la pitié dans mon cœur éperdu?...

(*Il jette le poignard.*)

Triomphe, Amour!... & toi, par qui ma destinée
Doit être pour jamais affreuse ou fortunée,
Hâte-toi de me fuir? crains qu'un nouveau transport;
En dépit de l'Amour, ne te livre à la mort!

BELVIDÉRA.

Je connais ta tendresse à cet effort insigne!...
Calme-toi, cher Époux: je vais m'en rendre digne.
Je ressens tes tourments: je dois les partager.
Pédre respire encore; & son sort peut changer.
J'ai fléchi ton courroux!... crois qu'une autre victoire;
Avant la fin du jour, peut couronner ma gloire....
Ou si mon cœur trompé perd un espoir si doux;
Je reviens à tes pieds.... & la livre à tes coups....
Adieu.... tu me connais?... compte sur ma promesse.

JAFFIER.

Va.... ton succès peut seul excuser ma faiblesse!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

PRIULI, BELVIDÉRA.

PRIULI.

Non.... tu me ſuis en vain.

BELVIDÉRA.

Je ne puis m'en défendre,
Seigneur !... je dois parler, & vous devez m'entendre....
Mon Époux....

PRIULI.

Garde-toi de prononcer ce nom !...
Objet de ma vengeance, il la mérite.

BELVIDÉRA.

Non....
Vous vous trompez, Seigneur : mon Époux vous révere ;

PRIULI.

Il immole la fille ?... & reſpecte le pere !...
Connais mieux ton Époux.... trop faible contre moi,
Sa perfide fureur croit me frapper en toi :
Il croit m'épouvanter du coup qui te menace ;

Et forcer ma faibleſſe à demander la grace
D'un tas de gens perdus (dignes de ſes regrets !...)
Il ſe trompe : la mort eſt due à leurs forfaits.
S'il à pu ſe ſouſtraire au ſort qu'on leur apprête ;
Qu'il craigne cependant de menacer ta tête :
L'Enfer même à mes coups ne l'arracherait pas !...
Toi, ſi tu crains la mort, tu peux ſuivre mes pas ?...
Mon Palais t'eſt ouvert.

BELVIDÉRA.

Et votre ame eſt fermée
Aux mortelles terreurs dont je ſuis alarmée !...
Ah, mon pere ! ah, Seigneur ! pouvez-vous oublier
Que c'eſt mon amour ſeul qui déſarma Jaffier ?
Qu'il s'eſt perdu pour moi ? que je lui dois la vie ?
Et que ſans lui, la vôtre aurait été ravie ?...
Que ce Sénat enfin, qui triomphe aujourd'hui,
Ne ſubſiſterait plus, ou ſervirait ſous lui ?
Que ſi, de vos tranſports écoutant l'injuſtice,
Vous rejettez mes pleurs !... il faut que je périſſe
Victime de l'Amour autant que du devoir,
Par la main d'un Époux, ou par mon déſeſpoir !...
Par ces genoux ſacrés, que votre fille embraſſe ;
Ah ! que devant vos yeux ſes larmes trouvent grace !

PRIULI.

Dieu ! pourquoi ton amour a-t-il trompé mes ſoins ?...
J'euſſe été plus heureux en te chériſſant moins !

BELVIDÉRA.

Seigneur, ſi mon hymen a produit votre haine,

Songez que le devoir en consacre la chaîne ?
Que vous fûtes vengé mille fois par mes pleurs ?...
Et que le feu de l'âge est pere des erreurs ?

PRIULI.

Tu ne peux m'attendrir qu'en déplorant la tienne....
Mais voyons si ton ame est digne de la mienne ?...
Ton Époux, me dis-tu, doit venger par ta mort,
Celle de ses Amis, si leur funeste sort
N'est changé par mes soins ?... J'entreprends leur défense,
Et me flatte....

BELVIDÉRA (*avec transport.*)

Ah, Seigneur ! quelle reconnaissance....

PRIULI.

Suspends-la.... j'entreprends, dis-je, de les sauver,
Si ton indigne amour cesse de me braver.
Si, rentrant dans le sein d'une illustre famille,
Tu quittes ton Époux, & redeviens ma fille.

BELVIDÉRA (*à part.*)

Ah, Cruel !...

PRIULI.

De ton cœur je pressens les combats ?...

BELVIDÉRA (*à part.*)

Juste Ciel !...

PRIULI.

Que dis-tu ?

BELVIDÉRA (*avec transport.*)

Que je cours au trépas....

PRIULI (*en lui fermant le paſſage.*)
(*à part.*)
Arrête?... De l'Amour quel eſt donc la puiſſance;
Quand ſes feux ſont fondés ſur la reconnaiſſance?
Lorſqu'elle peut d'un pere appaiſer le courroux,
Elle affronte la mort de la main d'un Époux!...
Approche?... A ce ſeul mot, ton ame toute nue,
Chere Belvidéra! s'eſt offerte à ma vue.
En voyant ton Amour, je vois que ton vainqueur;
Quoiqu'envers moi coupable, eſt digne de ton cœur...
C'en eſt fait: je me rends!... en vain de la Nature,
Je prétendrais encore étouffer le murmure,
Lorſque tout me condamne & me parle pour toi....
Quand ma douleur enfin te montre un pere en moi?...
(*en l'embraſſant.*)
Ma fille!... plus je ſens toute mon injuſtice,
Plus je vois qu'il eſt temps que ta peine finiſſe:
Dans ce juſte deſſein, rien ne peut m'arrêter.
Le Sénat me doit trop pour ne pas m'écouter?...
J'y vole.... eſpere tout!

SCENE II.

BELVIDÉRA (*ſeule.*)

Ciel ! qui me rends mon pere,
Mes pleurs ont-ils enfin déſarmé ta colere ?...
Vois-tu, d'un œil plus doux, ce couple infortuné,
Dont l'Amour par ta voix paraiſſait condamné ?
Et ce rayon d'eſpoir que nous voyons éclorre,
D'un jour moins ténébreux annonce-t-il l'aurore ?...
Pourrai-je, déſormais, libre dans mes tranſports,
Voir un pere ſans crainte, un Epoux ſans remords ?
Et partageant entre eux mes vœux & ma tendreſſe,
Connaître le bonheur, & te bénir ſans ceſſe ?...
Oui : je l'eſpere.... En vain un noir preſſentiment
Vient-il troubler encore un eſpoir ſi charmant :
Un pere eſt toujours pere ... & quand ſon cœur pardonne,
Malheureux mille fois l'enfant qui le ſoupçonne !...



SCENE III.

BELVIDÉRA, JAFFIER.

BELVIDÉRA.

Je revois mon Époux !...

JAFFIER.

Dis ta victime.

BELVIDÉRA.

Ah, Ciel !...
Eh bien, s'il faut mourir ?... frappe.... acheve, Cruel ?
Dispose de la tienne.... abrege son supplice ?...
Perce ce triste cœur ?

JAFFIER.

Crois-tu que je le puisse ?...
Non : tu ne mourras point.... assez d'autres, sans toi,
Vont du sort aujourd'hui subir l'injuste loi.
Ton pere ne peut rien : sa tardive clémence
Presse en vain le Sénat d'adoucir sa sentence :
On ne l'écoute point ; mes Amis vont mourir....
Et moi, je vis encore !... & toi ?...

BELVIDÉRA.

Je vais périr,
Je le vois.... si ton cœur déjà m'a condamnée,
Je ne combattrai point contre ma destinée.

Sans

Sans plainte, ſans murmure, aux pieds de mon Époux,
Je baiſerai ſes mains, en tombant ſous leurs coups !...
A mes yeux ſeulement, caches-en l'apparence :
Force, pour un inſtant, ta douleur au ſilence.
Laiſſe-moi rappeller ces tranſports innocents,
Qui jadis enchantaient nos ames & nos ſens.
Que les feux de l'Amour, animant ton viſage,
Du coup qui me menace écartent le préſage.
Dans tes embraſſements raſſure un tendre cœur ?...
Il recevra la mort, ſans en ſentir l'horreur !

JAFFIER.

Écarte de mes yeux cette image terrible ?...
Je ſuis trop malheureux pour n'être pas ſenſible !...
Ce n'eſt pas à l'Amour à creuſer ton tombeau ;
Et je te chéris trop pour être ton bourreau....
Réponds-moi ſeulement ?... Depuis que l'hymenée
A mon funeſte ſort a joint ta deſtinée,
Vis-tu jamais tes vœux traverſés par les miens ?...
Ai-je eu quelques plaiſirs qui ne fuſſent les tiens ?

BELVIDÉRA.

Non.... tu vivais pour moi.... j'étais trop fortunée !...

JAFFIER.

O toi, qui des humains regles la deſtinée !
Arbitre Souverain de la Terre & des Cieux,
Du plus fidele Époux entends les derniers vœux ?...
Que la gloire & l'honneur, empreſſés autour d'elle,
Répandent ſur ſa vie une ſplendeur nouvelle !
Flattent ſon avenir de l'eſpoir le plus doux !

La consolent enfin.... de la mort d'un Époux !

BELVIDÉRA.

Qu'entends-je ?...

JAFFIER.

Mon Arrêt.... ma mort est résolue.

BELVIDÉRA

Révoque cet Arrêt ?... ou je meurs à ta vue !...
Songe que l'Amour seul, en ce terrible instant,
Peut suspendre le coup de la mort qui m'attend ?...

JAFFIER (*à part.*)

Quel supplice !... ô vertu ! soutiens un cœur qui t'aime ?

BELVIDÉRA.

Au nom de mes terreurs !... au nom de l'Amour même !
A mes embrassements ne te dérobe pas ?...

JAFFIER (*à part.*)

Tu pleures, malheureux ?... Non, tout veut mon trépas :
L'Amour me le prescrit, & l'Amitié l'exige :
Le Ciel même l'attend : j'y cours.... Laisse-moi, dis-je ?
(*en mettant la main sur son poignard.*)
Ou ce funeste instant va terminer mon sort.

BELVIDÉRA (*en le retenant.*)

Cher Époux !...
(*on entend un coup de cloche, ou des cris, dans l'éloignement.*)

JAFFIER.

Entends-tu ce signal de la mort ?
Et ces lugubres cris, précurseurs des supplices
Que ton Sénat prépare à mes tristes complices ?...

Moment terrible !...

BELVIDÉRA.

Hélas !...

JAFFIER.

O Ciel !... ô mon Ami !
Ah, Pédre !... ſons affreux, vous m'appellez auſſi :
La voix de l'Amitié va ſe joindre à la vôtre....

BELVIDÉRA (*en l'arrêtant.*)

Daigne encore un inſtant en écouter une autre ?...
Puiſque l'Amour ſuccombe en cet affreux combat,
C'eſt à toi, juſte Ciel ! de fléchir le Sénat....
Que la tendre pitié, s'exprimant par ma bouche,
Déſarme ſa fierté, le pénetre, le touche !...
Donne enfin à ma voix ce talent enchanteur,
De parler à l'eſprit par l'organe du cœur !...
Cher Époux ! attends tout de l'eſpoir qui me guide ?...
S'il me trompe, ma main ne ſera point perfide.

JAFFIER.

Hélas !...



SCENE IV.

JAFFIER. PÉDRE, *environné de Gardes & marchant au ſupplice.*

PÉDRE (*aux Gardes.*)

ALLONS, Amis; ne craignez rien de moi.
J'ai vu de près la mort, & toujours ſans effroi...
Je ſuis trop malheureux pour regretter la vie!

JAFFIER.

Quelle horreur!.. arrêtez? c'eſt Jaffier qui ſupplie....
Le Sénat me connaît; & ſon inimitié
Ne peut, en cet inſtant, blâmer votre pitié....
Écartez-vous?... des yeux, gardez votre victime?...
(*il met la main ſur ſon épée.*)
Si vous me refuſez? je partage ſon crime...
Je vous la rends bientôt, ma tête en eſt garant....
Reſtez?...

PÉDRE.

C'eſt toi Jaffier?... ce tranſport me ſurprend!...
Qu'annonce-t-il?...

JAFFIER.

Ma rage & mon état horrible....
Vois, & plains ton Ami, ſi tu n'es inſenſible!...
Comme un vil criminel, à tes pieds proſterné,

Détestant, maudissant le jour où je suis né !...
D'horreur & de regrets, vois mon ame troublée
Succomber aux remords dont elle est accablée !

PÉDRE.

Grand Dieu !...

JAFFIER (*avec transport.*)

Quoi ! tu m'entends ?... serais-je moins haï ?..

PEDRE.

Puis-je te croire encor ?...

JAFFIER.

Non.... car je t'ai trahi....
Vois seulement mes pleurs !...

PÉDRE.

Pardonne à ma colere !...
Tu sens trop tes remords pour n'être pas sincere....
Tu m'aimas, je le sais.... l'Amour seul t'a séduit.
Il a creusé l'abîme où ta main m'a conduit ?...
Mais l'Ami gémissant, en m'avouant son crime,
Me force d'oublier que j'en suis la victime.
Et dût être mon sort mille fois plus crüel ;
Tu ne t'excuses point.... tu n'es plus criminel !...
Calme le désespoir où ton cœur s'abandonne :
L'austere honneur condamne, & l'Amitié pardonne...
Va, tout est oublié.... cher Ami, leve-toi ?...
Ton repentir te rend plus à plaindre que moi !

JAFFIER.

Quoi !... tu m'aimes encore ?... ô vertu que j'admire !...
Quoi !... j'ai pu te trahir ?... tu meurs !.., & je respire ?....

PEDRE.

Je te l'ordonne.

JAFFIER (*avec transport.*)

Eh bien, c'est donc pour te venger ;
Pour effacer ta honte, ou pour la partager :
Pour punir tes bourreaux ; &, vengeant ta mémoire,
Élever sur leur tombe un trophée à ta gloire.

PÉDRE.

Tu t'égares, Jaffier !... Nos projets découverts,
Du Sénat, désormais, tiendront les yeux ouverts....
C'est risquer, sans espoir, & ta gloire & ta vie.

JAFFIER.

Dieu !...

PÉDRE.

Commande aux transports de ton ame attendrie ?..
(*d'un ton plus bas.*)
Vois-tu cet échaffaud ?... & ces honteux apprêts,
Destinés par les loix à punir les forfaits ?...
Est-ce ainsi qu'un grand cœur doit perdre la lumiere ?...
Est-ce là qu'un Soldat doit finir sa carriere ?...



SCENE V. & derniere.

JAFFIER, PÉDRE; GARDES; UN OFFICIER.

L'OFFICIER (*à Pédre.*)

SEIGNEUR ?...

PÉDRE.

Je vais vous ſuivre.

JAFFIER.

Arrêtez ?... le Sénat
Ne ſe ſouillera point d'un ſi noir attentat....
Eſt-ce en vain qu'à ſes pieds ma femme ſuppliante,
Daigne implorer ?...

L'OFFICIER.

Seigneur, je l'ai vue expirante....
Sa main, d'un coup mortel....

JAFFIER.

Sort barbare !...

PÉDRE (*en écartant l'Officier.*)

O Jaffier !...

JAFFIER.

Je t'entends.... l'Amitié ne doit pas ſupplier,

Pédre... en mourant, du moins tu vas me reconnaître....

(*Il l'attire sur le devant du Théâtre.*)

Embrassons-nous.... meurs libre.... (*) & sois vengé d'un (traître.

(*) Il le poignarde, & se tue.

FIN.

ADELE,

COMTESSE DE PONTHIEU,

TRAGÉDIE.

Par M. DE LA PLACE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 28 avril 1757, & remise au Théâtre au mois de novembre de la même année.

Quò fata trahunt, virtus secura sequetur.
LUCAN.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue & corrigée.

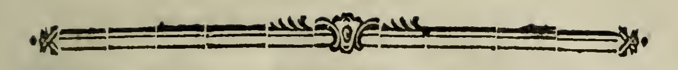
Le Prix est de trente sous.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

LE fond de cette Tragédie eſt vraiment hiſtorique. L'Auteur l'a puiſé dans l'*Hiſtoire des Mayeurs d'Amiens*, *in-fol.* chez *Clouſier*, 1657; & dans celle *de la Conquête de Jéruſalem*, traduite d'un ancien manuſcrit, volume *in-*12, chez le même Libraire, 1678 (1).

Il eſt donc certain qu'*Adèle* ou *Edèle de Ponthieu* a exiſté, & qu'elle a joué un rôle conſidérable dans les *Croiſades*, qui ont été la ſource de tant d'aventures auſſi intéreſſantes que ſingulières (2).

Cette Princeſſe, injuſtement condamnée par ſon père, attachée à ſon mari, vendue à un Soudan, reconnue long-tems après, &

---

(1) Nous avons un Roman d'un Commandeur de *Vignacourt*, ſous le titre d'*Edèle de Ponthieu*, ainſi qu'une Nouvelle de *Madame de Gomès*, dans ſes *Journées Amuſantes*, mais dont l'Auteur de la Tragédie n'a fait aucun uſage.

(2) Ce qui paroît bien extraordinaire, c'eſt qu'*Adèle* ou *Edèle de Ponthieu*, dit le premier Auteur, fut engagée aux deux fils de *Bernard de St. Vallery*, de la Maiſon de France, par le même contrat de mariage dreſſé en préſence de *Thibault*, Evêque d'*Amiens*, en 1168: *Hæc etiam conditio, in maritagio appoſita fuit, quòd ſi Renaldus defuerit, alter filius Bernardi, qui hæres fuerit, filiam comitis habebit.*

On voit dans ce même Livre, que la poſtérité d'*Adèle* ſubſiſte encore aujourd'hui en Picardie, dans l'illuſtre Maiſon *de Fontaines*.

ramenée triomphante dans ſa patrie, ayant préſenté à *M. de la Place* un ſujet digne de la Scène françaiſe, il s'agiſſoit, après en avoir écarté le merveilleux de nos anciens Chroniqueurs, de ſoumettre ſa fable aux règles de la vraiſemblance.

L'entrepriſe n'étoit pas aiſée, & les maîtres de l'art ſont peut-être ſeuls capables d'en ſentir toutes les difficultés.

En effet, un père, un mari, une femme, un rival, qui tous, par conſéquent, ſe ſont vus, & un Soudan à la cour duquel il faut qu'ils ſe rencontrent après dix ans d'abſence les uns des autres, ſont les Acteurs principaux qui s'offrent pour remplir les cinq actes de la Tragédie.

Que d'efforts & de combinaiſons n'a-t-il pas fallu pour faire agir ces quatre premiers rôles de manière à entretenir l'attention du ſpectateur, à exciter ſa curioſité, à ne faire reconnoître ces mêmes perſonnages entre eux, qu'à meſure que la marche & l'intérêt de la pièce ſembloient l'exiger ! combien enfin, pour parvenir à l'exécution d'un tel projet, ne falloit-il pas avoir étudié le cœur humain, les paſſions, le goût du public, les loix dramatiques! &c. &c. &c.

C'eſt ce qui fit dire, dans le tems, à l'Auteur de l'*Année Littéraire*, » que cet ouvrage » doit faire encore d'autant plus d'honneur » au Poète qui a oſé l'entreprendre, qu'il

» eſt entièrement à lui ; qu'il l'a ſeul imaginé, créé, diſpoſé ; que les Poètes anciens & modernes ne lui en ont point fourni la fable, le plan, les caractères, les ſituations, les coups de théâtre, le nœud, le dénouement, ni même les penſées. Que ce n'eſt point un ſujet déja traité avant lui, ce qui ôte abſolument le mérite de l'invention, & diminue celui de l'exécution. Que cette pièce enfin, où la vertu perſécutée eſt expoſée aux épreuves les plus terribles que puiſſe ſubir une femme, ſur-tout du rang d'*Adèle*, ne nous préſente cette même vertu triomphante, & le crime puni, que par des moyens non-ſeulement que la raiſon ne peut déſavouer, mais qu'elle juge même néceſſaires. Qu'on y trouve, en un mot, cette complication ménagée qui attache le ſpectateur ſans le fatiguer, & où l'on goûte à la fin ce ſoulagement & cette ſatisfaction que les matelots tremblans éprouvent après la tempête (1).«

Qui pourroit maintenant imaginer qu'après toutes les difficultés que l'Auteur avoit eues à vaincre pour mettre cet ouvrage au point d'en eſpérer quelque ſuccès ; qu'après être parvenu à ſurmonter tous les obſtacles & les remiſes ordinaires qui retar-

---

(1) On ſent combien de telles vérités étoient peu faites pour plaire à ceux que la réuſſite de *Veniſe ſauvée* avoit déja indiſpoſés contre l'Auteur.

doient alors la lecture des pièces à la Comédie ; qu'après y avoir vu la ſienne accueillie & reçue d'une voix unanime ; qui pourroit imaginer, dis-je, que le plus difficile lui reſtât encore à faire ?

Il eſt pourtant de toute vérité, que cette même pièce qui, dans le courant du mois qui ſuivit ſa lecture, devoit être miſe au théâtre, ne put y paroître qu'en avril 1757, c'eſt-à-dire, environ dix-huit mois après ; & peut-être n'y eût jamais paru, ſi M. le Maréchal *de Richelieu*, indigné des retardemens ſucceſſifs qu'éprouvoit l'Auteur, n'eût pas enfin interpoſé ſon autorité, & donné les ordres les plus précis pour mettre fin à cette nouvelle eſpèce de vexation. Sur quoi le Poète, au moment du ſuccès décidé de ſa Tragédie, exprima ſa juſte reconnoiſſance au vainqueur de Mahon par l'impromptu ſuivant, qui tomba de la loge grillée, dont les Auteurs jouiſſoient alors, dans celle de MM. les premiers Gentilshommes de la Chambre :

Ton oncle conquit *la Rochelle*,
Combla les arts de bienfaits éclatans :
Digne héritier de ſes nobles talens,
Tu pris *Minorque*... & fis jouer *Adèle* !

Mais que l'Auteur paya chérement une ſaillie que le ſentiment de tout ce qu'il avoit eu à ſouffrir ne pouvoit faire enviſager que comme une plaiſanterie, & dans laquelle

la plupart des Comédiens mêmes, loin d'en paroître offensés, ne trouvèrent qu'à rire avec les autres ! Cependant les secrets persécuteurs de *Venise sauvée*, dont le crédit étoit connu chez eux, plus ulcérés encore par ce second succès, se hâtèrent de saisir cette occasion pour achever d'indisposer contre lui le principal Acteur d'*Adèle* (1), au point qu'après la cinquième représentation, c'est-à-dire, au moment où la pièce étoit en plein succès, le triste Auteur, à force d'intrigues, dont le détail étonneroit, se vit en quelque façon forcé de céder le Théâtre à l'*Iphigénie en Tauride* de *Guymond de la Touche*.

Il est vrai que le public, aux yeux duquel l'évidence d'une injustice si frappante ne pouvoit être palliée, n'en revit la pièce, quelques mois après, qu'avec plus d'empressement & le même concours, pendant dix autres représentations : mais que l'espèce d'anathême qu'elle encourut, ainsi que son aînée, s'est tellement affermi, que depuis vingt-cinq ans l'Auteur n'a fait que d'inutiles vœux pour la voir remise au théâtre.

---

(1) C'est sur-tout de sa part que l'Auteur avoit éprouvé la plupart des obstacles & des dégoûts qui avoient précédé la représentation de cet ouvrage, quoique ce même Acteur ne pût ignorer combien ses motifs étoient connus.

PERSONNAGES.

MÉLÉDIN, Soudan de Babylone.

OMARZIS, Visir.

RENAUD DE BOURBON, Prince Français.

ROGER, Comte de Ponthieu, père d'Adele.

ADELE, sous le nom de SOPHIE.

MONTALBAN, sous le nom de RAYMOND, Prince de Joppé.

ORMAN, Confident de Montalban.

OSMIN, Capitaine des Gardes du Soudan.

CALED, Officier du Palais.

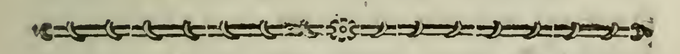
La Scène est dans le Palais des Rois de Jérusalem, au moment de la prise de cette ville, sur les Chrétiens, par les Sarrazins.

ADELE,



ADELE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENAUD & ROGER, *enchaînés;* OSMIN, GARDES.

OSMIN, *aux Gardes.*

TANDIS que Mélédin, dans Solyme au pillage,
Fait éteindre la flâme & ceſſer le carnage ;
Inſtrumens de ſa gloire, objets de ſes bienfaits,
Soldats qu'il rend vainqueurs, défendez ce palais.

Veillez ſur ces captifs, dont l'audace intrépide
Juſques ſur le Soudan levoit un bras perfide :
Il daigne encore en eux reſpecter la valeur. . . .
(*Aux deux Princes.*)
Eſclaves, attendez le retour du vainqueur.

SCÈNE II.

RENAUD, ROGER, GARDES, *éloignés.*

ROGER, *à Renaud.*

ESCLAVES!.. Ah! Seigneur, .. & toi, triſte Solyme,
Puis-je aſſez déplorer le deſtin qui t'opprime,
Tandis que l'ennemi de notre auguſte loi,
Guidé par la vengeance & ſuivi par l'effroi,
Enivré d'un ſuccès dont le cruel abuſe,
Porte par-tout la mort que ſon bras nous refuſe ? . . .
Quand ce jour voit périr ſous tes débris ſanglans,
Notre gloire & l'eſpoir de punir nos tyrans ;
Eſt-ce à nous de ſurvivre à ce jour déplorable ?

RENAUD.

Que vois-je ? Eſt-ce Roger que l'infortune accable ?
Lui, dont l'ame inſenſible au plus affreux danger,
Ne redouta que ceux qu'il me vit partager ?
Qui, dans les champs de Mars, dirigeant ma carrière,
D'un bras toujours vainqueur m'en ouvrit la barrière ?...
Lui par qui, ſans rougir, j'oſe porter mon nom?

ROGER.

Digne ſang de nos Rois ! magnanime Bourbon !

Pardonne à des transports dont je rougis moi-même...
Si tu me vois gémir, Prince, c'est que je t'aime!
Puis-je donc oublier qu'un hymen malheureux,
Trahissant à-la-fois & ta flâme & mes vœux,
Dans ton cœur outragé répandit l'amertume,
Dont le poison funeste en secret te consume?
Qu'en me suivant ici, loin d'adoucir tes maux,
Je t'exposois encore à des malheurs nouveaux?...
Grand Dieu! j'ai pu souffrir que, quittant ses provinces,
L'infortuné Renaud, le plus cher de nos Princes,
Pour un beau-père, (hélas! qu'il crut digne de lui),
Vînt affronter le sort qu'il éprouve aujourd'hui?

RENAUD.

Arrête!.. Quand Renaud a quitté sa patrie,
Pour suivre ta fortune aux bords de la Syrie,
C'est l'honneur, la vertu, la gloire qu'il suivoit;
C'est l'ennui, les regrets, lui-même qu'il fuyoit....
Plaisirs trop enviés de la grandeur suprême,
Consolez-vous un cœur trahi par ce qu'il aime?

ROGER.

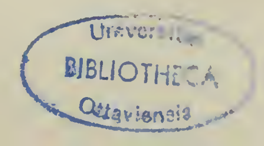
Ecartons ces objets:... dans ces tristes instans,
Il en est que pour toi je crois très-importans...
Renaud seul peut calmer l'ennui qui me dévore.

RENAUD.

Je puis calmer ta peine, & tu gémis encore?...
J'ai perdu mon ami!

ROGER.

Non, cher Prince, il te plaint,



Mais il va t'affliger, & c'eſt tout ce qu'il craint!.. ?
Ce qu'il attend de toi t'étonnera ſans doute ?

RENAUD.

N'importe... s'il m'eſtime, il doit parler.

ROGER, *en s'approchant de lui.*

Ecoute...
Le ſort, en nous jetant dans les fers du Soudan,
De ſes captifs, du moins, lui cache encor le rang :
Peut-être que jamais, s'il ſavoit ta naiſſance,
Le neveu de LOUIS * ne reverroit la France.
Il connoît ta valeur ; tu mourrois dans les fers!...
Prince, pour prévenir ce funeſte revers,
Ton intérêt m'inſpire un projet infaillible,
Juſte, digne de nous, & pour toi ſeul pénible...
Il fait tout mon eſpoir, & tu dois l'adopter,
Même avant que ma voix oſe te le dicter.

RENAUD.

Si je dois ſouffrir ſeul de ce que tu propoſes,
J'accepte ſans regret la loi que tu m'impoſes...
Je te le jure!.. parle.

ROGER.

Avant que dans ces lieux,
Tes fers flattent l'orgueil d'un vainqueur odieux;
Avant que le haſard te faſſe reconnaître,
Propoſe, accorde tout.... fuis ce dangereux maître!

---

* Saint Louis.

RENAUD.

Et crois-tu que, ſans toi, je conſente à partir?

ROGER.

Renaud, j'ai ta parole;... il y faut conſentir:
Ta foi, l'honneur l'ordonne... Au défaut d'une fille,
Dont mon bras, ſans ſa fuite, eût vengé ma famille,
Je veux qu'à tes Etats réuniſſant les miens,
Renaud dans mes ſujets reconnoiſſe les ſiens.
Heureux, en te ſauvant d'un indigne eſclavage,
Si pour toi le Soudan me croit un digne ôtage!

RENAUD.

Qui, moi, Seigneur? Hélas! trop ingrat envers vous,
Quand même, auſſi cruel que malheureux époux,
Je pourrois de mes feux déteſter la mémoire,
En ſuis-je moins Renaud? Convient-il à ma gloire,
Sur-tout de votre fille ignorant le trépas,
De m'enrichir d'un bien qui ne m'appartient pas?...
Ce n'eſt point à l'époux qu'une infidelle offenſe,
A recueillir le fruit d'une juſte vengeance:
Détaché, ſans retour, de qui put l'outrager,
La mort ou le mépris doivent ſeuls le venger.
Mais que dis-je? Apprenez un doute qui m'accable...
Quoiqu'Adele à nos yeux dût paroître coupable;
Quoique de ſon forfait tout prouve la noirceur,
Je ne ſais quelle voix crie au fond de mon cœur,
Que l'honneur, l'équité, la plus pure innocence,
Souvent pour ennemis n'ont eu que l'apparence;
Que d'un maſque trompeur le crime revêtu,
Sous ce maſque ſouvent opprima la vertu!

ROGER, *à part.*

Hélas ! déja ce doute avoit frappé mon âme. . .
(*Haut.*)
Prince trop malheureux ! se peut-il qu'une flâme,
Que proscrivit la gloire autant que le devoir,
Sur vous, après dix ans, garde encor ce pouvoir ?
Ou les yeux de l'Amour, dans cette nuit obscure,
Sont-ils donc plus perçans que ceux de la Nature ? . . .
Mais le Soudan s'approche... Ah ! Prince, au nom des Cieux,
Offrez, immolez tout pour sortir de ces lieux.

SCÈNE III.

RENAUD, ROGER, MÉLÉDIN, suite du Soudan, *portant en triomphe les étendards des Chrétiens*, &c.

MÉLÉDIN, *à sa suite.*

CESSEZ, braves guerriers, de vanter ma victoire,
Elle m'a trop coûté pour en sentir la gloire. . .
L'éclat que sur mon nom ce jour a répandu,
M'acquitte foiblement de ce que j'ai perdu ;
Et mon cœur, que déchire une douleur amère,
Pleure sur des lauriers teints du sang de mon frère.
Héros infortuné, digne d'un meilleur sort,
L'instant de mon triomphe est celui de ta mort !
Dans ces murs embrâsés, tout cède à ma puissance,
Et ton lâche assassin survit à ma vengeance ! . . .

Oui, dussé-je offenser & la Gloire & le Ciel,
L'espoir de me venger va me rendre cruel;
Et le sang des Chrétiens que renferme Solyme,
Au défaut du coupable, en expiera le crime....
Je leur donne ce jour pour désarmer mon bras;
Demain à vos fureurs je livre les ingrats.
Allez? ... à m'obéir que le camp se prépare.

ROGER, *en s'approchant.*

Arrête, fier Soudan? ... Si ta douleur barbare,
Contre un peuple innocent que te livrent les Cieux,
Te détermine seule à cet arrêt affreux;
Heureux de satisfaire au courroux qui t'anime,
Si l'on peut le suspendre, en t'offrant pour victime
Celui qui de ton frère a tranché le destin,...
Reconnois son vainqueur, & non son assassin.

MÉLÉDIN.

Qu'entends-je?.. Toi, cruel!.. quoi, ton audace extrême
Oseroit avouer? ... Juste ciel, c'est lui-même!
C'est lui! ... J'ai vu mon frère à ses pieds abattu....
(*Aux Soldats.*)
Approchez? ... qu'il périsse..

RENAUD, *à Roger.*

Ah, cruel! que fais-tu?

ROGER.

Mon devoir.

RENAUD, *avec transport.*

Vois le mien... Soudan, si ta colère
Fait un crime aux vaincus de la mort de ton frère...

Frappe... sûr que ta chûte eût ſauvé les Chrétiens,
Je dévouois mes jours à la perte des tiens.

MÉLÉDIN, *après un moment de ſilence.*

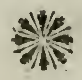
Le glaive eſt ſur ta tête, & c'eſt moi que tu braves!...
Suis-je en effet vainqueur? Parlé-je à mes eſclaves?
Ou dois-je préſumer qu'il ſoit des ennemis,
A qui ce noble orgueil pourroit être permis?...
Français, dans quelque rang que le Ciel vous fit naître,
J'admire vos vertus, c'eſt aſſez vous connaître;
Et tant de fermeté, dans ces inſtans d'horreur,
Duſſé-je vous haïr, a des droits ſur mon cœur.
Tout offenſé qu'il eſt, Mélédin la reſpecte,
Et croiroit s'avilir en la croyant ſuſpecte.
Approchez?.. qu'on nous laiſſe; & que dans ce palais,
Les vaincus déſarmés trouvent un libre accès.

OSMIN, *d'un air effrayé.*

Seigneur!...

MÉLÉDIN.

Cache la crainte où ton zèle t'expoſe;
Nous rougirons tous trois d'en ſoupçonner la cauſe...
Obéis.



SCÈNE IV.

MÉLÉDIN, RENAUD, ROGER, GARDES *éloignés.*

MÉLÉDIN.

Si l'eſpoir de ſauver les Chrétiens,
Vous fit riſquer vos jours, pour terminer les miens;
Si du moins mon eſtime eſt due à ce ſeul titre,
L'honneur entr'eux & moi m'annonce un digne arbitre...
Je pourrois demander de quel droit vos aïeux,
Pour apporter le fer & la flâmé en ces lieux,
Déſertant à l'envi les plaines de la France,
Ont de tant de climats franchi l'eſpace immenſe?
Mais quand le fier Français, attirant ſur ſes pas
Tout ce que votre Europe enfantoit de ſoldats,
Et des bords de la Seine, enviant cette terre,
Au nom d'un Dieu de paix, y vint porter la guerre;
J'admire par quel art, des peuples éclairés,
Aux yeux de la raiſon par l'erreur égarés,
Victimes, ſans ſuccès, d'une telle entrepriſe,
Sont encor convaincus que le Ciel l'autoriſe!...
Deux ſiècles néanmoins dans ces fatals climats,
Offrent deux jours à peine échappés aux combats:
L'horreur y règne ſeule; & la triſte Judée,
Du ſang des nations ſans relâche inondée,
Aux vainqueurs, aux vaincus réſervant même ſort,

N'eſt en effet qu'un gouffre où les attend la Mort.
Tous y touchent en foule, & l'erreur qui les guide,
Juſqu'aux pieds des autels conſacre l'homicide.
Que dis-je? Quand Bouillon, couronnant ſes exploits,
Sur ces murs ſubjugués fit arborer la Croix;
Rappelez-vous, Chrétiens, quels excès, quel carnage,
De vos pieux guerriers ont ſignalé la rage!...
Par le fer & le feu nos temples ſaccagés;
Vingt mille Muſulmans en un jour égorgés;
Le ſang de mes aïeux, celui de l'innocence,
Vous l'avouerez, Seigneur, implorent ma vengeance?
Ce jour même, à mes yeux, un frère maſſacré,
Ajoute à ce devoir, & le rend plus ſacré?...
N'importe: ſi ce jour voit terminer la guerre,
J'immole ma vengeance au bonheur de la Terre.
Je rends à votre Roi, dans Sion retiré,
(Ce que de lui, ſans doute, en vain j'euſſe eſpéré!)
La liberté, vos jours, & tout ce que Solyme
Renferme de captifs dignes de ſon eſtime.
Mais que demain l'aurore, en éclairant les flots,
Voie avec vos guerriers ma flotte ſur les eaux;
Que par mes ſoins, rendus aux rives de Bizance,
Chacun d'eux retournant au lieu de ſa naiſſance,
Aille apprendre aux Chrétiens (qu'ils pourront étonner!)
Qu'un Muſulman vainqueur... n'a ſu que pardonner.

ROGER.

Sans rejeter la paix que ta voix nous annonce,
Oſerai-je, Soudan?...

MÉLÉDIN.

Je pressens ta réponse.
Je sais ce que sur vous peut la Religion,
Qu'échauffe le faux zèle & l'espoir d'un grand nom...
Pour détruire à jamais cette étrange chimère,
La foible humanité veut un Juge sévère,
Seigneurs... C'est la servir, c'est lui rendre ses droits;
C'est la mieux attacher à son culte, à ses lois,
Que d'éclairer l'abîme, & rendre moins obscure
La nuit que sur ses yeux épaissit l'imposture.

ROGER.

Qu'entends-je?...

MÉLÉDIN.

Il faut partir;... il faut rendre à la paix
Des climats que pour vous l'Eternel n'a point faits;
Et, laissant respirer vos sujets & les nôtres,
Ne songer désormais qu'à rendre heureux les vôtres.

RENAUD.

Mais si LOUIS?...

MÉLÉDIN.

Dût-il, sur ces bords écartés,
Apporter les secours que vous vous promettez,
Je n'oppose qu'un mot à cet espoir funeste...
Raymond ferme aux Français le seul port qui vous reste.

RENAUD.

Raymond, Seigneur?

MÉLÉDIN.

Lui-même... il règne dans Joppé.

ROGER.

Ah, Dieu !

MÉLÉDIN.

Sur mes aïeux ce port fut uſurpé :
Ce Prince, en le fermant, répare une injuſtice.

RENAUD.

Il ſe vend au vainqueur.

MÉLÉDIN.

Il ſe le rend propice....
Il ſauve ſes ſujets.

RENAUD.

Tu nous crois vertueux !...
Et ta voix nous propoſe un exemple odieux ?

MÉLÉDIN.

Juſte pour les vaincus.

RENAUD.

Avant que ta colère
Impoſe à tes captifs une loi trop ſévère,
Tu ſais qu'une autre loi, que dicta l'équité,
T'engage à mettre un prix à notre liberté.

ROGER.

Prononce.... quel qu'il ſoit.... tu m'y verras ſouſcrire.

MÉLÉDIN.

Chrétiens, voici le ſeul que je puiſſe preſcrire....
Diſpoſez Luſignan à céder au r[illegible] :

Des captifs tels que vous ont des droits ſur ſon cœur...
S'il craint pour ſes ſujets, un intérêt ſi tendre
L'exige.

RENAUD.

Ta vertu ceſſe de me ſurprendre.
Cruel comme les tiens, (mais plus éclairé qu'eux!)
Pour accabler un Roi, ſans te rendre odieux,
Tu veux que tes captifs, ſéduits par tes promeſſes,
Diſpoſent ce Monarque à d'indignes foibleſſes?
Ou que, ſur nos refus, ton bras impunément
Puiſſe immoler ſon peuple à ton reſſentiment?...
Soudan!... je te connois.

MÉLÉDIN.

C'en eſt trop... cet outrage,
Qui, malgré mes bontés, peint ton zèle ſauvage,
Te rend digne des fers d'où tu pouvois ſortir....
Qui pardonne aux ingrats, s'expoſe au repentir....

Aux Gardes.

Allez... Qu'on les ſépare?

SCÈNE V.

MÉLÉDIN, OSMIN.

MÉLÉDIN.

OSMIN, tu vois ma honte!
Tu condamnois tantôt ma clémence trop prompte.
Connois-en mieux la cauſe, & les motifs ſecrets

Qui me font tout riſquer pour obtenir la paix.
C'eſt peu que, menaçant Omarzis & mon trône,
Le Calife irrité marche vers Babylône;
Sophie eſt en péril, & tremblant pour ſes jours,
L'amour épouvanté m'appelle à ſon ſecours!

OSMIN.

Sophie!... Elle, Seigneur, qui dans ſon eſclavage,
N'oſa que trop long-temps rejeter votre hommage?

MÉLÉDIN.

Qu'étois-je alors, Oſmin?... Au trône deſtiné,
Mais au ſein des grandeurs, ſans crédit, ſoupçonné,
Victime des complots d'une marâtre altière,
Que redoutoient les grands, & qu'adòroit mon père,
Mon hommage timide étoit d'un foible poids
Pour ceux à qui *Fatmé* faiſoit craindre ſes lois...
Sophie étoit eſclave, & j'étois ſans puiſſance!

OSMIN.

Mais cet eſclave enfin trompa votre eſpérance;
Et votre père à peine avoit perdu le jour,
Que l'ingrate, à l'inſtant, diſparut de la cour.

MÉLÉDIN.

Par les ſoins de *Fatmé*, de ſes fers affranchie,
Dans mes Etats, en vain, je fis chercher Sophie.
Tu vis mon déſeſpoir, cher Oſmin!... c'eſt alors,
Que feignant d'ignorer ma flâme & mes tranſports,
Le Viſir Omarzis, pour affermir mon trône,
Unit par un traité l'Egypte à Babylône,
Et que, ſacrifiant l'amant au Souverain,

A l'illuſtre Aménis il fit offrir ma main....
Mais ce qu'on n'a point vu, ce que lui-même ignore,
C'eſt que, toujours en proie au feu qui me dévore,
L'eſpoir ſeul d'éloigner un hymen glorieux,
Que mes feux mal éteints me rendoient odieux,
Dans mon cœur révolté, d'accord avec la gloire,
M'a fait chercher ici la mort ou la victoire.

OSMIN.

Mais, Seigneur, quel indice aujourd'hui plus certain,
Vous flatte que Sophie?...

MÉLÉDIN.

Elle reſpire, Oſmin!...
Omarzis me la cache. On connoît la retraite,
Qui depuis ſi long-temps à mes yeux l'a ſouſtraite.
Ce billet me l'annonce, & je cours m'aſſurer
Du ſeul bien où mon cœur puiſſe ou veuille aſpirer.

OSMIN.

Daignez, Seigneur...

MÉLÉDIN.

Faut-il qu'un Miniſtre fidèle,
A qui je dois le trône, & dont l'auſtère zèle,
Sans craindre mon courroux, fit tout pour ma grandeur,
Soit ſeul auteur des maux dont a gémi mon cœur?...
Mais qu'il s'offenſe ou cède au gré de mon envie;
Dans ſon camp, à ſes yeux, j'irai chercher Sophie.

OSMIN.

Ah! ſi vous dédaignez le ſceptre de Memphis,
Songez du moins, Seigneur, que le brave Omarzis,

Tandis qu'à Lusignan vous enlevez Solyme;
Du Calife peut-être a su punir le crime....
Mais quel que soit l'effet de ce funeste éclat,
Vous verrai-je risquer de vous montrer ingrat?
D'arracher au Visir le prix de sa victoire?...
Et dans quel tems encore!... Au nom de votre gloire;
Seigneur, si cet amour peut seul vous rendre heureux;
Cédez, mais en Monarque; &, sans quitter ces lieux,
Commandez, confiez au zèle qui m'inspire,
Le soin de vous servir, en servant cet Empire.
Prompt à tout entreprendre au gré de vos souhaits,
Je pars à l'instant même, & réponds du succès.
Mais que nous veut Caled?

SCÈNE VI.

MÉLÉDIN, OSMIN, CALED.

CALED.

Une alarme soudaine,
Annonce qu'une armée avance dans la plaine.

MÉLÉDIN.

Quoi! les Français, volant sur les pas de LOUIS,
Ont-ils surpris *Joppé?*

OSMIN.

L'intrépide Omarzis,
Instruit que le Calife a quitté l'Idumée,

Peut

Peut avoir ou défait, ou gagné ſon armée....
La guerre a des retours qu'on ne ſauroit prévoir.

MÉLÉDIN.

Si c'eſt lui, vole, Oſmin ! va remplir mon eſpoir...
L'amour parle... oſe tout.

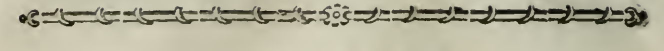
SCÈNE VII.

MÉLÉDIN, CALED, Suite du Soudan.

MÉLÉDIN.

Mais c'eſt Louis, ſans doute,
Qui du port de Joppé vient de s'ouvrir la route.
Subjugué par la force, ou peut-être ſéduit,
Le trop foible Raymond ſuccombe, ou me trahit....
(*A Caled.*)
Allez... & que l'armée à me ſuivre s'apprête....
Ce jour éclairera ma chute ou ma conquête.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OMARZIS, OSMIN.

OMARZIS.

Tu fais, pour m'échapper, d'inutiles efforts....
Dis-moi par quel trame & quels ſecrets reſſorts,
Tu ravis ſous mes yeux cette même Sophie,
Qu'à des feux trop conſtans mon zèle avoit ravie?
Miniſtre des erreurs d'un trop foible Soudan,
D'où ſut-il que, cherchant un aſile en mon camp,
Sophie à ſon amour ſe déroboit encore?...
Parle.

OSMIN.

Que l'univers les ſache, ou les ignore
Ces ſecrets d'un Monarque à qui je dois ma foi,
Viſir... il eſt mon maître.... ils ſont ſacrés pour moi.

OMARZIS.

Ton maître, c'eſt l'honneur; c'eſt la reconnoiſſance;
C'eſt le bien de l'Etat... Si tu crains ma vengeance,
En attendant qu'ici ce dangereux objet
M'accorde ou me refuſe un entretien ſecret,
Décide les ſoupçons de mon ame incertaine....

Digne de ma pitié, bien moins que de ma haine,
Cette Sophie enfin, plus ſenſible en ces lieux,
D'un Monarque aveuglé reçoit-elle les vœux ?

OSMIN.

Des effets que ſur eux l'abſence a pu produire,
Elle-même, Seigneur, pourra mieux vous inſtruire....
Elle vient.

OMARZIS.

(*A part.*)

Laiſſe-nous.... Faut-il de mes projets
Voir encor par l'amour traverſer les ſuccès ?

SCÈNE II.

OMARZIS, SOPHIE.

OMARZIS.

MADAME, aurois-je cru qu'au ſein de la victoire,
Triomphant du Calife, & goûtant moins la gloire
D'avoir donné des fers à ſon bras redouté,
Que le plaiſir de voir Sophie en liberté,
Je duſſe vous revoir au pouvoir de mon maître?..
Quelle ſurpriſe, ô ciel!

SOPHIE.

Vous devez me connaître,
Reſpectable Amarzis; & Sophie, en ces lieux,
Eſt ce qu'à Babylone elle fut à vos yeux.
Mais l'amour, qui toujours perſécuta ma vie,

S'obſtine à m'accabler.... *Fatime* m'a trahie;
Et cette indigne eſclave, au vainqueur des Chrétiens,
A ſans doute vendu vos ſecrets & les miens!

OMARZIS.

Ainſi le ſort, jaloux du ſuccès de mes armes,
Par ma victoire même ajoute à mes alarmes!...
Contre un Soudan vainqueur, quel ſera votre appui?

SOPHIE.

Je vous l'ai dit, Seigneur, ... je ne puis être à lui.

OMARZIS.

(*A part.*) (*Haut.*)
Plût au ciel... Mais, Madame... il eſt maître... il vous aime;
Et tout fléchit ici ſous le pouvoir ſuprême.

SOPHIE.

Je ne ſuis plus eſclave, & je ſais que vos Rois,
Quel que ſoit leur pouvoir, ſont ſujets à des lois;
Qu'il en eſt qu'un tyran ne peut bleſſer ſans craindre,
Et qu'il peut les haïr, ſans oſer les enfreindre.
Mais j'ai vu vos ſoupçons.... Il ne m'eſt plus permis
De vous cacher encor ma honte & mes ennuis.
Apprenez des ſecrets, que vous-même, peut-être,
Quels que ſoient vos deſſeins, gémirez de connaître.
Je naquis Souveraine.... Idôle d'une Cour,
Dont je fixai long-temps l'eſpérance & l'amour,
Mes ans touchoient à peine à leur troiſième luſtre,
Lorſque mes vœux comblés par un hymen illuſtre,
M'annonçoient un bonheur dont je comptois jouir....
L'inſtant qui m'en flattoit, le fit évanouir;

Et ce calme trompeur n'apprêtoit qu'un orage.
Parmi ceux dont l'amour m'avoit offert l'hommage,
D'un époux vertueux, trop indigne rival,
Montalban, né d'un ſang au mien peut-être égal,
Ne put voir au mépris ſa flâme condamnée.
Je le vis diſparoître avant mon hyménée;
Et mon illuſtre époux, (digne choix de mon cœur !)
Dans ma félicité trouvoit tout ſon bonheur;
Lorſqu'un jour, (pardonnez à l'image accablante,
Que rappelle ce jour à mon ame tremblante ! ..)
D'un époux que la guerre enlevoit à l'amour,
Loin d'une Cour bruyante, attendant le retour,
Je me livrois ſans gêne à ma douleur cachée;
Quand, par un bruit affreux au ſommeil arrachée,
Sur des débris ſanglans, où la flâme en fureur
N'offre à mes yeux ſurpris qu'un ſpectacle d'horreur;
Interdite, éperdue, & reſpirant à peine,
Je me vois entraîner vers la rive prochaine,
Où l'aſpect d'un vaiſſeau ſur nos bords ignoré,
M'annonce l'avenir qui m'étoit préparé.
O mort ! c'eſt vainement qu'un malheureux t'appelle...
Bientôt, par les ſecours d'une pitié cruelle,
Je revins à la vie, (ou plutôt aux malheurs ....)
J'ignorois juſqu'au nom de mes perſécuteurs,
Lorſqu'un mot échappé, trahiſſant leur ſilence,
M'apprit que nous voguions aux rives de Byſance.
Peignez-vous ma douleur, mes craintes, mes regrets !..
Mais le Ciel attendri renverſa leurs projets:
Les vents, à l'inſtant même, & la mer en furie,
Du pilote effrayé confondant l'induſtrie,

N'offrent aux yeux troublés des pâles matelots,
Que leur crime, & la mort errante sur les flots!...
Le vaisseau vainement lutta contre l'orage,
Et le Phâre de Chypre éclaira son naufrage.

OMARZIS.

Dieu!...

SOPHIE.

Le Ciel, qui daignoit m'arracher au trépas,
Me gardoit des secours que je n'espérois pas.
Un Pontife François, qui, dans cette contrée,
Maintenoit des Chrétiens la foi pure & sacrée,
Offrit un sûr asile à mes ennuis cruels....
J'y respirois du moins à l'ombre des autels;
Quand votre dernier maître, irrité d'une offense,
(Que peut-être auroit dû mépriser sa puissance!)
Vint ravager ces bords.... Réduite à partager
Les fers des malheureux dont il crut se venger,
Je passai sous les lois de sa superbe épouse.
Là, de cacher ma honte uniquement jalouse,
J'attendis, dans les fers, qu'un nouveau coup du sort
Rompît enfin ma chaîne, ou m'apportât la mort.

OMARZIS.

Mais vos malheurs du moins sont connus dans la France,
Madame?... & votre époux, sûr de votre innocence,
Sans doute vous regrette?

SOPHIE.

Ah!... ce nom seul, Seigneur,
Des maux dont je gémis augmente encor l'horreur.
Connoissez de mon sort le barbare caprice!...

Si j'en crois deux Français, pour comble d'injuſtice,
Ce même *Montalban*, que ſon funeſte amour
Fit, avant mon hymen, éloigner de ma Cour,
Abuſant contre moi, (même de mon abſence !)
Et contre mon époux ſignalant ſa vengeance,
L'a, (dit-on), convaincu qu'un amour odieux
M'entraînoit à ſa ſuite, & nous guidoit tous deux.

OMARZIS.

Juſte Ciel ! ... & pourquoi de vos fers délivrée,
Dans cet Empire encore êtes-vous demeurée ? ...
Qui put vous retenir ?

SOPHIE.

La guerre, les combats,
Les périls en tous lieux renaiſſans ſous mes pas,
Mon ſexe ! ... & la terreur qu'en fuyant reconnue,
Aux vœux de Mélédin je ne fuſſe rendue.
Le dirai-je, Seigneur ? ... j'appris des deux Français,
Seuls auteurs & témoins de mes nouveaux regrets,
Que parmi les Chrétiens qu'ici la guerre appelle,
Mon père & mon époux, victimes de leur zèle,
Ont précédé LOUIS.... Je les cherche, Seigneur ;
Et c'eſt l'unique eſpoir dont ſe nourrit mon cœur.

OMARZIS.

Ah ! comptez à jamais ſur ma reconnoiſſance,
Et diſpoſez ici de toute ma puiſſance,
Madame : votre hymen, vos vertus, vos malheurs,
Votre courage, tout condamne mes terreurs ! ...
Diſpoſez d'Omarzis.... Que votre amant ignore
Ces dangereux ſecrets qui l'aigriroient encore !

Nos ſuccès ſont certains . . . . Mais je dois éviter
Le Soudan qui s'approche, & je cours les hâter.

SCÈNE III.

SOPHIE, MÉLÉDIN.

MÉLÉDIN.

Quoi ! dans ce jour de gloire, où mon bonheur extrême
Triomphe des Chrétiens, & me rend ce que j'aime,
Je vois encor Sophie, interdite à mes yeux,
Par un regard auſtère intimider mes feux ! . . ,
Vous croyez-vous toujours dans cette Cour fatale,
Où *Fatmé*, de ma mère implacable rivale,
Et contre moi ſans ceſſe irritant les eſprits,
La pourſuivoit encor dans ſon malheureux fils ? . . .
Madame, plus touché qu'inſtruit de vos alarmes,
Ma tendreſſe, d'un mot, va raſſurer vos charmes. . . .
Je vous aime, je règne, & viens à la vertu,
Offrir l'auguſte rang que l'Amour lui croit dû.

SOPHIE,

Qu'entends-je ? A moi, Seigneur ! . . . Mélédin ſe déguiſe,
En m'offrant une main qu'ailleurs il a promiſe ;
Ou ſon cœur, peu lié par ſes engagemens,
Reſpecte mal la foi qu'il doit à ſes ſermens. . . .
Aménis vous réclame, & vous eſt deſtinée.

MÉLÉDIN.

Eh, quoi ! vous m'oppoſez ce fatal hyménée,

Quand sûre qu'un Visir, jaloux de ma grandeur,
Avoit promis ma main, sans consulter mon cœur?...
Quand de mes feux pour vous, tout vous peint la constance?

SOPHIE.

Seigneur, quand cet hymen fonde votre puissance,
Et de vos ennemis confondant les projets,
Dans vos heureux Etats doit affermir la paix;
Si de le traverser mon cœur étoit capable....
Plus que vous-même encor je me croirois coupable.

MÉLÉDIN.

Ingrate! dans vos yeux, comme dans vos discours,
D'un cœur glacé pour moi, j'entrevois les détours:
L'amour fait moins prévoir!... si j'avois su vous plaire,
Vous croiriez la fortune à mes vœux moins contraire.
Vous verriez le Calife, esclave d'Omarzis,
M'affranchir pour jamais de l'hymen d'Aménis;
Et Solyme, soumise à mon obéissance,
Désormais à l'abri des armes de la France.

SOPHIE.

Lusignan, dans *Sion*, seroit-il sans espoir,
Seigneur?...

MÉLÉDIN.

S'il ose encore y braver mon pouvoir;
Si demain son audace ose encor s'y défendre,
Rien ne peut le soustraire au sort qu'il doit attendre.
La victoire a ses droits.... & le sang des vaincus,
A ses yeux immolés, punira ses refus.

SOPHIE.

Vous, Seigneur ! qui des droits que donne la victoire,
N'en connûtes jamais qu'avoués par la gloire ?
Qui du bonheur du monde occupant tous vos vœux,
Cultivez des vertus qu'ignoroient vos aïeux ? . . .
Je vous verrois remplir cette horrible menace !

MÉLÉDIN.

Lusignan peut encore illustrer sa disgrace ;
Il peut sauver son peuple... Et déja deux Français,
De ma part, à ce Prince eussent offert la paix.
Mais, loin d'y consentir, leur refus téméraire
A lassé ma clémence.

SOPHIE, *avec transport.*

Ah, Seigneur !

MÉLÉDIN.

Quel mystère ?...
D'où naissent vos terreurs ?... Que vous sont les Chrétiens ?..
Leurs intérêts sont-ils plus sacrés que les miens ? . . .
En plaignant leur fortune, accusez-vous la mienne ? . . .
Je vois couler vos pleurs ?

SOPHIE.

Seigneur, je suis Chrétienne :
Les Chrétiens me sont chers, & j'implore pour eux
La pitié d'un Héros sensible & généreux !

MÉLÉDIN.

Quoi ! lorsque Lusignan, dès bords du précipice,
M'ose braver encore ?

SOPHIE.

Il eſt Roi.

MÉLÉDIN.

Qu'il fléchiſſe.

SOPHIE, *avec dignité.*

Il ceſſeroit de l'être.

MÉLÉDIN.

Il en ſeroit plus grand !

SOPHIE.

Et vous, plus grand encor, Seigneur, en pardonnant !...
Malheur au Conquérant dont l'affreuſe prudence
Croit du ſang des vaincus cimenter ſa puiſſance !
Sa victoire eſt un crime ; & ce coupable orgueil
Invite la vengeance à creuſer ſon cercueil.
Que dis-je ?... Ne devoir ſes ſuccès qu'au carnage,
C'eſt d'un heureux brigand le funeſte partage.
Un timide vainqueur immole ſes rivaux :
Mais vaincre & pardonner.... n'appartient qu'au héros.

MÉLÉDIN.

Je reconnois Sophie ! & ſon ame ſenſible,
Au gré de ſa pitié ne voit rien d'impoſſible.
Heureux qui la fait naître, & ſait la mériter !...
Je l'approuve, l'admire, & voudrois l'écouter.
Mais la néceſſité, les droits du diadême,
Un inſtant à ſaiſir, l'eſpoir de la paix même,
(Reſſorts toujours cachés au reſte des mortels !)
Souvent forcent les Rois à paroître cruels....
Pour peu que Luſignan dans *Sion* ſe ſoutienne,

C'eſt un autre ennemi qu'il faut que je prévienne;
Indomptable guerrier, Monarque vertueux,
Qui trahi par le ſort, & captif en ces lieux,
Toujours Roi, toujours grand dans ſon malheur extrême,
Jadis a fait trembler juſqu'à mon père même!
C'eſt LOUIS *, en un mot... Et s'il forçoit Joppé,
Dans ces murs, à mon tour, bientôt enveloppé,
Faudra-t-il me défendre, après avoir fait grace?

SOPHIE.

Mais, Seigneur, ſi Raymond vous garde cette place?
S'il eſt vrai que ce Prince, armé contre ſon Roi,
Vient lui-même en ces lieux vous garantir ſa foi;
Que riſquez-vous alors?... Du fond de ſa retraite,
Luſignan peut, au plus, retarder ſa défaite....
Triomphez ſans remords, & faites que mon cœur,
En pleurant la victoire, applaudiſſe au vainqueur!

MÉLÉDIN.

Madame, ſi pour moi Raymond n'eſt plus à craindre,
Mon cœur pour les vaincus n'a plus à ſe contraindre...
Il vient, je vais l'entendre; &, s'il me répond d'eux,
Vous verrez mes deſirs d'accord avec vos vœux.

* Saint Louis.

SCÈNE IV.

MÉLÉDIN, *ſeul.*

QUOI! l'offre de ma main, celle de ma couronne,
Mon amour même encor l'inquiète & l'étonne!...

Quel ſang l'a donc fait naître ? & quels motifs ſecrets
Balancent dans ſon cœur ma flâme & mes bienfaits ?
Ciel ! ſeroit-ce au mépris que j'aurois dû ſa fuite ? . . .
Perçons un voile obſcur dont mon amour s'irrite.
Le péril des Chrétiens a paru l'émouvoir ;
Et de-là doit renaître, ou mourir mon eſpoir. . . .
Mais j'apperçois Raymond.

SCÈNE V.

MÉLÉDIN, RAYMOND, ORMAN, GARDES.

MÉLÉDIN.

UNE mortelle offenſe
A contre Luſignan armé votre vengeance,
Prince ; & ſi votre bras m'eſt acquis déſormais,
Luſignan, ni les ſiens, ne vous nuiront jamais.

RAYMOND.

J'ignorois vos ſuccès, Seigneur, lorſque mon zèle,
Secondé par les ſoins d'une troupe fidèle,
De Joppé juſqu'ici précipitant mes pas,
Venoit à vos guerriers réunir mes ſoldats.
Je vois, avec tranſport, que notre deſtin change ;
Que vous êtes vainqueur, & que le Ciel nous venge ! . . .
Mais Luſignan, dit-on, dans *Sion* retiré,
A l'infortune encor montre un front aſſuré ?
Sans doute le ſecours que lui promet la France,
En flattant ſon orgueil, nourrit ſon eſpérance ? . . .

Hâtez-vous de l'éteindre ; & ſans doute LOUIS,
Informé qu'à vos lois ces lieux ſont aſſervis,
Au bras qui l'a conquis, laiſſera cet Empire.

MÉLÉDIN.

L'Aſie a trop connu le zèle qui l'inſpire ! . . .
S'il deſcend à Joppé, préſumez-vous, Seigneur,
Pouvoir de ſes guerriers balancer la valeur ?

RAYMOND.

J'eſpère tout des miens, Seigneur . . . le vrai courage,
D'un péril glorieux ſouffre peu le partage.

MÉLÉDIN.

Je ſais que Luſignan vous a manqué de foi ;
Qu'échappé de ſa cour, & profeſſant la loi
Qu'impoſe à l'Univers notre auguſte Prophète,
Joppé ſeul contre lui vous ſervit de retraite.
Mais le malheur, ſouvent, calme un Prince irrité.

RAYMOND.

Oui . . . . mais rien ne raſſûre un ſujet révolté.
Ce Roi m'a cru coupable. A ſes yeux, c'étoit l'être :
Je l'ai bravé. . . . S'il faut que je connoiſſe un maître,
Montrez-moi ce Monarque à vos pieds abattu :
Je cède à la puiſſance, unie à la vertu.

MÉLÉDIN.

Cet hommage m'eſt cher ; mais mon impatience,
Sans craindre Luſignan, prévoit ſa réſiſtance. . . .
Il croit régner encor !

RAYMOND.

Qu'il vous craigne, Seigneur ;
Qu'il tremble pour ſon peuple, & vous êtes vainqueur.

MÉLÉDIN.

Deux guerriers, que ce jour a jetés dans mes chaînes,
Euſſent pu l'ébranler.... mais leurs ames hautaines
Ont oſé refuſer de ſeconder mes vœux.

RAYMOND.

Qu'ils meurent .... effrayez les plus audacieux :
L'exemple impoſe à l'homme.... Et dès que la clémence
Ne fait que des ingrats, employons la vengeance.

MÉLÉDIN.

Non.... Quand tout nous inſtruit de la néceſſité
De traiter nos égaux avec humanité ;
Nous n'oublions que trop, (aveugles que nous ſommes !)
Que les Princes ne ſont que les premiers des hommes,
Plus foibles quelquefois que les autres mortels ;
Et s'ils ſont corrompus, toujours plus criminels....
La rigueur, je le ſais, lorſqu'elle eſt néceſſaire,
Devient juſte, & toujours ſubjugua le vulgaire.
Mais avant d'envoyer ces captifs à la mort,
Je veux leur faire encore enviſager leur ſort.
S'ils cèdent, ils vivront... Vous, Seigneur, dans Solyme,
Jouiſſez des honneurs que vous doit mon eſtime :
Partagez ma puiſſance ; & que nos noms unis,
Faſſent ici trembler nos communs ennemis.

SCENE VI.

RAYMOND, ORMAN.

RAYMOND.

APPROCHE, cher Orman... ſois témoin de ma joie !...
Vois le cœur d'un ami, depuis dix ans en proie
Aux ſoucis dévorans, à l'horreur des remords,
S'abandonner enfin à de plus doux tranſports !...
Un amant ordinaire, en ſa douleur extrême,
Croit avoir tout perdu, quand il perd ce qu'il aime ?
Un cœur comme le mien, s'il ſe voit outragé,
Garde juſqu'au tombeau l'eſpoir d'être vengé....
Cet eſpoir eſt rempli .... je vois tomber Solyme ;
Mais ma vengeance aſpire à plus d'une victime.

ORMAN.

Vous m'étonnez, Seigneur !

RAYMOND.

Ces captifs, que tes yeux
Ont diſtingués, ſans doute, en entrant dans ces lieux...
(Tu ſais ſi Luſignan a mérité ma haine ? ....)
Eh bien, ces deux guerriers, indignés de leur chaîne,
Et que le ſort paroît me livrer aujourd'hui,
Sont pour moi, mille fois, plus odieux que lui !

ORMAN.

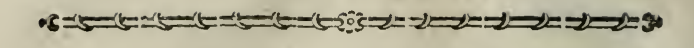
Quoi !... ces Français ?...

RAYMOND.

RAYMOND.

Eux ſeuls ont comblé ma misère ! ...
Aux yeux de Méledin, j'ai cru devoir me taire.
Il ne les connoît point, & je ſuis trop heureux ! ...
Pour être mieux inſtruit de mes deſtins affreux,
Suis-moi ? ... Ton amitié te rend digne d'entendre
De funeſtes ſecrets dont mon ſort va dépendre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, OMARZIS.

OMARZIS.

Vous détournez les yeux, dans les larmes noyés !....
Parlez ? rendez le calme à mes ſens effrayés :
Parlez, belle Sophie ; hâtez-vous de m'apprendre
Ce qu'un cœur qui vous plaint, brûle & frémit d'entendre.
Ciel ! eſt-ce Mélédin qui cauſe vos terreurs ?

SOPHIE.

Ah, Seigneur ! à ſes yeux j'ai dévoré mes pleurs.
J'ai ſu, par vos conſeils, renfermer dans mon âme,
Un ſecret, qui peut-être, en irritant ſa flâme,
D'un amant vertueux eût pu faire un tyran.
Mais la raiſon ſe taît dans le cœur du Soudan :
Son intérêt, ſa gloire, & cette froideur même,
Qu'oppoſoit mon devoir à ſa tendreſſe extrême,
Loin de calmer des feux dont s'applaudit ſon cœur,
N'ont fait, depuis hier, qu'en accroître l'ardeur.

SOPHIE.

C'eſt tout ce que j'ai craint !

SOPHIE.

Quand, vaincu par vos armes,
Ce superbe Calife, auteur de tant d'alarmes,
Est tombé dans vos fers.... lorsqu'ici Lusignan
N'offre qu'un foible obstacle aux projets du Soudan;
Cet hymen d'Aménis, où votre zèle aspire,
N'est plus digne, dit-il, d'accroître son Empire...
Il triomphe, il me presse, & m'offre, dès demain,
Aux yeux de tout son camp, sa couronne & sa main.

OMARZIS, *à part.*

Qu'entends-je?..

SOPHIE.

Mais, Seigneur, quoi qu'annonce sa flâme,
Une autre crainte, hélas! trouble encor plus mon âme!..
Ce Prince de Joppé, qui, Français & Chrétien,
Suit un culte aujourd'hui si différent du sien;
Ce Raymond, que Solyme a vu trahir son maître,
(Car jamais Apostat ne put être que traître!)
Inspire à Mélédin tout ce que sa fureur,
Contre un peuple qu'il hait, peut inspirer d'horreur;
Et, de nouveau, Solyme, exposée au pillage,
De leurs soldats unis doit assouvir la rage.

OMARZIS.

Et le Soudan se livre à tant de cruautés?

SOPHIE.

Que dis-je? Deux captifs, en ses fers arrêtes,
(Victimes que la haine immole à l'injustice!)
Sont déja destinés aux plus cruels supplices,

S'ils refusent encor l'humiliant emploi,
D'aller, par ce spectacle, intimider leur Roi.
Ils périront, Seigneur!.... Vaincu, dans l'esclavage,
Le Français gémissant conserve son courage.
Sur lui, d'un sort plus doux, l'espoir a droit d'agir;
Mais ne lui permet rien dont il puisse rougir.

(*En retenant Omarzis.*)

Ils périront, Seigneur!... Mais, ciel! qu'allez-vous faire?

OMARZIS.

D'un projet dangereux, autant que sanguinaire,
Aux yeux de votre amant dévoiler la noirceur;
Au cri de la vertu, faire frémir son cœur;
Lui peindre le malheur d'une triste Princesse,
Digne de son appui, qu'offense sa tendresse;
Et, m'offrant seul en butte à ses premiers transports,
Ou périr.... ou bientôt jouir de ses remords.

SOPHIE.

Omarzis, arrêtez?.... Je suis sous sa puissance:
Je connois de ses feux toute la violence!...
Et si vous vous flattiez d'un succès peu certain,
Seigneur.... daignez songer quel seroit mon destin!

OMARZIS.

Sentez également le péril de nous taire!....
Dès ce jour, Méledin, pour terminer la guerre,
Et de l'humanité brisant tous les liens,
Au fer de ses soldats peut livrer les Chrétiens....
Lorsque la vertu seule à nos desirs s'oppose,
Je crains tout de l'amour!

SOPHIE.

Eloignons-en la caufe,
Seigneur.... l'amour s'éteint, privé de fon objet.
Epargnons au Soudan la honte d'un forfait....
Favorifez ma fuite.

OMARZIS.

Ah! déja trop à plaindre,
C'eft trop vous expofer.

SOPHIE.

Eh! que pourrois-je craindre,
Seigneur?.... lorfqu'en fuyant, je m'épargne l'effroi
Des maux, que les Chrétiens n'imputeroient qu'à moi?
Quand redoutant d'un Roi l'aveuglement extrême,
De fes propres fureurs je le fauve lui-même;
Les rifques que je cours peuvent-ils balancer
Les motifs d'une fuite, où tout me doit forcer?...
Mais quels rifques, d'ailleurs, annonce cette fuite,
Si par votre crédit, protégée & conduite,
Sous des traits déguifés, par des fentiers obfcurs,
Je puis, dès cette nuit, m'éloigner de ces murs?...
Seigneur, pour prévenir le fort le plus funefte,
Peut-être cet inftant eft le feul qui nous refte!...
Avant que le foleil éclaire ce palais,
Vous pouvez de nos vœux affurer le fuccès.
Hâtez-vous? mais, fur-tout, croyez que ma retraite,
Si la nuit au Soudan peut la rendre fecrette,
Ne produira jamais dans un cœur fans efpoir,
Ce qu'eût produit l'amour & l'abus du pouvoir.
Lorfqu'après mon départ, vous m'aurez fait connaître;

Plus sûr de mes motifs, il me plaindra peut-être,
Seigneur.... Et tel fut foible & malheureux amant,
Qu'un inſtant fit rougir de ſon égarement!...

OMARZIS.

Je cède.... Mais enfin, d'un époux & d'un père,
Irez-vous, ſans ſecours, affronter la colère?

SOPHIE.

Puis-je la redouter?... Non!... ſi dans ces climats,
Je cherche ſans ſuccès la trace de leurs pas;
Je ſuis libre, du moins... de ma trop longue abſence,
Des maux qu'elle a cauſés, je dois compte à la France.
Elle ignore, Seigneur, les obſtacles divers,
Qui malgré mes efforts ont prolongé mes fers,
Et qui, ſans vos bontés, me retiendroient encore.

OMARZIS.

Prévenons, s'il ſe peut, le retour de l'aurore.
Le ſoin de ce palais à Caled eſt remis....
Si parmi les captifs à ſa garde commis,
Et partageant le ſort où je vous vois réduite,
Quelque guerrier connu protégeoit votre fuite?...
Lorſqu'il devra la vie à vos généreux ſoins,
Madame, vos périls pourroient m'effrayer moins!

SOPHIE.

C'eſt ajouter encore à ma reconnoiſſance,
Seigneur!... mais pardonnez à mon impatience,
Si je crains....

OMARZIS.

L'amitié ne ſauroit conſentir,

(Dussiez-vous l'accuser!) à vous laisser partir,
Que vous-même, en secret, ne soyez éclaircie
Sur le sort du captif auquel je vous confie;
Que son âge, son rang ne vous soient mieux connus;
Qu'on ne puisse, en un mot, compter sur ses vertus.
Attendez-le en ces lieux, Madame; & si mon zèle
Peut fonder votre espoir.... je vous serai fidèle.

SCÈNE II.

SOPHIE, *seule.*

MALHEUREUSE Sophie! en quel nouveau danger,
Et sur quelle espérance oses-tu t'engager?...
S'il est vrai qu'en effet, pour augmenter ma peine,
La noire calomnie ait secondé la haine,
Et que d'affreux soupçons au cœur de mon époux,
Ne laissent de l'amour que les transports jaloux;
Quand sur nous l'imposture a déployé sa rage,
Pour la vaincre, est-ce assez que d'avoir du courage?
Et même au plus haut rang, mon sexe infortuné
N'est-il pas criminel, dès qu'il est soupçonné?...
N'importe, cher époux! si ma gloire est blessée,
Du coup qui la frappa la tienne est offensée.
Du moins si je succombe en te prouvant ma foi,
Tu connoîtras l'amour dont je brûlois pour toi.
Mais on vient?

SCÈNE III.

SOPHIE, ROGER *enchaîné*, CALED.

CALED.

CE captif alloit cesser de vivre;
Mais Omarzis, Madame, à vos bontés le livre...
Hâtez-vous; prévenez, si vous plaignez son sort,
Le courroux du Soudan, ma disgrace, & sa mort.

SCÈNE IV.

SOPHIE, ROGER, *au fond du théâtre.*

SOPHIE, *à part.*

PEUT--ÊTRE il est Français!... mais quelle est ma foiblesse
Craindrois-je, après dix ans, que l'on me reconnoisse?
Ou plutôt, en effet, osé-je m'en flatter?...
Hélas! au malheureux, tout semble à redouter!...
(*Haut.*)
Sachons quel il peut être... Au coup qui te menace,
Captif, je sens & plains l'excès de ta disgrace:
Mais, victime d'un sort plus affreux que le tien,
L'espoir de te sauver semble adoucir le mien.

ROGER.

Ciel! suis-je ici connu?

SOPHIE.

Chrétien, ſans le connaître,
Pour plaindre un malheureux, il nous ſuffit de l'être.

ROGER.

Qu'entends-je?... Quelle voix frappe & touche mon cœur?...
Quels accens étrangers dans ce ſéjour d'horreur?...
Approchons...

SOPHIE, *en le regardant.*

Dieu!... Quels traits?... Je me meurs!...

ROGER.

Quoi, Madame!...
(*A part.*)
D'où naît, à ſon aſpect, le trouble de mon ame?...
(*Il la conſidère attentivement.*)
Que vois-je?... Quels tranſports de ſurpriſe & d'effroi!...
C'eſt Adele!...

SOPHIE, *en courant à lui.*

Mon père!...

ROGER, *en la repouſſant.*

Ah, perfide! eſt-ce toi?...
Toi, chez notre ennemi?...

SOPHIE.

Dieu! que viens-je d'entendre?...
Moi, perfide!... à ce titre aurois-je dû m'attendre?
O mon père!...

ROGER.

Il t'eſt dû... Par quel coup du deſtin,
Echappée au trépas que te devoit ma main,

Te vois-je ſous les lois du tyran qui nous brave ?. . .
Etois-tu dans Solyme ? étois-tu ſon eſclave ? . . .
Miniſtre d'un époux & d'un père affligés,
L'indigne Montalban nous auroit-il vengés ?

SOPHIE, *maintenant* ADELE.

Montalban ! . . . Lui, Seigneur ? . . . Ainſi la calomnie,
Même aux yeux de mon père, a pu noircir ma vie ? . . .
Montalban ?... juſte Ciel !... Il eſt donc vrai, Seigneur,
Qu'échappée au pouvoir d'un lâche raviſſeur,
D'un horrible complot victime déplorable,
Votre fille, à vos yeux, paſſe encor pour coupable ?

ROGER.

Ciel ! fais, pour mon bonheur, que j'en puiſſe douter.

ADELE.

Vous invoquez le Ciel ? . . . Lui ſeul peut atteſter
Tous les maux qu'a ſoufferts la malheureuſe Adele,
Lui ſeul ſait qu'à ſon nom, qu'à ſa gloire fidelle,
Trop déplorable objet des caprices du ſort,
Adele, au ſoupçon même, eût préféré la mort.

ROGER.

Arrête ! . . . L'impoſture aggrave encor ton crime.

ADELE.

Qui n'en commit jamais, peut en être victime. . . .
Je l'éprouve, mon père ! & vois, avec horreur,
Tous les maux qu'à ſa ſuite entraîne le malheur.

ROGER.

Le crime emprunte en vain la voix de l'innocence. . . .

Si tu l'oses, dis-moi, que depuis ton absence,
D'un père & d'un époux implorant le secours,
Tu nous vis à nos cris insensibles & sourds ?...
Puisse-tu m'en convaincre!

ADELE.

Ah! si la triste Adele
Trouvoit un Juge en vous, moins prévenu contre elle?
Si, tremblante à vos pieds, je pouvois me flatter
Qu'un père, avec pitié, pût au moins m'écouter?
Je vous verrois, sans doute, appaisant mes alarmes,
Aux pleurs que je répands mêler bientôt vos larmes.
Ce père, mieux instruit, verroit avec douleur,
Que, sans avoir connu d'où partoit son malheur,
Adele à son époux, dans la nuit enlevée,
De tout secours humain dès ce jour fut privée!
Et que, depuis dix ans, languissant dans les fers,
Que me gardoit le sort en cent climats divers,
Je ne pouvois former, au sein de ma misère,
Que des vœux douloureux pour Renaud, pour mon père!
Il plaindroit les tourmens d'un cœur désespéré,
Qui d'eux, (& pour jamais!) se croyoit séparé.
Il sauroit les efforts, qui, malgré la distance
Des lieux de mon exil aux rives de la France,
Ont flatté mille fois & mal rempli l'espoir
Qu'inspiroient à mon cœur l'amour & le devoir;
Et loin qu'à tant de maux il ajoutât l'injure,
Je le verrois sensible au cri de la nature!

ROGER, *attendri.*

Hélas! quand, malgré moi, je m'y laisse entraîner,

Toi-même vas juger ſi je puis pardonner.

ADELE.

Quels ſont donc mes forfaits?

ROGER.

Peux-tu les méconnaître?...

Avant que par l'hymen, Renaud devînt ton maître,
Montalban.... t'aima-t-il?

ADELE.

Oui, Seigneur.

ROGER.

Tu pâlis?

ADELE.

Moi?...

ROGER.

Sa main t'eſt connue?

ADELE.

Eh bien, Seigneur?...

ROGER, *en lui donnant une lettre.*

Tiens... lis.

ADELE *lit.*

» Ton pouvoir me ravit Adele,
» Renaud! mais ton rival te l'enlève à ſon tour.
» Les droits d'un père, en vain, t'unirent avec elle;
» Je tenois les miens de l'amour.
» Pour la revoir en ta puiſſance,
» Tes fureurs formeroient d'inutiles projets:
» Sa fuite à mon amour garantit ſa conſtance....
» Tu ne la reverras jamais.

Montalban.

ROGER.

Tu te tais ? . . . & ton ame troublée,
Sous le poids de ta honte eſt enfin accablée ? . . .
Eh bien ! reconnois-tu cet écrit odieux ? . . .

ADELE, *les yeux fixés ſur le billet.*

Déteſtable complot ! . . . tu n'es donc plus douteux

ROGER.

Quoi ! ... ta bouche oſe encor démentir ?...

ADELE, *avec tranſport.*

Oui ! je l'oſe ;
Et duſſé-je périr, j'en bénirai la cauſe. . . .
Trop foible pour mes maux, mourante à vos genoux,
Frappez, percez un cœur toujours digne de vous.
Mais vous ne verrez pas votre fille expirante,
Avouer un forfait dont elle eſt innocente.

ROGER, *à part.*

Plût au Ciel !

ADELE, *aux pieds de Roger.*

Cet inſtant doit décider mon ſort,
Seigneur !... il faut m'entendre, ou me donner la mort.



SCÈNE V.

ADELE, ROGER, MÉLÉDIN.

MÉLÉDIN. (*à Roger.*)

CIEL !... aux pieds d'un esclave?.. Insolent! ma colère
(*En voulant le frapper de son poignard.*)
Va laver dans ton sang....

ADÈLE.

Arrête !... c'est mon père.

MÉLÉDIN.

Ton père ?

ADELE.

Oui, Soudan... c'est un père outragé,
Qui, si je suis coupable, a droit d'être vengé...
C'est ton égal, un Prince, un héros dont la France
Respecte les vertus autant que la puissance.

MÉLÉDIN, *à part.*

O Raymond! dans quel sang eus-tu plongé mon bras ?

ROGER, *à part, en regardant Adele.*

D'où naît sa fermeté qui m'arrache au trépas ?...
(*A Méledin.*)
Soudan, puisqu'à tes yeux elle m'a fait connaître,
Adele, ainsi que moi, voit-elle en toi son maître ?...
Ma honte ?...

MÉLÉDIN.

Non, barbare... apprends que ſa vertu,
Cent fois vit à ſes pieds ton vainqueur abattu;
Et que, s'il eût ſu plaire au ſeul objet qu'il aime,
Tu verrois ſur ſon front briller mon diadême.

ROGER.

(*A Adele.*)

Tu l'aimes!... & ta voix, tes pleurs, en ce moment,
Pour dérober ta tête à mon reſſentiment,
Atteſtoient que les lois d'un cruel eſclavage,
De toute liberté t'interdiſoient l'uſage?...
Il t'aime!... & dès long-tems, ſouveraine en ces lieux,
L'amour de ton pays n'a pu tromper ſes yeux?...
Quelque loi que pour nous ſa haine ait pu preſcrire,
Il t'aime! & de ton ſort tu n'as pu nous inſtruire?...
Adieu.

ADELE.

Daignez m'entendre? & vous ſaurez qu'en vain...

ROGER.

Je t'ai trop entendue, & ton crime eſt certain....
Tes pleurs m'avoient ſéduit!

MÉLÉDIN.

Demeure, téméraire...,
De quoi l'accuſes-tu?

ROGER, *après un moment de ſilence.*

Songe... que je fus père.

ADELE.

Ah! daignez l'être encor.

ROGER. (*A Adele.*)

J'en rougirois... Mon cœur
S'étoit ouvert aux cris de ta fausse douleur :
Déja la voix du sang désarmoit ma colère !...
Tes propos démentis, pour jamais la font taire ;
L'honneur reprend ses droits... Adieu, perfide... Et toi,
Dispose de mon sort.

ADELE.

Il soupçonne ma foi !...
Père cruel, tu fuis, & ne veux point m'entendre ?...
Ah ! ta fille, coupable, eût mieux su se défendre.

SCÈNE VI.

MÉLÉDIN, ADELE.

MÉLÉDIN.

De ce courroux funeste, autant qu'inattendu,
Mon cœur, comme le vôtre, étonné, confondu,
Madame, tente en vain de pénétrer la cause !...
Mais l'injuste rigueur qu'un père vous oppose,
Respectera bientôt mes ordres absolus.

ADELE.

Qu'il m'entende, Seigneur ; je ne veux rien de plus !...
Jusques-là, si jamais Adele vous fut chère,
Craignez de pénétrer ce funeste mystère.
C'est déja trop, Soudan, qu'un père malheureux

Ait

Ait fait rougir mon front d'un ſoupçon odieux. . . .
S'il me voit, s'il m'écoute, il me rendra ma gloire;
Et vous ſaurez alors ma déplorable hiſtoire.

MÉLÉDIN.

Vous ſerez ſatisfaite ; &, quoique le cruel,
Cher encore à ſa fille, en ſoit plus criminel,
Ce Prince malheureux, ainſi que ſon complice,
Que la raiſon d'Etat condamnoit au ſupplice. . . .

ADELE, *avec vivacité.*

(*A part.*)

Son complice, Seigneur! . . . Seroit-ce mon époux?

MÉLÉDIN.

Quel tranſport! . . . ce captif eſt-il connu de vous,
Madame?

ADELE, *avec embarras.*

Hélas, Seigneur!... il eſt Chrétien ſans doute?...
Il n'eſt rien que pour eux mon ame ne redoute. . . .
Vous le ſavez?...

MÉLÉDIN, *avec ſenſibilité.*

L'amour ne peut gémir en vain...
De vous ſeule, en ces lieux, dépendra leur deſtin.

ADELE.

Prévenez donc Raymond?... Je le crains!...

MÉLÉDIN.

A quel titre,
Madame?

ADELE.

De leur ſort il ſe prétend l'arbitre;

Et pour forcer leur maître à demander la paix,
Déja de leur ſupplice il preſſe les apprêts....
Ah, Seigneur! prévenez ce complot ſanguinaire.

MÉLÉDIN.

Madame, à ce péril, je vole les ſouſtraire....
Duſſé-je vous ſervir, ſans eſpoir de retour,
La vengeance ſe taît à la voix de l'amour.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, ORMAN.

RAYMOND.

C'EST ici qu'à l'inſtant le Soudan va ſe rendre....
Parle, ami; de tes ſoins, quels effets dois-je attendre?

ORMAN.

Vous êtes obéi, Seigneur; & dans ces lieux,
Déja tout retentit de bruits ſéditieux.
Du retour de LOUIS, la nouvelle ſemée,
Ranime les Chrétiens, intimide l'armée,
Trouble le Soudan même, & tout va le forcer
A vous livrer le ſang que vous voulez verſer.

RAYMOND.

Foible ſoulagement!... depuis que l'eſpérance,
Qui flattoit mon amour autant que ma vengeance,
Eſt morte avec l'objet qui fit tous mes malheurs,
J'ai tenté, ſans ſuccès, de calmer mes douleurs.
En vain, quittant mon nom, abjurant ma patrie,
J'ai porté mes regrets au fond de la Syrie.
Vainement la fortune y combla mes ſouhaits:
Le cœur d'un malheureux n'eſt point fait pour la paix.

Insensible aux faveurs du sort le plus propice,
Au sein du plaisir même, il trouve son supplice!...
N'importe, je respire; & le Ciel à mes maux,
Ajoutât-il encor mille tourmens nouveaux;
Puisqu'il offre à mes coups les auteurs de ma peine,
Je veux, en me vengeant, justifier sa haine.

ORMAN.

J'admire que Roger, dans le palais surpris,
De sa témérité n'ait pas reçu le prix!

RAYMOND.

J'en ignore la cause, & brûle de l'apprendre....
Mais le Soudan paroît?... Cher ami, va m'attendre;
Et de cet entretien, quel que soit le succès,
Donne ordre dans le camp que mes soldats soient prêts.

SCÈNE II.

RAYMOND, MÉLÉDIN, OSMIN, GARDES.

MÉLÉDIN.

QU'AI-je entendu, Seigneur? Jaloux de ma conquête,
Et trop digne des maux que ce jour leur apprête,
Les Chrétiens, dans Solyme, abusant les esprits,
Aux portes de Joppé font arriver LOUIS....
Dois-je le croire, Prince? Ou, par cette imposture,
Veut-on de mes soldats exciter le murmure?

RAYMOND.

Je le crains... Mais, Seigneur, mieux instruits, ou trompés,

Lusignan & les siens, de cet espoir frappés,
Et pour leurs prisonniers, maintenant sans alarmes,
Cette nuit, de nouveau, tentent le sort des armes.

MÉLÉDIN.

Et moi, dès cet instant, je cours les prévenir.

RAYMOND.

Seigneur, sans les combattre, il vaut mieux les punir.
Que la mort des captifs, dès hier arrêtée,
Soit celle de l'espoir dont leur ame est flattée.

MÉLÉDIN.

Prince, dans la chaleur de mon premier courroux,
J'oserai l'avouer, j'eusse plus fait que vous.
Maintenant, dans mon cœur, la voix de la vengeance
Veut en vain étouffer celle de la clémence....
Elevés au dessus du reste des humains,
Si le Ciel a remis sa foudre dans nos mains,
Un Roi n'en doit user, comme l'Être suprême,
Que contre les méchans, qu'il puniroit lui-même;
Et de ses passions faisant taire la voix,
La balance à la main juger ses propres droits,
Ne punir qu'à regret, distinguer qui l'offense,
Méconnoître la haine, & peser la vengeance.
Lusignan craint un maître; il le doit.... Si le sort
Le condamne à gémir sous la loi du plus fort,
Seigneur, loin d'en tirer un indigne avantage,
Dans son malheur, du moins, respectons son courage.

RAYMOND.

Quoi, Soudan!...

MÉLÉDIN.

Il ſuffit... Qu'il ſache qu'à mes yeux,
Un trop foible ennemi ceſſe d'être odieux.

RAYMOND.

Ainſi des deux Français vous oubliez l'audace ?

MÉLÉDIN.

Non; mais ils ſont vaincus, Prince... je leur fais grace:
De plus... je les connois.

RAYMOND.

Quoi, Seigneur! ſavez-vous,
Que d'un objet charmant, l'un père, l'autre époux,
Dans les jaloux tranſports d'une aveugle furie,
D'une épouſe innocente ont terminé la vie ?

MÉLÉDIN, *avec tranſport.*

D'une épouſe?...

RAYMOND.

Oui, Soudan.

MÉLÉDIN, (*A part.*) (*Haut.*)

Ah, Dieu!... Sur quel rapport
Rendez-vous ces captifs coupables de ſa mort ? . . .
Parlez ?

RAYMOND.

Quand je quittai mon ingrate patrie,
Tout dépoſoit, Seigneur, contre leur barbarie.
D'un peuple entier, Adele excitoit les regrets. . . .
Adele, je le ſais . . . . ne reparut jamais.

MÉLÉDIN.

Ainſi, ſans écouter ni l'époux, ni le père,
Vous les condamneriez ſur un bruit populaire ? . . .
D'Adele, cependant, le ſort eſt éclairci. . . .
Elle reſpire.

RAYMOND, *avec chaleur.*

Adele ?... Ah, Ciel !

MÉLÉDIN.

Elle eſt ici.

RAYMOND.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ici ? . . . Grand Dieu ! . . . C'eſt donc cette étrangère
Que protège Omarzis ?

MÉLÉDIN.

C'eſt elle, que ſon père
Peut-être m'enlevoit ; quand par vous-même inſtruit,
Qu'un captif en ces lieux venoit d'être introduit,
J'ai prévenu leur fuite . . . . & c'eſt à votre zèle,
Que je dois le bonheur de voir encore Adele.

RAYMOND.

Quoi !... vous l'aimez ?

MÉLÉDIN.

Depuis qu'elle embellit ma cour,
Je m'étonnois de voir que le plus tendre amour,
L'offre d'un trône même, & ma perſévérance,
N'euſſent pu de ſon cœur vaincre l'indifférence ;
Que j'entretinſſe un feu qu'on n'oſoit partager. . . .
J'en vois enfin la cauſe, & ſur qui m'en venger.

RAYMOND.

Craignez Renaud, Seigneur !

MÉLÉDIN.

Si toujours inflexible,
Ce Prince, à mes bontés montre un cœur insensible;
Dans mon ressentiment, par lui-même affermi,
J'abandonne à son sort ce farouche ennemi....
(*Aux Gardes.*)
Qu'il vienne?... Quant à vous, Seigneur, de votre zèle,
Je crois pouvoir attendre une preuve nouvelle....
Pour forcer Lusignan à recevoir la paix,
Des Chrétiens qu'il abuse, éclairez les projets,
Et dans ces murs conquis assurez ma puissance.
Vous, Osmin.... demeurez.

RAYMOND, *à part, en sortant.*

Tu presses ma vengeance !

SCÈNE III.

MÉLÉDIN, OSMIN.

MÉLÉDIN, *à Osmin.*

APPROCHE... Eh bien, Osmin! de quel coup plus affreux,
Vit-on percer un cœur qui se croyoit heureux ?...
Ce jour, où la victoire affermit mon Empire,
L'instant qui me promet le bonheur où j'aspire,
Est le funeste instant où mon destin jaloux,
A Sophie, en ces lieux, fait trouver un époux !..;

Un époux ! ... Et l'ingrate, à mes feux peu ſincère,
De ce funeſte hymen m'a pu faire un myſtère ? ...
Et malgré les fureurs dont il eſt animé,
Cet époux, ce cruel ... étoit encore aimé ! ...
Mais, que veut Omarzis ?

SCÈNE IV.

MÉLÉDIN, OMARZIS, OSMIN.

OMARZIS.

PEUT-ÊTRE allez-vous croire,
Qu'oſant ſe prévaloir d'une foible victoire,
Un Miniſtre indiſcret vient offrir à vos yeux,
Sous un dehors auſtère, un cenſeur odieux ? ...
Non, Seigneur; Omarzis, à ſon devoir fidèle,
Et toujours au reſpect ſubordonnant ſon zèle,
Ne vient dire à ſon Roi (qu'il eſpère toucher !)
Que ce qu'un vrai ſoldat ne doit plus lui cacher.

MÉLÉDIN.

A quoi tend un diſcours, qui me fait trop connaître,
Qu'Omarzis ne voit plus un ami dans ſon maître ? ...
Achevez.

OMARZIS.

Ah, Soudan ! que ce titre flatteur,
Jadis auroit eu droit de raſſurer mon cœur !

MÉLÉDIN.

Vous offenſez le mien... Puis-je apprendre quel crime,
Avec votre amitié, me ravit votre eſtime ?

OMARZIS.

Celui qu'on cache en vain; celui qui doit, Soudan,
Le moins flatter un Roi, s'il craint d'être un tyran....
L'abus de ſon pouvoir.

MÉLÉDIN, *fièrement.*

Omarzis! ....

OMARZIS.

Ce langage,
Je l'apperçois, Seigneur, vous paroît un outrage.
Votre cœur m'eſt connu.... dans votre œil irrité,
Je lis de mes ſoupçons la triſte vérité.
Si je m'étois trompé .... vous ſeriez moins ſenſible.

MÉLÉDIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Qu'entends-je?... Mais vous-même, avez-vous cru poſſible,
Qu'un Roi, qui prétend l'être, (& croit pouvoir l'oſer)
Par un ſujet ainſi pût ſe voir accuſer?
Qu'aux yeux d'un Souverain, toute vérité dure,
De l'audace toujours n'offrît point la peinture?
Que le zèle, en un mot, trop empreſſé d'agir,
Ne perde point ſon prix, dès qu'il le fait rougir?...
Mes feux, je le conçois, excitent vos alarmes?
J'ai retrouvé Sophie, & vous craignez ſes charmes?...
Mais ſi, pour vous calmer, il y faut renoncer,
Viſir, n'eſpérez pas qu'on m'y puiſſe forcer.
Mélédin, quoiqu'amant, jaloux de votre eſtime,
Ainſi que ce qu'il eſt, fait ce qu'il peut ſans crime.

OMARZIS.

Je ſais du moins, Seigneur, que s'il n'eſt point de loi,
Qui d'un traité ſigné puiſſe affranchir un Roi;
Celui, qu'à peine encor reconnoît Babylône,
A la ſeule Aménis doit ſa main & ſon trône;
Et qu'un feu....

MÉLÉDIN.

Babylône eſt ſoumiſe, Omarzis;
Le Calife eſt vaincu : redoutez moins Memphis....
Je ſaurai l'appaiſer.

OMARZIS.

En ſerez-vous plus juſte?...
Si le Ciel vous fit naître au rang le plus auguſte,
Seigneur; s'il vous choiſit pour nous donner des lois;
Sur la terre, du moins, les traités ſont vos Rois.
Vainement, en ſecret, votre cœur en appelle:
Malheur au Souverain qui s'y montre infidèle!
Fléau des nations dont il trouble la paix,
Il ſe dégrade même aux yeux de ſes ſujets.
C'eſt un Roi, qui dès-lors n'eſt plus digne de l'être...
Soudan! ce titre affreux eſt-il fait pour mon maître?

MÉLÉDIN, *à part.*

Ciel!...

OMARZIS.

Victime d'un feu par l'eſpoir animé,
Vous vous flattez, ſans doute, & croyez être aimé?...
Mais apprenez, Seigneur, que la triſte Sophie,
Par la mort de *Fatmé*, de ſes fers affranchie,

Et fidelle à l'époux qu'ici lui rend le ſort,
A tout autre lien préféreroit la mort.

MÉLÉDIN.

Omarzis, arrêtez ? . . . le zèle vous égare ;
Et l'on vous a caché que cet époux barbare,
D'un beau-père aveuglé ſecondant le courroux,
Sacrifioit Adele à ſes tranſports jaloux,
Quand le Ciel . . .

OMARZIS, *vivement.*

On vous trompe ; & je ſais par quels crimes,
Tous trois de l'impoſture ont été les victimes. . . .
Ma tête en eſt garant.

MÉLÉDIN.

Omarzis, laiſſez-moi. . . .
Je l'attends, cet époux, & j'en croirai ſa foi. . . .
Je lirai dans ſon cœur.

OMARZIS.

Sans en conſulter d'autre,
Ah, mon maître ! ah, Seigneur, n'écoutez que le vôtre.
Si ce cœur généreux reſpecte encor les loix,
Je crains peu que l'amour en démente la voix.



SCÈNE V.

MÉLÉDIN, OSMIN.

MÉLÉDIN.

Il protège Renaud.... & ſon épouſe l'aime !...
Dois-je en croire Omarzis? Le trompe-t-on lui-même?..
Lui ſeul dans le palais avoit pu ménager
Cet entretien ſecret entre Adele & Roger.
Il a craint que l'ardeur dont je brûle pour elle,
Aux nœuds qu'il a formés ne me rendît rebelle....
Prévenons les effets de ſon zèle fatal....
Oſmin, tandis qu'ici j'entendrai mon rival,
Devance le Viſir.... Cours apprendre à Sophie,
Que Raymond, des captifs demande encor la vie,
Et que tu crains pour eux... L'effet de ton rapport,
En fixant mes ſoupçons, décidera mon ſort....
Renaud vient.... Pénétrons quel ſentiment l'anime.

SCENE VI.

MÉLÉDIN, RENAUD.

MÉLÉDIN.

Si ton cœur, en ſecret, ſe reproche un grand crime,
Malgré le faux éclat dont tu nous éblouis ;
Conſulte-toi.... Que dois-je au neveu de Louis ?

RENAUD.

Mélédin m'a vaincu, me connoît, & m'outrage!...
Ciel! cette épreuve encor manquoit à mon courage.
Eh bien, cruel Soudan, (que j'ai cru généreux!)
Qu'ordonnes-tu du ſort d'un Prince malheureux?...
Sans ſe juſtifier d'un crime imaginaire,
Qu'il ignore, dédaigne, & qu'on eût dû lui taire;
Soumis à ſon deſtin, ſans crainte, & ſans eſpoir,
Renaud eſt ton captif.... uſe de ton pouvoir.

RENAUD.

Tu te dis innocent! quand ta furêur jalouſe,
A la France indignée a ravi ton épouſe?

RENAUD.

Qui?... Moi!...

MÉLÉDIN.

Qu'en as-tu fait, ſi ton bras inhumain
N'a point tranché ſes jours?

RENAUD.

Quel que ſoit ſon deſtin,
Apprends que j'en gémis... Mais, Soudan, mais toi-même,
(Puiſque tu me connois) à quel titre ſuprême,
Et de quel droit enfin te ſeroit-il permis
De punir ce forfait.... quand je l'aurois commis?

MÉLÉDIN.

Méconnois, tu le peux, les droits de ma couronne:
Il m'en reſte un, du moins, que l'humanité donne,
Dans nos cœurs, en naiſſant, par le Ciel imprimé....
Le droit qu'a le plus fort, de venger l'opprimé.

RENAUD.

Tu règnes! ... Quel pouvoir ſuſpend donc ta vengeance?

MÉLÉDIN.

Celui de l'équité.... Prouve ton innocence.

RENAUD.

Non, Soudan. Si ton cœur connoît l'humanité,
Songe que le malheur veut être reſpecté;
Qu'à ceux dont le courage égale l'infortune,
La pitié qui commande, eſt toujours importune;
Et que ſouvent le poids de nos maux inconnus,
Lorſqu'ils ſont découverts... nous accable encor plus.

MÉLÉDIN, *à part.*

Un captif me réſiſte, & me force à le plaindre!...
(*Haut, & après un moment de ſilence.*)
Un cœur tel que le tien ſait mieux ſentir que feindre:
Ecoute, & réponds-moi.... Si, par un coup du ſort,
Cette épouſe elle-même, échappée à la mort,
S'offroit à tes regards.... que pourroit-elle attendre?

RENAUD.

Innocente?... L'amour de l'époux le plus tendre!....
Mais coupable... Ah, Soudan! pourquoi donc me preſſer
Sur un ſort que mon cœur n'oſe encor prononcer?...
Par quel ſecret motif aigrir encor ma peine?
Que t'importe, cruel! mon amour, ou ma haine?
Et quel nouveau malheur dois-je craindre en ces lieux?

MÉLÉDIN, *voyant venir Adele.*

Regarde.

RENAUD, *reculant d'effroi, & de façon à n'être point apperçu par sa femme.*

Quel objet se présente à mes yeux ?

SCÈNE VII.

MÉLÉDIN, RENAUD, ADELE, Suite du Soudan.

ADELE, *à Mélédin.*

L'AUROIS-JE soupçonné, sans blesser votre gloire ?...
Mon père, mon époux, (Soudan, puis-je le croire !)
Sous les murs de *Sion*, indignement traînés,
Vont subir le supplice où vous les condamnez ?...
Ah ! si pour me venger, votre aveugle colère
Dévouoit à la mort mon époux & mon père ;
A quel titre mon cœur a-t-il donc mérité
Le soupçon odieux de tant de cruauté ?
Pour les punir des maux dont le destin m'accable,
Savez-vous si je suis innocente, ou coupable ?
Savez-vous de quel crime on a pu me noircir ?...
Seigneur, si par foiblesse, & sans s'en éclaircir,
Mon trop aveugle époux, sûr de mon innocence ;
Eût pu de mon forfait mépriser l'apparence ;
Peu digne désormais de ma sincère ardeur....
(*Avec dignité.*)
Lui-même eût vu l'amour s'éteindre dans mon cœur.

RENAUD, *à part.*

Dieu !...

ADELE.

ADELE.

Si le crime ſeul peut inſpirer la crainte,
Adele à Mélédin doit parler ſans contrainte. . . .
Malgré l'ardent amour dont vous brûlez pour moi,
Vous avez dû ſentir qu'une ſuprême loi,
Lorſque vous n'accuſiez que mon indifférence ;
Sans doute me forçoit à fuir votre préſence ?
Hélas ! hier encor, quand trahiſſant mes vœux,
Le ſort me ramena dans ces funeſtes lieux ;
Lorſque, peu ſatisfait de vous offrir vous-même,
Vous daignâtes encor m'offrir un diadême ;
Ne dûtes-vous point voir dans mon œil interdit,
Tout ce que je voulois que votre ame entendît ? . . .
Ah ! ſi d'un nœud ſacré le pouvoir invincible,
Aux feux de Mélédin me rendit peu ſenſible ;
De quelque ſentiment qu'il puiſſe être animé,
Eſt-ce un crime à ſes yeux qu'un époux ſoit aimé ?...
Non ! & c'eſt trop douter des vertus de ſon âme :
Je connois Mélédin. . . . Quelle que ſoit ſa flâme,
Au plus ſaint des devoirs immolant ſon courroux,
Il me doit le pardon d'un père & d'un époux.

RENAUD, *en s'approchant, avec vivacité.*

Je cède à mon tranſport !...

ADELE.

Dieu !...

RENAUD.

Dans mon trouble extrême,
Dois-je en croire mes yeux ?... Revois-je ce que j'aime ?...
Chère Adele !

ADELE. (*A Mélédin, après un moment de silence.*)

Renaud!... Ciel!... Est-ce à vous, Seigneur,
Que votre esclave doit l'excès de son bonheur?
Ah! souffrez qu'à vos pieds, admirant votre gloire....

RENAUD, *à part.*

De cet événement, ô Ciel! que dois-je croire?

MÉLÉDIN, *interdit.*

Madame, levez-vous...

RENAUD, *à Adele.*

Ah! reviens dans mes bras?...
Cher encore à tes yeux, je brave le trépas.

ADELE.

Qu'entends-je? Toi mourir, quand le sort nous rassemble?
Nous vivrons, cher époux, ou nous mourrons ensemble.

RENAUD.

Quoi!... tu m'aimes encor?... Dieu!...

MÉLÉDIN, *à part.*

Leurs cœurs attendris,
De tout ce que je perds, me montrent trop le prix!...
A leurs regards, du moins, dérobons ma foiblesse.

ADELE, *à Mélédin.*

Seigneur!... vous nous fuyez?

MÉLÉDIN.

Le trouble qui me presse,
A l'aspect du bonheur dont jouit votre époux,
Vous prouve tout l'amour dont je brûlois pour vous!...

Si, malgré moi, pour lui la pitié m'intéresse;
Si mes devoirs, ses droits, vos vertus, ma tendresse,
Dans mon cœur accablé combattant tour-à-tour,
N'y proscrivent que trop mon déplorable amour;
Je ne frémis pas moins à l'aspect du supplice
Qu'offre à mes sens troublés ce cruel sacrifice!...
L'amour, en gémissant, cherche à le différer,
Madame; &, loin de vous, je cours m'y préparer.

RENAUD.

Ah! que puis-je t'offrir, si tu me rends Adele?

SCÈNE VIII.

RENAUD, ADELE.

RENAUD.

Chère épouse!... mon cœur te crut toujours fidèle.
Toi-même à ton époux viens de le confirmer....
Et qui sut te connoître, a toujours dû t'aimer!
Quoi!... tu gémis?

ADELE, *avec attendrissement.*

Moment pour moi trop plein de charmes!...
Je goûte le plaisir de voir couler tes larmes;
De chercher en tremblant, de trouver dans ton cœur,
Tout ce qui dans Renaud m'a montré mon vainqueur!
Mais je frémis du sort qui tous deux nous immole....
Pour preuve de ma foi, tu n'as que ma parole?
Pardonne, cher époux! si c'est assez pour toi,

Cet unique garant ne ſuffit pas pour moi.
De ta gloire, ſans doute, avec raiſon jalouſe,
La France, par tes yeux, ne voit pas ton épouſe :
Juſte ou non, mon opprobre eut droit de l'offenſer.
Il ſubſiſte, & toi ſeul ne ſaurois l'effacer.
Que dis-je ? Je l'ai vu cet écrit déteſtable,
Où la rage, à tes yeux, a peint mon cœur coupable ;
Monument de ma honte, objet de mes regrets...
Et que tout ton amour ne détruira jamais !
Quelques héros, peut-être, ont déſarmé l'envie ;
Mais, Seigneur, qui d'entre eux vainquit la calomnie ;
Ce monſtre, qui toujours vainement combattu,
Conſole tant de cœurs de leur peu de vertu ?

RENAUD.

Ah ! dût notre bonheur aigrir encor ſa rage.
Innocente à mes yeux, en crains-tu quelque outrage ?

ADELE.

Oui, cher & digne époux !... mais ce n'eſt pas pour moi.

RENAUD.

Sentiment généreux, & bien digne de toi !...

ADELE.

Dût notre amour gémir d'une loi trop ſévère,
Pour t'expoſer ainſi, ta gloire m'eſt trop chère.
Je dois confondre un traître... ou me ſoumettre au ſort,
Qui pour dernier eſpoir me laiſſe au moins la mort.

RENAUD.

La mort ?

ADELE.

Ou toi, Renaud!...

RENAUD.

Mais que vois-je paraître?

SCÈNE IX.

ADELE, RENAUD, RAYMOND, CALED, ORMAN, SOLDATS.

RAYMOND, *à Renaud.*

L'ENNEMI d'un captif, trop ſuſpect à ſon maître.

ADELE, *après l'avoir regardé fixément.*

(*A part.*)

Grand Dieu!.... c'eſt Montalban!

RAYMOND, *à Renaud.*

Tes perfides Chrétiens,

De Roger, à l'inſtant, ont briſé les liens.
Mais inſtruit par mes ſoins de votre intelligence,
Le Soudan indigné m'en laiſſe la vengeance....
Si ton complice enfin ne lui cède aujourd'hui,
Ta tête répondra de Solyme & de lui....

(*Aux Soldats.*)

Qu'on l'entraîne.

ADELE, *aux Soldats.*

Arrêtez?... prenez plutôt ma vie...

(*A Raymond.*)

Arrêtez?... Eſt-ce toi, dont la noire furie,

Après m'avoir livrée au ſort le plus cruel ;
Après avoir trahi ta patrie & le Ciel ;
Eſt-ce toi, Montalban, dont la voix ſanguinaire
Oſe proſcrire ici mon époux & mon père ?

RAYMOND, *avec fermeté.*

Leur crime les condamne.

ADELE.

Ah! c'eſt m'en dire aſſez...
Renaud ! tu vois l'auteur de nos malheurs paſſés.
Perfide en ſon amour, implacable en ſa haine,
S'il commande en ces lieux, notre perte eſt certaine !

RENAUD, *à Montalban.*

Quoi, cruel ?

MONTALBAN, *à Renaud.*

(*A Caled, en montrant Adele.*)

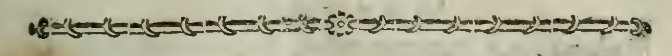
Obéis... Vous, retenez ſes pas ?

ADELE, *à Montalban.*

(*A Renaud.*)

Barbare ! ... Cher époux, je ne te quitte pas.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELE, *seule.*

CHAQUE instant, chaque objet ajoute à mes alarmes!..
Tout ici retentit du bruit affreux des armes.
Mon père est révolté ; sans doute le Soudan
A livré mon époux au fer de Montalban ?
Omarzis ne vient point, & sa trop longue absence
Ote à mon cœur tremblant sa dernière espérance !...
Trop malheureux époux ! falloit-il que le sort
Ne nous eût réunis, que pour hâter ta mort ?...
Et dans ce jour de sang, pour combler ma misère,
Dois-je encor m'imputer le trépas de mon père ?...

SCÈNE II.

ADELE, OMARZIS.

ADELE, *en courant à lui.*

SEIGNEUR, enfin le Ciel, insensible à mes maux,
M'expose-t-il encore à des malheurs nouveaux ?...
Mes douloureux soupçons étoient-ils légitimes ?

OMARZIS.

Madame, vos ſoupçons m'ont découvert des crimes,
Le tyran de Joppé feint en vain à mes yeux,
De combattre Roger & les ſéditieux ;
C'eſt par lui qu'en effet la révolte excitée,
Règne de toutes parts dans Solyme agitée.
Je le tiens d'Orman même .... & l'appareil affreux
Des ſupplices prochains préſentés à ſes yeux,
A fait pâlir le lâche.... Il a parlé, Madame.

ADELE.

Ah, Seigneur, achevez de raſſurer mon ame ?

OMARZIS.

L'indigne Montalban, ſecondé par les ſiens,
Pour effrayer Roger ſur le ſort des Chrétiens,
A fait peindre à ſes yeux l'épouvantable image
De Solyme embrâſée, & livrée au carnage ;
Adele frémiſſant pour les jours d'un époux,
Et Renaud immolé par un rival jaloux....
C'eſt lui ſeul, en un mot, dont les fauſſes alarmes,
Aux Chrétiens qu'il abuſe, ont fait prendre les armes.

ADELE.

Ah ! démaſquez le traître, ou ſes complots obſcurs,
De flots de ſang bientôt inonderont ces murs...
Je crains également ſon amour & ſa haine !

OMARZIS.

Votre époux va paraître, & Caled vous l'amène.

ADELE.

Quoi, Renaud !... Lui, Seigneur ?

OMARZIS.

Diſſipez votre effroi....
Vos périls ſont les miens.

SCÈNE III.

ADELE, OMARZIS, RENAUD, CALED.

ADELE.

Cher époux, eſt-ce toi?...

RENAUD.

Adele!...

OMARZIS, *à Renaud.*

En vous rendant à ſa tendreſſe extrême,
J'ai moins riſqué pour vous, Seigneur, que pour moi-même.
Mais qui ſait ſi mon maître, en cet inſtant affreux,
Ne riſque pas, peut-être, encor plus que tous deux?...
Reſtez dans ce palais; je vole à ſa défenſe.

RENAUD.

Seigneur, n'enviez pas à ma reconnoiſſance,
La gloire de combattre & de mourir pour lui?

OMARZIS.

Songez que votre épouſe eſt ici ſans appui;
Qu'un traître peut tenter de vous ravir Adele?...
Prévenons ce malheur; demeurez avec elle.
La garde qu'en partant je laiſſe en ce palais,
A Montalban, ſur-tout, en fermera l'accès;

Et pour peu que Roger puiſſe & veuille m'entendre,
A vos vœux, comme aux miens, un inſtant peut le rendre.

SCÈNE VI.

RENAUD, ADELE.

ADELE.

LE Ciel me rend l'époux que je croyois perdu!...
Ah! ſi mon père auſſi pouvoit m'être rendu?

Avec transport.

Oui! j'oſe l'eſpérer... Que Montalban conſpire,
Rien ne peut m'effrayer, puiſque Renaud reſpire.
Omarzis du cruel connaît tous les forfaits,
Son amour, nos malheurs, ſes ſiniſtres projets;
Et lorſque ce héros s'arme pour ma défenſe,
Tout m'annonce un ſuccès digne de ma vengeance.

RENAUD.

Quand c'eſt pour toi qu'il vole à de nouveaux combats,
Faut-il que ſa prudence enchaîne ici mon bras?

ADELE, *tendrement.*

Tu veilles ſur mes jours!

RENAUD.

Objet de mes alarmes!
Songe-tu qu'en ces lieux ton époux eſt ſans armes?
Songe-tu que ton père, armé par Montalban,
S'il n'eſt déja tombé ſous le fer du Soudan,

Du tyran de Joppé ne partage le crime,
Que pour être bientôt sa première victime?
Et que moi-même alors.... Et toi?...

SCÈNE V.

RENAUD, ADELE, MONTALBAN, *au fond du théâtre.*

MONTALBAN, *à part.*

CIEL! quel revers?...
(*Haut.*)
Renaud ici!... Brûlant d'aller rompre vos fers,
Je l'avouerai, Seigneur, j'avois peu lieu de croire
Qu'un autre en ce palais m'eût ravi cette gloire....
Je sens que, sous l'aspect où je m'offre à vos yeux,
Tout Français, tout Chrétien doit paroître odieux!
Et ce qu'ici tantôt contre vous j'ai dû feindre,
Le rôle humiliant où j'ai dû me contraindre,
Pour rendre moins suspect qui vouloit vous sauver;
Tout enfin contre moi vous a dû soulever:
Le soupçon est fondé, quand tout le rend probable;
Le sort du malheureux est d'être cru coupable.
Mais, sans risquer de perdre à me justifier,
Des momens que pour vous je puis mieux employer;
Je dirai seulement, qu'on sait les injustices
Dont Lusignan trompé reconnut mes services.
J'ajouterai, Seigneur, qu'un cœur vraiment Français,

De ſes égaremens eût-il comblé l'excès ;
Dès qu'il connaît le crime, ou l'erreur qui l'obsède,
Eſt ſenſible au remord, & tôt ou tard y cède ;
Et que, maître aujourd'hui de briſer vos liens,
Je viens venger Renaud, Adele & les Chrétiens.

RENAUD.

Montalban croiroit-il, couvert de tant de crimes,
Pouvoir en impoſer encore à ſes victimes ?
Ou vient-il ajouter à ſes forfaits nouveaux,
Le barbare plaiſir .... d'inſulter à leurs maux ?

MONTALBAN.

Prince trop aveuglé ! connaiſſez la tempête,
Dont un Soudan jaloux menace votre tête....
Adele en eſt aimée ; &, s'il revient vainqueur,
Sachez qu'il vous immole à ſa funeſte ardeur.
Inſtruit de ſes deſſeins, & forcé d'y répondre,
J'ai feint de m'y prêter, mais pour mieux les confondre.
Oui, Madame, l'amour qu'autrefois j'eus pour vous,
M'a fait, à ce récit, trembler pour votre époux.
J'ai ſu, pour vous ſauver, employer l'artifice...
Et votre père même eſt ici mon complice.
Tandis que ſa révolte occupe Mélédin,
C'eſt lui dont la tendreſſe a conçu le deſſein
De vous ſouſtraire au ſort qu'en ces lieux vous prépare
Un Monarque jaloux, que l'amour rend barbare ;
Et qui, pour vous venger de tant de trahiſon,
Du Califе, à l'inſtant, a briſé la priſon.
Du ſein des périls même où ſon grand cœur le livre,
C'eſt lui qui vous ordonne à tous deux de me ſuivre....

Et c'eſt moi, juſqu'ici par vous tant abhorré,
Qui vous plaint & vous offre un aſile aſſuré.

ADELE, *froidement.*

D'un ſi noble projet, achève de m'inſtruire....
C'eſt ſans doute à Joppé que tu veux nous conduire?

MONTALBAN.

Oui, c'eſt dans ces remparts, dans cet aſile heureux,
Que la nature & l'art ont rendu ſi fameux;
C'eſt dans ces murs vantés, qu'à l'abri des alarmes,
(S'il eſt vrai que LOUIS rapporte ici ſes armes)
Le Califé & les ſiens, unis à nos Français,
Forceront le vainqueur à demander la paix....
Mais, Seigneur, le tems preſſe.... Une porte ſecrette,
Que gardent mes ſoldats, couvre notre retraite....
Hâtons-nous, ou craignons le retour du Soudan!

ADELE, *avec ironie.*

Eh, quoi! dans ſa priſon, veux-tu laiſſer Orman?

MONTALBAN, *avec ſurpriſe.*

Dans ſa priſon!....

ADELE.

J'ai cru cet ami ſi fidèle,
Plus digne, en ſon malheur, d'intéreſſer ton zèle?

MONTALBAN, *après un moment de ſilence.*

Suivez-moi?

ADELE.

Nous!... te ſuivre?

MONTALBAN, *fièrement.*

Il le faut.

RENAUD.

Et tu crois
Que ton ordre pour nous ait ici quelque poids? . . .
Va, monſtre! ton complice écarte le nuage,
Qui couvroit les projets qu'avoit formés ta rage.
Proſcrit dans ſa patrie, infidèle à ſon Roi,
Traître envers ſon Dieu même, & perfide envers moi;
Eſclave, ſans remords, d'une flâme coupable;
Montalban, abuſant du malheur qui m'accable....
N'a plus droit de tromper.

ADELE.

Fuis, lâche!...

MONTALBAN, *à Adele.*

Si vos cris
Attirent en ces lieux les Soldats d'Omarzis....
(*Il tire ſon poignard.*)
Complice d'une main que vous forcez au crime,
Vous-même, en vous perdant, me montrez ma victime.
(*En montrant Renaud.*)
C'eſt vous qui le frappez!

RENAUD.

Traître! ſi comme toi,
Renaud étoit armé?

ADELE.

Renaud!...

MONTALBAN, *à Renaud, & le poignard levé.*

Meurs!... ou suis-moi?...

RENAUD.

Frappe.

ADELE, *à part.*

Seconde, ô ciel! le transport qui me guide.

MONTALBAN, *à Renaud.*

Suis-moi, te dis-je?... ou meurs...

ADELE, *en frappant Montalban.*

Meurs toi-même, perfide!

MONTALBAN.

Ah, Dieu!

ADELE.

Reçois enfin le prix de tes forfaits...
Tombe! sers de victime aux vertus que tu hais.

RENAUD, *à Adele.*

Ciel! qu'as-tu fait?

ADELE.

L'amour ne connaît point d'obstacle.
Tu périssois, Renaud!... soutiens-moi...

SCÈNE VI.

ADELE, RENAUD, MONTALBAN, *mourant*, MÉLÉDIN, OSMIN, GARDES.

(*Adele est d'un côté du théâtre, un poignard à la main, & soutenue par Renaud. Montalban est de l'autre côté, appuyé contre l'une des colonnes du palais.*)

MÉLÉDIN.

QUEL spectacle!...

RENAUD, *au Soudan.*

L'indigne Montalban alloit trancher mes jours.
Adele, des siens même a terminé le cours....
Il nous trahissoit tous.

MÉLÉDIN.

Ah! je viens de l'apprendre...
(*A Adele.*)
Omarzis m'a tout dit.... Je venois vous défendre,
(*En regardant Montalban.*)
Madame!... & le punir de tant d'horreurs.

MONTALBAN.

Soudan;
Tout coupable à tes yeux que s'offre Montalban;
Tout odieux qu'il est.... avant que je périsse,
Mon œil mourant.... verra commencer ton supplice.

MÉLÉDIN.

MÉLÉDIN.

Des jours de ce cruel, Dieu! prolongez le cours?

MONTALBAN.

Renaud ſeul eſt aimé.... Renaud le fut toujours....
Et, forcé par l'amour, plus puiſſant que ma rage,
Je rends à la vertu.... ſon luſtre.... & mon hommage....
(*Il expire.*)

RENAUD.

Adele!...

ADELE, *avec tranſport.*

Enfin le Ciel ſe déclare pour moi!...
Cet aveu, cher époux, me rend digne de toi....
Il manquoit à ma gloire; il manquoit à la tienne!

SCÈNE DERNIÈRE.

MÉLÉDIN, ADELE, RENAUD, OMARZIS, ROGER, OSMIN, GARDES.

(*Roger & Omarzis, qui dans l'enfoncement du théâtre ont entendu les ſix derniers vers.*)

ROGER, *avec vivacité, à Adele.*

AJOUTE, mon enfant! qu'il manquoit à la mienne.
Il n'eſt pas de lauriers, ſans avoir combattu....
Viens, reçois dans mes bras le prix de ta vertu....
Mélédin! ton Viſir m'a découvert l'abîme,
Où, comptant la chercher, je tombois dans le crime....

Que les cœurs généreux ſont aiſément trompés !
Pardonne à nos Chrétiens, à ton glaive échappés ;
Pardonne à mes enfans... règne en Roi ſur ton âme ;
Sois digne de ta gloire, en ſurmontant ta flâme ;
Et ne vois dans Renaud qu'un héros opprimé,
Que, pour venger ſon Dieu, la gloire avoit armé.
Soudan ! ce ſeul eſpoir à mes pieds te ramène ;
Garant de nos Chrétiens, Roger reprend ſa chaîne,
Et te rend le Calife à tes fers enlevé.

MÉLÉDIN, *avec tranſport.*

Ton zèle, à ce trait ſeul, eſt déja trop prouvé !...
(*Aux deux Princes.*) (*A Adele.*)
Soyez libres tous deux.... Vous, de votre conſtance,
Madame, recevez la digne récompenſe ?...
(*En lui préſentant Renaud.*)
Et puiſſiez-vous bientôt, au comble du bonheur,
Des feux dont je brûlois, me pardonner l'erreur !

ADELE.

Ah, Seigneur !... Ah, Renaud !...

RENAUD.

Quoi, Soudan !... puis-je croire ?...

MÉLÉDIN.

Oui, Prince, croyez-en mon devoir & ma gloire.
Croyez que dans un cœur ſenſible & généreux,
Si tout cède au plaiſir de faire des heureux ;
Quand je vous dois à tous, quand je me dois juſtice,
La rendre, pour le mien, n'eſt point un ſacrifice.

(*A Roger.*)
Va dire à Lufignan qu'il peut tout exiger
D'un vainqueur attendri, qui doit tout à Roger.
Qui ceffant d'imiter fes farouches ancêtres,
Aveugles inftrumens du zèle de nos Prêtres,
Pour forcer les mortels au culte du vrai Dieu,
N'ont connu trop long-tems que le fer & le feu;
Par des moyens plus doux, je veux, à fon exemple;
Que l'Univers entier, s'il fe peut, foit fon temple!

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monfieur le Lieutenant Général de Police, *Adele*, *Tragédie*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreffion. A Paris, le 28 janvier 1783. SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, le 31 janvier 1783. LENOIR.

On trouve chez le même Libraire,

VENISE SAUVÉE, Tragédie.

JEANNE GRAY, Tragédie.

POLYXÈNE, Tragédie nouvelle, *ſous preſſe.*

Recueil d'Epitaphes, 3 vol. in-12, ... 9 liv.

JEANNE GRAY,

TRAGÉDIE.

JEANNE GRAY,

TRAGÉDIE;

PAR M. DE LA PLACE.

Lue & reçue à la Comédie Françaiſe,
le 1er Mars 1777.

Sed fruſtra leges & inania jura tuenti;
Scire mori, ſors optima.

Le prix eſt de 30 ſols.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXI.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

LA Tragédie de *Jeanne d'Angleterre*, qui ſuivit de près celle de *Veniſe Sauvée*, en paraiſſant ſous les mêmes auſpices, ne pouvait manquer d'éprouver les mêmes contradictions & les ſourdes menées d'uſage, pour croiſer un ſecond ſuccès qu'on croyait avoir intérêt de prévenir.

M. *D. L. P.* n'a pourtant pas rougi d'avouer que d'après les conſeils, peut-être inſidieux, de quelques perſonnes auxquelles il croyait devoir beaucoup, il avait eu la complaiſance d'adoucir, pour ne pas dire affaiblir, pluſieurs Scènes de la Piéce, & ſur-tout celle du Dénouement, dont l'effet leur ſemblait trop *déchirant.* (*)

Qu'ayant ſenti, à la Repréſentation, que le Public avait pu s'attendre à des ſituations, ainſi qu'à des Effets plus capables de l'émouvoir, de la part de l'Auteur de *Veniſe Sauvée*, il s'était fait juſtice à lui-même en retirant ſa Piéce, quoique reçue avec indulgence ; & qu'il l'oublia pendant pluſieurs années au point, que le manuſcrit même, lorſqu'il voulut le revoir, ne ſe retrouva ni dans ſes papiers, ni dans le dépôt de la Comédie, ni même dans celui de la Police. (**)

Ce n'eſt donc point la *Jeanne d'Angleterre*, jouée

(*) C'eſt le terme dont s'eſt ſervi certain *Ariſtarque* vanté, en ajoutant : *qu'on ne ſévrait point une Nation telle que la Françaiſe, avec de la moutarde & du vinaigre.*

(**) Ces trois faits ſont aſſez extraordinaires, mais ne peuvent être démentis. On pourrait ajouter (mais la choſe eſt moins étonnante) qu'à la réſerve d'un ſeul rôle, l'Auteur ne put jamais ravoir les autres.

en 1748, que l'Auteur soumet de nouveau au jugement du Public ; mais le même sujet d'après un plan presque absolument neuf, & tel qu'il a été lu & agréé à la Comédie Françaife, le 1er Mars 1777.

« Pourquoi donc, en ce cas, faire imprimer, par « anticipation, cette Tragédie ? Pourquoi n'avoir pas « attendu le moment où elle pût être jouée à tour ?

L'Auteur croit ne pouvoir mieux satisfaire à ces deux questions, que par la réponse qu'il s'est vu forcé de faire à une Lettre que lui écrivit la Comédie Françaife, le 3 Mars de cette année :

MM.

« Sans la notoriété des procédés de la Comédie à « mon égard, & qui depuis trente ans passés ne se « sont pas démentis, je pourrais peut-être me prêter « à l'invitation que vous me faites de prendre jour pour « une nouvelle lecture de ma Tragédie de *Jeanne* « *Gray*, reçue chez vous depuis quatre ans. L'expé- « rience du Théâtre que j'ai tâché d'acquérir depuis « quarante années d'application assidue, jointe aux « anciens succès connus de mes deux Tragédies de « *Venise Sauvée* & d'*Adéle de Ponthieu* (*), auraient

(*) Cette Tragédie reçue par les Comédiens avec acclamation, & qu'ils avoient promis de mettre immédiatement après au Théâtre, n'y eut peut-être jamais paru, sans un ordre supérieur qui les força de la jouer en 1757, c'est-à-dire, environ dix-huit mois après sa réception. Mais malgré sa réussite, égale à celle de *Venise Sauvée*, les motifs de sa Réprobation étant encore plus que les mêmes, elle n'a plus reparu au Théâtre. L'historique des contre-temps qu'a éprouvés cette Tragédie, ainsi que des véxations singulieres qu'a essuyées son Auteur, est vraiment intéressant, & paroîtra bientôt dans la Préface de la Piéce, si tant est que l'on puisse le déterminer à la faire réimprimer.

« pu me faire eſpérer quelque faveur pour celle dont il
« s'agit maintenant auprès de juges auſſi intégres qu'é-
« clairés.

« Mais après les obſtacles de tout genre qu'ont ren-
« contrés chez vous dans tous les temps la repriſe ou
« la remiſe de ces deux Piéces ; lequel de vous,
« MESSIEURS, pourrait avec quelque ſincérité, me
« conſeiller d'affronter les dangers de la nouvelle lec-
« ture que vous me propoſez aujourd'hui ? Si, confor-
« mément à vos promeſſes, tant de fois réitérées,
« vous euſſiez enfin repris cette *Veniſe Sauvée*, qu'on
« joue par-tout, excepté à Paris : promeſſes dont l'effet
« ſemblait enfin confirmé, il y a ſix mois, par la copie
« & la diſtribution faite des rôles : ſi même, en m'é-
« crivant au ſujet de cette nouvelle lecture de ma nou-
« velle Tragédie, vous m'euſſiez flatté de remettre
« l'ancienne à la rentrée du Théâtre ; j'aurais peut-
« être encore été aſſez Auteur, c'eſt-à-dire, aſſez
« faible, pour vous promettre qu'au moment de cette
« remiſe, je pourrais prendre jour avec vous pour me
« conformer à l'Arrêt du 9 Décembre dernier.

« Mais, d'après ces dégoûts multipliés, & ces obſer-
« vations que vous ne pouvez vous diſpenſer de trouver
« raiſonnables ; j'oſe eſpérer, MESSIEURS, que vous
« voudrez bien, ſans m'expoſer aux riſques d'un nou-
« vel affront (qu'un autre pourrait regarder comme
« prémédité,) que je prenne enfin congé de la Comé-
« die, en vous aſſurant que j'ai l'honneur d'être, en
« bon & franc Picard, c'eſt-à-dire, un peu moins que
« je ne voudrais, &c. &c.

Votre, &c.

A Paris, le 5 Mars 1781.

N. B. On demande au Public, ſi le ſilence des Comédiens ſur cette Lettre, laiſſait à l'Auteur d'autre parti à prendre que celui de l'impreſſion ?

PERSONNAGES.

JEANNE GRAY, niéce d'Henry VIII, Roi d'Angleterre.

LE DUC DE NORTHUMBERLAND, beau-pere de Jeanne.

LE COMTE DE GUILFORD, fils du Duc.

LE COMTE DE PEMBROC.

MYLORD DERBY, fils de Pembroc.

SOLDATS ET GARDES.

La Scene est dans la Tour de Londres.



JEANNE GRAY, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

JEANNE, GUILFORD, SUITE.

Au lever de la toile, le devant du Théâtre est presque dans l'obscurité. Dans l'intérieur, qui est éclairé par des Gardes tenant des flambeaux, on découvre la Salle & le Trône destinés pour l'inauguration des Rois d'Angleterre. Jeanne & Guilford s'avancent; l'intérieur se referme. Guilford, alors, fait signe aux Gardes, & aux Femmes qui ont suivi Jeanne, de se tenir dans l'éloignement.

JEANNE, (*d'un air inquiet.*)

Ou veut-on me conduire?... Et pourquoi votre pere
Vient-il de nous quitter?... Quel est donc ce mystere?
Rassurez-moi, Guilford!... Vous savez son dessein:
Menace-t-on ses jours?... Où sommes-nous, enfin?

GUILFORD.

Madame, dans ces lieux déſormais Souveraine,
Ordonnez comme Amante, & commandez en Reine:
Cet antique berceau du pouvoir de nos Rois,
Cette Tour (redoutable à qui brave les loix!)
Au moment qu'Edouard, en ſon printemps expire,
Voit renaître en ſes murs un plus heureux Empire.

JEANNE, (*avec ſaiſiſſement.*)

Quoi, Seigneur!... Edouard?... Quoi! le ciel en courroux
Eût permis?...

GUILFORD.

Il eſt mort.... & ſon trône eſt à vous.

JEANNE.

A moi, Seigneur!...

GUILFORD.

Telle eſt ſa volonté ſuprême.
Ce Monarque, en vos mains, remet ſon diadême:
Le ſang, ſon amitié, vos vertus & ſon choix,
Dans tous les cœurs Anglais vont conſacrer vos droits.
Mais Londre ignore encor le deſtin de ſon maître;
Et mon pere aujourd'hui ne le fera connaître,
Qu'au moment où les Pairs, ici même invités,
Du Monarque expirant ſauront les volontés.

JEANNE.

Eh quoi! Northumberland! Quoi! l'époux de ma mere,
Lui, qui m'aima toujours, (qui me tint lieu de pere!)
Qui diſpoſait pour vous de ma main, de mon cœur!
De ma perte aujourd'hui veut donc être l'auteur?...

Et vous, dont les vertus avaient séduit mon ame;
Vous; son fils; vous, l'objet de la plus tendre flamme;
Vous, Guilford (que mon cœur avait cru généreux)
C'est vous qui me plongez dans ce péril affreux?...
Est-ce en moi qu'Edouard voit finir sa famille?
Quoi! la niece, en ces lieux, exclut-elle la fille?...
Et celles de Henry?...

GUILFORD.

Si l'Etat, consulté,
De l'hymen de leur pere a rompu le traité.
Si lorsque Edouard même, achevant sa carriere,
A de son sceptre en vous reconnu l'héritiere:
Connaissez-vous des droits plus sacrés, plus certains?...
Mais je dis plus encor.... dussent-ils être vains?
Né libre, & sous les loix ne croyant pas moins l'être,
Ce n'est que pour l'Etat que l'Anglais veut un maître.
Que la naissance ailleurs fasse parler ses droits:
Ici, la liberté, les vertus, font les Rois.

JEANNE.

La liberté, Mylord!... Eh! peut-elle être un titre,
Si de son sentiment tout mortel est arbitre?...
Et par quelles vertus emportai-je leur choix
Sur celles qu'à ce rang le sang donna des droits?...
Et, sur-tout, jeune encore, & sans expérience?

GUILFORD.

L'amour du bien la donne, autant que la prudence.
Et si de vos Sujets vous voulez le bonheur:
Tous vos vœux sont remplis.... il est dans votre cœur.

JEANNE.

Si j'aimais moins Guilford, ce trône, qui le flatte
Aux offres de l'Etat me verrait moins ingrate....
Mais peut-il me flatter, quand je crains tout pour lui?

GUILFORD (*vivement.*)

Si vous le refusez.... Guilford est sans appui!

JEANNE.

Sans appui?...

GUILFORD.

Oui!... Guilford, & son malheureux pere,
Victimes d'une Reine à leur culte contraire,
Immolant tout au sien, pour le mieux affermir,
Eprouveront bientôt....

JEANNE (*avec effroi.*)

Vous me faites frémir!...

GUILFORD (*avec fermeté.*)

Remplissez donc ce Trône où le Ciel vous destine:
De l'Etat menacé prévenez la ruine.
De Lancastre & d'York les regnes malheureux,
N'offrent à l'univers que des tableaux affreux:
On lit, en frémissant, dans leurs fastes funebres,
Ces noms que nos malheurs ont rendus trop célebres!
Et la triste Angleterre, en essuyant ses pleurs,
Craint de revoir ces jours de carnage & d'horreurs!...
Quoi! dédaignant un bien que le destin vous livre,
Sera-ce vous, grand Dieu! qui les ferez revivre?
Ah! Madame, songez que cet instant perdu,
Peut ranimer l'espoir de Pembroc confondu:

Que ce ſuperbe Lord, (dont mon cœur ſe défie!)
S'il n'eſt point prévenu, peut ſe joindre à Marie?...
Que toujours, de mon pere implacable rival,
Voilant de ſes projets le myſtere fatal,
Toujours douteux ami, dangereux adverſaire,
Hardi dans le Conſeil, au combat téméraire,
Habile en l'art heureux qui ſéduit les eſprits,
Pembroc peut tout oſer pour élever ſon fils?...
Et ſi j'oſe ajouter tout ce que craint ma flamme;
Derby, Derby vous aime!... Et vous ſavez, Madame,
Ce qu'on peut redouter d'un pere ambitieux,
Quand la grandeur d'un fils réunit tous ſes vœux!

JEANNE.

Je le ſens!... Mais d'où vient que notre ardeur ſincere,
Pour le fils de Pembroc eſt encore un myſtere?...
Pourquoi Northumberland, en approuvant mon choix,
Preſcrit-il à nos feux de ſi ſéveres loix?...
Je vous l'ai dit, Guilford! ce funeſte ſilence,
Du fier Derby, ſans doute, a nourri la conſtance:
Dans un eſpoir flatteur trop long-temps affermi,
Pourquoi l'eſt-il encore?... Il était votre Ami?

GUILFORD.

Hélas! il l'eſt toujours.... Mais mon pere, Madame,
N'attachait qu'à ce prix le ſuccès de ma flamme;
Du moins juſqu'au moment, trop lent pour mes ſouhaits,
Qu'il dût moins de Pembroc redouter les projets.

JEANNE.

Mais, Edouard vivant, qu'aurait-il oſé?

GUILFORD.

Feindre
D'obéir à son Roi.... Mais, dès-là, plus à craindre.
Et peut-être, du crime empruntant le secours,
Il m'eût, à chaque instant, fait trembler pour vos jours!

JEANNE.

Vous me persuadez.... sans pourtant me convaincre....
Et ce doute cruel....

GUILFORD (*vivement.*)

La gloire doit le vaincre....
(*On entend du bruit.*)
On vient.... Songez, sur-tout, qu'en ce fatal moment,
Un refus peut vous perdre, ainsi que votre Amant!

SCENE II.

JEANNE, GUILFORD, NORTHUMBERLAND, PEMBROC, DERBY. PAIRS DU ROYAUME. Deux OFFICIERS *portant sur un riche coussin le Sceptre & la Couronne.* GARDES, &c.

NORTHUMBERLAND (*à Jeanne.*)

MADAME, avec le jour qui commence à renaître,
Londre, qui perd son Roi, retrouve en vous un Maître.
Ainsi, le même instant qui fait notre malheur

Souvent dans l'avenir nous montre le bonheur !...
Nous l'attendons de vous, Madame ; & l'Angleterre,
Quand le sort à ses vœux semble être plus contraire,
Fidele à votre Sang, à ses Loix, au devoir,
Fonde sur vos destins un légitime espoir.
C'est à vous, qu'en son nom, j'apporte une Couronne,
Que la vertu vous doit, & que le cœur vous donne :
Titre heureux pour les Rois justes dans leurs projets,
Respecté par les Grands, sacré pour les Sujets !
Mais vous joignez aux droits dont l'Etat est l'arbitre,
Tous les droits dont ailleurs les Rois se font un titre :
Vous remontez, sans brigue, au rang de vos Aïeux ;
Et, sans les exiger, vous avez tous les vœux.
Madame, ainsi que moi, Pembroc vous les assure....
Que l'Espagne en frémisse, & que Rome en murmure ;
Les filles de Henry n'obtiendront rien de nous :
Londre abhorre leurs Loix & n'en veut que de vous.

JEANNE.

Sans discuter les Loix des lieux où je suis née,
Pardonnez-moi, Mylords, si mon ame étonnée
N'apperçoit aujourd'hui dans ce rang glorieux,
Qu'un éclat étranger, trop brillant pour mes yeux.
Quand née auprès du Trône, & pourtant peu sensible
Aux vains honneurs d'un rang (si rarement paisible !)
Fuyant de la Grandeur les fastueux plaisirs,
Les Lettres & les Arts occupoient mes loisirs ;
L'état où je vivais était exempt d'alarmes....
Et ce que vous m'offrez, dont vous vantez les charmes,

N'eſt qu'un Trône ſanglant, placé ſur un écueil,
Qui d'un ambitieux peut enflammer l'orgueil :
Mais qui ne prévoit pas, lorſqu'il s'y croira maître,
Qu'on eſt ſûr d'en tomber ſi-tôt qu'on veut trop l'être.
Ah ! duſſent mes Aïeux, les *Henrys*, les *Richards*,
Ne ſe point retracer à mes triſtes regards :
Dût mon ame aujourd'hui, par la gloire enivrée,
De leur deſtin cruel être moins pénétrée :
Pourrais-je être ſenſible aux charmes de ce rang,
A l'aſpect de ces murs, teints encor de leur ſang ?
Ce Peuple, dont la voix me nomme Souveraine,
Peu ſûr en ſon amour, féroce dans ſa haine,
Inconſtant dans ſon choix, dans ſes vœux incertain,
Implacable ennemi du pouvoir ſouverain,
Qui, trop libre aujourd'hui, demain ſe croit eſclave,
Mépriſe qui le flatte, abhorre qui le brave ;
Et rebelle ou ſoumis, ne peut ſe croire heureux.

NORTHUMBERLAND.

Connaiſſez-mieux, Madame, un Peuple généreux,
Qui, cédant au pouvoir que l'Equité tempere,
Dans un Roi Citoyen veut reconnaître un pere.
L'amour de la Patrie & de la liberté,
Au-delà du devoir l'a ſouvent emporté :
L'une obtient tout de lui ; mais ce qu'il craint pour l'autre,
Sous la loi d'un Tyran, diſparaît ſous la vôtre :
(L'indulgente vertu trouve peu d'ennemis !)
Et ſous un regne heureux, tous les cœurs ſont ſoumis.
Mere de vos Sujets, Angloiſe & Souveraine ;

Moins l'Anglais vous craindra, plus vous ſerez ſa Reine;
Et pliant ſous un joug, qu'il croira de ſon choix,
Il portera ſes fers ſans en ſentir le poids.

PEMBROC.

Je dirai plus, Madame.... Une couronne offerte
Peut de qui la refuſe un jour cauſer la perte.
Celui qui s'en empare, & qui doit preſſentir
Que qui la refuſa pourrait s'en repentir,
Ne regne qu'en tremblant; & ſon ame agitée,
Craint toujours qui l'offrit, & qui l'a rejettée....
Nos malheurs ſont douteux, ils deviendraient certains.
Cédez, cédez, Madame! aſſurez nos deſtins:
Régnez.... & rempliſſant les vœux de l'Angleterre,
Enchaînez pour jamais la Diſcorde & la Guerre.

DERBY (*avec chaleur.*)

Oui, Princeſſe! en régnant, faites notre bonheur:
C'eſt à vos ennemis à ſentir la terreur.
Aſſervis à des Loix, que nos bras feront craindre;
S'ils ne peuvent aimer, ils apprendront à feindre.

GUILFORD.

Oſerai-je ajouter, qu'à l'appui de vos droits,
Et du Peuple & des Grands réuniſſant les voix;
Quand par vous renaîtra la paix dans cet Empire,
Vos rivales en vain tenteront de vous nuire....
Eh! quel cœur fut jamais rebelle à la Beauté,
Qui ſur le Trône aſſiſe, y connut l'équité?

JEANNE.

Mylords.... je cede enfin au deſir qui vous preſſe;

Et si j'ai résisté, ce n'est point par faiblesse :
Mais dans les maux qu'ici je dus envisager,
Je craignais l'injustice, & non pas le danger.
Vos conseils, votre appui, dissipent ce nuage;
Et votre péril même ajoute à mon courage.
Digne de ma Patrie, & du Sang dont je sors,
Je régnerai sans crime, & mourrai sans remords....
Allons....

(*Elle présente la main à Guilford. Tous les Pairs & les Assistants la suivent, en cortege.*)

SCENE III.

PEMBROC, DERBY.

PEMBROC.

Ou courez-vous, mon fils ?

DERBY.

Seigneur.... je suis la Reine.

PEMBROC.

Demeurez.... Savez-vous où l'amour vous entraîne ?

DERBY (*avec chaleur.*)

Où tendent tous mes vœux.... au comble du bonheur....
A la gloire !

PEMBROC.

A la honte.

DERBY.

A la honte ?... Ah, Seigneur !
Quel diſcours !...

PEMBROC.

Ecoutez.... Un vain eſpoir vous flatte....
Guilford n'eſt qu'un perfide, & la Reine une ingrate....
On nous trahit.

DERBY.

Ah, ciel !

PEMBROC.

Ne m'avez-vous pas dit,
Lorſqu'au vœu de l'amour votre cœur ſe rendit,
Que pour l'aimable objet qui ſe ſoumit votre ame,
Guilford des mêmes feux avait ſenti la flamme ?

DERBY (*avec trouble.*)

Oui, Seigneur !

PEMBROC.

Que rivaux, mais trop amis tous deux,
Pour que l'un, en ſecret, ſût l'autre moins heureux ;
Vous jurâtes d'aimer, & de chercher à plaire
A l'objet de vos vœux.... ſans jamais vous rien taire ?

DERBY (*vivement.*)

Oui !... cet accord, par nous, cent fois fut confirmé,
Seigneur.

PEMBROC.

Eh bien .... frémis !... Ton rival eſt aimé.

DERBY.

Aimé !...

PEMBROC.

Depuis long-temps.... Si leur intelligence,
A de l'œil d'un Amant trompé la vigilance....
Plus éclairé que toi, Glaſton m'a tout appris.

DERBY.

Glaſton, Seigneur?

PEMBROC.

Lui-même; & ſois-en moins ſurpris...
Il doit à mon rival ſa fortune & ſa place:
Il commande en ces lieux, ſe prête à ſon audace,
Lui prouve en vains dehors & ſon zele & ſa foi....
Mais ce même Glaſton, en ſecret, eſt à moi.

DERBY.

Qu'entends-je!...

PEMBROC.

Quand Guilford, d'accord avec ſon pere,
Des ſuccès de ſes feux te voilait le myſtere;
On voulait qu'Edouard, terminant ſon deſtin,
Pût, à Jeanne, du Trône applanir le chemin....
On te craignait, mon fils! on craignait ma puiſſance!...
Tout, juſqu'à leurs regards, obſerva le ſilence.
On dit même qu'enfin, ſuccombant au poiſon,
Edouard....

DERBY.

Ciel!...

PEMBROC.

Paſſons ſur cet affreux ſoupçon....
Quoi qu'il en ſoit, mon fils, l'infortuné Monarque,

A peine en ſon printemps, victime de la Parque,
(Trop faible pour ſentir les horreurs de ſon ſort!)
N'écoutant que la voix du pere de Guilford,
Et cédant aux deſirs du traître qui me brave,
Couronne ton Amante, & meurt lui-même eſclave....
Qu'eſpérer, maintenant, d'un ſuperbe ennemi,
Qui voit plus que jamais ſon pouvoir affermi?
Qui du Trône déjà méditant la conquête,
De l'hymen de ſon fils fait préparer la fête?
Attendrons-nous, qu'armé des décrets ſouverains,
Il ait forgé les fers qu'il prépare à nos mains?
Ou que, pouſſant plus loin ſa lâche défiance,
L'opprobre & l'échaffaud terminent ſa vengeance?

DERBY.

Quoi! ce monſtre à vos jours oſerait attenter?

PEMBROC.

D'un ancien ennemi, tout eſt à redouter....
Eh! qui le fût long-temps, peut-il ceſſer de l'être?...

DERBY (*en ſortant de ſon accablement.*)

Mais, Seigneur... mais ſon fils... Guilford n'eſt point un traître.
Son cœur à me tromper ne ſaurait conſentir:
L'Amitié juſques-là ne ſe peut démentir.
Guilford eſt vertueux & reſpecte ſa chaîne:
Glaſton le vit toujours par les yeux de la haine....
Mais vous, Seigneur; mais vous! (pardonnez ſi mon cœur
De ce myſtere affreux ſonde la profondeur!)
Pourquoi donc, ſi ce jour en effet nous menace,
Avez-vous de Guilford autoriſé l'audace?

Et qui pût vous forcer, à l'inſtant, à mes yeux,
D'offrir à cette Reine & nos bras & vos vœux?...
Dans le Conſeil enfin qu'aviez-vous donc à craindre?

PEMBROC.

Tout.... & j'étais perdu ſi je n'avais ſu feindre.
Tout par Northumberland, en ſecret, préparé,
Offrait à ſon eſpoir un ſuccès aſſuré:
Ma vaine réſiſtance eût hâté ma ruine....
Mais digne du bonheur qu'un pere te deſtine,
Puis-je compter ſur toi?

DERBY.

Parlez...

PEMBROC.

Sûr de ton cœur,
D'un odieux rival crois-moi déjà vainqueur....
Quand, dans l'ombre, marchant vers le pouvoir ſuprême,
Il croyait me tromper, je le trompais lui-même.
En vain à ton Amante il offre un ſûr appui:
Marie a plus en moi, que ſa rivale en lui....
Du trépas d'Edouard, par mes ſoins informée,
Tu la verras bientôt, diſpoſant d'une armée
De héros, que mon zele a ſu lui ménager,
Arriver en ces lieux, régner, & nous venger.
Que dis-je! Sous ces murs, en cet inſtant peut-être,
Déjà ſes étendards commencent à paraître:
Déjà mille guerriers, par mes ſoins réunis,
De mille autres encor ſeront bientôt ſuivis;
Et Londres, à l'aſpect de leurs braves cohortes,

Peut-être dès ce ſoir, leur ouvrira ſes portes....
Ce projet te ſurprend?... Diſſipe ton effroi :
Ce cœur qui l'a conçu, ne tremble que pour toi.
Cent reſſorts inconnus m'aſſurent la victoire,
Si l'ame de mon fils eſt ſenſible à la gloire ;
Et ſi, digne du ſang qui lui donna le jour,
Son pere & ſa grandeur balancent ſon amour....
Je t'y laiſſe penſer ; & bravant cet orage,
Je cours de nos rivaux préparer le naufrage.

SCENE IV.

DERBY (*ſeul.*)

Ah, Ciel!... après les maux qu'on vient de m'annoncer ;
De quels malheurs encor me peut-on menacer?...
Faut-il que le devoir me faſſe reconnaître,
Dans Jeanne une perfide ? & dans Guilford un traître?
Ou que, foulant aux pieds un auſtere devoir,
D'un pere trop chéri je trahiſſe l'eſpoir?...
Des deux côtés le choix m'épouvante, m'accable ;
Et cet inſtant me rend malheureux ou coupable !...
  Suſpendons toutefois un dangereux tranſport ;
L'amitié me l'ordonne : interrogeons Guilford ;
Pénétrons dans ſon ame.... & ſi quelque artifice
Le dégrade à mes yeux?... que le lâche périſſe !

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

GUILFORD (*ſeul.*)

MON Ami me demande un ſecret entretien,
D'où dépendra, dit-il, ſon bonheur & le mien?
Et mon cœur agité, qui ſent ce qui l'offenſe,
Pour la premiere fois, redoute ſa préſence....
Quoi! ſi lorſqu'en Derby j'ai moins craint un rival,
Ai-je dû l'accabler par un aveu fatal,
Qui joignant la douleur au feu qui le conſume,
De ſes ſoupçons jaloux eût aigri l'amertume?
Et fidele à l'ami, lâchement indiſcret,
Pouvais-je aimer un pere & trahir ſon ſecret?...
Mais, en butte aux tranſports de ſon ame offenſée,
Aux reproches, aux cris de l'amitié bleſſée,
Me ſouviendrai-je encor, dans ces moments affreux,
Que Derby n'eſt qu'à plaindre?... & que je ſuis heureux!...
Il s'approche.... & tout peint l'ennui qui le dévore!...

SCENE II.

SCENE II.

GUILFORD, DERBY.

DERBY (*d'un air ſombre, & en fixant Guilford.*)

JE t'ai cru mon ami.... Dois-je le croire encore ?

GUILFORD.

Quel doute !... Eſt-ce Derby qui me tient ce diſcours ?

DERBY.

Oui.... parle....

GUILFORD.

Je le ſuis.... je le ſerai toujours.

DERBY.

Prends-y garde !.. un ſeul mot va le faire connoître. ..
Epouſes-tu.... la Reine ?

GUILFORD.

Oui.

DERBY.

Tu n'es donc qu'un traître.

GUILFORD (*vivement.*)

Non, je ſuis ton ami : j'excuſe ta fureur....
Je fais plus.... j'en gémis.... & je plains ton malheur.

DERBY.

Tu me plains ?.. tu me plains, quand je ſuis ta victime !..

Et tu l'oſes, cruel, en m'avouant ton crime !
Objet de ton mépris plus que de ta pitié,
Tu peux, en m'outrageant, invoquer l'amitié !...
Tu ne crains pas ?... (*en portant la main ſur ſon épée.*)

GUILFORD.

Arrête.... & ſonge que l'injure
Avilit qui la fait, & flétrit qui l'endure....
Que tel paraît coupable à ſon juge irrité,
Qui ſeroit innocent, s'il étoit écouté.

DERBY.

Ta froide audace, après ce que je viens d'entendre,
Plus que ton crime encore a droit de me ſurprendre !
Aurais-tu conſervé l'eſpoir de m'abuſer ?

GUILFORD.

Je ne l'eus point, Derby.... Je pourrais m'excuſer,
Si ton ame plus calme, à la raiſon rendue,
Souffrait que l'amitié fût enfin entendue....
Je te verrois bientôt en proie à tes remords !

DERBY.

L'amitié mutuelle eſt une ame en deux corps ;
Et chez toi, maintenant, je ne vois que la tienne,
Que celle d'un perfide.... & qu'abjure la mienne....
Mais parle.... oſe avouer par quel charme trompeur,
Tu ſus toucher la Reine & ſurprendre ſon cœur ?
Par quel art (ou plutôt par quel vil artifice)
De ton crime envers moi tu la rendis complice ?...
Par quel preſtige enfin (trop ſûr de mon courroux)
Tu ſus tromper le cœur & les yeux d'un jaloux ?

GUILFORD.

Je ſens tes maux, Derby !.. je dois te ſatisfaire....
Nos feux étaient égaux.... ſi les miens ont ſu plaire,
Et ſi des tiens la Reine accueillit moins l'ardeur ;
Accuſes-en l'amour, ou plutôt ton malheur :
(Rarement le penchant conſulte la prudence !...)
Mais, loin de m'applaudir de cette préférence,
Tout ce que m'annonçait un rival emporté,
Mêlait trop d'amertume à ma félicité.
Le plaiſir d'être aimé ne calmait point ma peine :
Au comble de mes vœux je redoutois ta haine ;
Et dans ſes ſentiments mon cœur mal affermi,
Triomphant d'un rival, regrettoit un ami !...

(*avec chaleur.*)

Mais l'amoür fut vainqueur (il dut l'être) & toi-même
Me prouve que tout cede à ſon pouvoir ſuprême,
Et qu'en vain l'amitié veut combattre l'amour.

DERBY.

Oui, je l'éprouve !... Mais pourquoi, juſqu'à ce jour ;
Pourquoi de ton ſuccès m'avoir fait un myſtere ?

GUILFORT.

Je redoutais ta haine.... & plus encor ton pere....
Tu m'entends ?... il ſuffit.

DERBY.

Plus ſincere que toi,
Apprends ce qu'un ingrat doit attendre de moi....
Dût l'Etat, dût la Reine embraſſer ta querelle,
Je t'annonce & te jure une haine mortelle.

GUILFORD.

Tu m'affliges, Derby, ſans pouvoir m'irriter :
Un ami malheureux ne ſaurait m'inſulter.
Pour toi-même, pour moi, porte ailleurs ta furie....
Un ſeul mot, en ces lieux peut te coûter la vie.

DERBY (*d'un ton mépriſant.*)

Oui, ta complice y regne ; & ta fauſſe pitié
M'eſt un nouveau garant de ton inimitié....
Ta vanité triomphe, en me faiſant connaître
Que déjà ſon amour en toi me montre un maître....
Abrege ce ſupplice, ingrat !... & ſi l'honneur,
Dans ta proſpérité parle encore à ton cœur ;
Hors de ces lieux, laſſés du malheur qui m'opprime,
L'Amour & l'Amitié.... t'attendent pour victime.

GUILFORD.

Je ne te fuirai point.... je dis plus.... ſi tu crois
A ton reſſentiment pouvoir donner des loix ?...
Vois la Reine.... peins-lui ton amour & tes craintes :
Va porter à ſes pieds ta douleur & tes plaintes.
J'aime trop mon ami pour en être jaloux ;
Et je l'eſtime trop pour craindre ſon courroux.

DERBY.

Tu m'étonnes, Guilford !... & ſans doute ton ame
S'applaudit des mépris qu'on prépare à ma flamme ?...
(*avec vivacité.*)
Mais j'aime mieux (duſſé-je y trouver le trépas !)
Mourir en la voyant, qu'en ne la voyant pas....
Je te ſuis....

GUILFORD.

Dans ces murs un autre ſoin m'appelle,
Derby.... la Reine vient...., je te laiſſe avec elle.
(*Il ſort.*)

DERBY (*à part.*)

Moment fatal!... de toi va dépendre mon ſort....

SCENE III.

DERBY, JEANNE, *Suite écartée.*

JEANNE (*avec émotion.*)

QUELS cris ai-je entendus?... Qu'eſt devenu Guilford?...
Il étoit en ces lieux.

DERBY (*après un moment de ſilence.*)

Diſſipez vos alarmes....
(*d'un ton pénétré de douleur.*)
Il reſpire, Madame.

JEANNE (*avec terreur.*)

Et vous verſez des larmes?...

DERBY.

Quand vos craintes pour lui m'arrachent tout eſpoir,
Puis-je n'en pas verſer?... Mais ſi l'on dut prévoir
Les jalouſes fureurs, le déſeſpoir extrême
D'un cœur tel que le mien, en perdant ce qu'il aime;

Auriez-vous préſumé qu'un bien ſi précieux,
Pût m'être par Guilford enlevé ſous mes yeux,
Sans que de mes tranſports, la juſte violence
Contre un rival heureux eût armé ma vengeance?
Oſait-on ſe flatter, que par vous préferé,
Ce rival pût goûter un bonheur aſſuré?
Que trompé par l'ami, dédaigné par l'amante,
Derby pût dévorer cette inſulte ſanglante?
Que mon ſang, en un mot, cédât jamais au ſien?...
Que peut-être?...

JEANNE.

Arrêtez.... les titres ne ſont rien....
Je compte les vertus.

DERBY (*avec tranſport.*)

Epargnez-moi ces doutes,
Cruelle!... je vous aime; & c'eſt les avoir toutes,
(Ou du moins y prétendre...) Eh! qui ſait vous aimer,
Peut-il ſonger à rien qu'à ſe faire eſtimer?
Peut-il ne pas ſentir, s'il prétend à vous plaire,
A quel prix de ſes feux l'amour met le ſalaire?...
Aime-t-on la vertu, ſans être vertuëux?

JEANNE.

Le Héros qu'elle inſpire.... eſt moins impétueux,
Mylord.

DERBY (*vivement.*)

En vous perdant.... puis-je être moins ſenſible?

JEANNE.

Qui connaît ſes devoirs, doit le trouver poſſible...

Ainsi songez, du moins, à calmer des transports,
Dont les suites pourraient vous coûter des remords.

DERBY.

Connaissez mieux Derby... trop malheureux pour crain- (dre,)
Trop ardent pour douter, (trop sincere pour feindre!)
Peu capable d'aimer, de haïr à demi;
Vous voyez de Guilford l'adversaire ou l'ami....
Prononcez?

JEANNE.

Si mon rang, si les lieux où vous êtes,
Ne peuvent modérer vos fureurs indiscretes:
Si nul devoir enfin ne peut les retenir;
Songez du moins, Derby.... que je puis les punir.

DERBY (*fièrement.*)

Les punir?...

JEANNE (*avec chaleur.*)

Oui, cruel!... je le devrois peut-être,
Lorsque dans un sujet vous me montrez un maître....
Mais je ferme les yeux sur son égarement,
Et j'excuse en Derby les erreurs d'un amant.
Qu'il sache cependant, que de sa Souveraine,
Nul n'a droit de régler ou l'amour ou la haine:
Que libre de mon choix (même avant de régner)
Pour mériter mon cœur, il fallait le gagner:
Et si Guilford m'est cher, que je hais la menace
De ceux dont mes bontés ont enhardi l'audace.

DERBY.

Achevez.... achevez, Madame; & dans mon cœur

Eteignez, étouffez une odieuse ardeur....
En dédaignant Derby, bravez encore sa rage.

JEANNE (*avec fermeté.*)

Rougis de tes fureurs; rappelle ton courage;
Sois ce que tu dois être: ou fuis loin de ces lieux....
J'avais cru te toucher, en t'avouant mes feux....
J'espérois qu'un héros, à qui j'avais su plaire,
S'il avait à gémir d'un aveu trop sincere,
Pourrait le pardonner à mon estime?... Mais,
Dût ma franchise encor irriter ses regrets;
Cet art qui sait voiler une lâche faiblesse,
Ne doit jamais souiller une juste tendresse;
Et l'amour innocent ne craint pas d'éclater,
Quand l'objet en est digne & l'a su mériter....
Sois digne des regrets que ta peine me cause....
Si tu m'aimes, subis la loi que je t'impose:
Mérite ton estime au défaut de mon cœur:
Sois enfin assez grand, pour souffrir mon bonheur.

DERBY (*avec passion.*)

Oui! je pourrais tenter un si grand sacrifice:
Oui!... Mais si vous voulez que Guilford en jouisse?...
(*avec transport.*)
Non, Madame, jamais: le cœur ne cede rien;
Votre Empire, sans vous, pour moi n'est pas un bien.
Qu'importe à mon amour l'éclat du diadême?
Il peut flatter Guilford.... c'est vous seule que j'aime.
Arbitre de ma vie, ainsi que de ma mort;
C'est vous, c'est votre choix qui va régler mon sort.

JEANNE.

Eh bien, ſignalez donc une flamme ſi belle....
Jeanne vous devra tout, ſi vous l'aimez pour elle :
Mais ſi de ſon bonheur votre cœur eſt jaloux ;
Elle ne vous doit rien, quand vous l'aimez pour vous.
Mylord, c'eſt à Derby que je tiens ce langage :
A lui, dont la franchiſe en doit aimer l'hommage....
A tout autre que lui, j'aurais pu le céler ;
(Peut-être m'abaiſſer juſqu'à diſſimuler !...)
Mais je connais Derby.... Victime d'une flamme
Peu digne maintenant de captiver ſon ame,
Derby ſaura la vaincre, apprendre à l'univers
Qu'un Amant généreux ſait, en briſant ſes fers,
Et ſans nourrir des feux que l'honneur doit combattre,
Se ſouſtraire à des maux.... trop peu faits pour l'abattre!

DERBY (*avec ſentiment.*)

Ah! que vous ſavez bien ce que peut la Beauté,
Sur l'ame d'un Amant juſtement irrité !
Et combien, pour calmer les tourments qu'il endure,
L'éloquence du cœur eſt toujours la plus ſûre!...
Mais ſi l'honneur, qui parle, en épurant mes feux,
Fait à ce que je dois, céder ce que je veux :
Sur cet effort, du moins appréciez mon zele....
Quoique Amant malheureux, c'eſt un ami fidele,
Qui, violant pour vous un auſtere devoir,
A ſon amour, peut-être, interdit tout eſpoir?...
N'importe : la pitié, vos vertus, la juſtice,
Exigent de Derby ce nouveau ſacrifice !

JEANNE (*avec vivacité.*)

Quel eſt-il ?

DERBY (*à demi-voix.*)

On conſpire.... & mon heureux rival
Attire ſeul ſur vous cet orage fatal.

JEANNE (*à part.*)

Dieu !...

DERBY.

S'il eſt votre époux !... le trône eſt à *Marie.*

JEANNE.

Ah ! qu'entends-je ?...

DERBY.

Un ſecret, d'où dépend votre vie
Et celle de Guilford.

JEANNE (*avec effroi.*)

Ah, Seigneur ! vos vertus
Me laiſſent eſpérer....

DERBY.

N'exigez rien de plus....
Le reſte eſt un ſecret que l'honneur doit vous taire.
Mais en élevant trop un rival téméraire,
Ne vous préparez pas un avenir ſanglant,
Madame.... votre trône eſt encor chancelant;
Songez à l'affermir : penſez en Souveraine.
Oubliez, pour un temps, & l'amour & la haine :
N'écoutez que la gloire.... Animez deux rivaux,
Et ſeule jouiſſez des fruits de leurs travaux.
Que tous deux, à l'envi, cimentent la puiſſance

D'un trône où brillera leur plus chere eſpérance....
Libre alors, & par eux, plus Reine qu'aujourd'hui;
Choiſiſſez le plus digne.... & régnez avec lui.

JEANNE.

Quelque touché qu'il ſoit de cet effort ſuprême,
Mon cœur, pour ſe donner, n'étant plus à lui-même;
J'en dois l'aveu, Mylord.... & même en cet inſtant,
Je croirois vous tromper en vous le promettant.
Ainſi, ſans ajouter à l'eſpoir qui vous flatte,
Je ſaurai vous devoir, ſans riſquer d'être ingrate;
Et ſans vous rien cacher de mes juſtes regrets,
De vos ſoins généreux mériter le ſuccès.

SCENE IV.

DERBY (*ſeul.*)

Le voilà donc connu ce cœur impénétrable!...
J'en deſirais l'inſtant, & cet inſtant m'accable!...
Et l'amour regne encore dans mon cœur enflammé!...
Qu'attends-tu, malheureux?... ton rival eſt aimé....
Elle craint cependant.... mon bras peut la défendre:
Elle eſt reconnaiſſante.... Eh! qu'oſé-je prétendre?
Dût elle me devoir & ſa gloire & ſes jours;
Guilford, l'heureux Guilford, l'emportera toujours!
Et, lorſque le malheur rend leur chaîne plus forte,
Qu'attendre des ſuccès qu'on me devra?... N'importe;

Tâchons de la fléchir à force de vertus :
C'eſt du moins un eſpoir, & je n'en avais plus !...
Mais, que dira Pembroc ?... Dieu ! je le vois paraître.

SCENE V.

DERBY, PEMBROC.

PEMBROC.

Fils ingrat !... Eſt-ce ici que Derby devrait être ?...
Qu'y cherche-t-il ?

DERBY.

L'eſpoir dont vous m'aviez privé,
Seigneur.

PEMBROC.

Te flattes-tu de l'avoir retrouvé ?...
Victime des erreurs de ton ame enivrée,
Qu'attends-tu d'une Amante à ſa flamme livrée,
Et d'un rival armé du ſouverain pouvoir ?

DERBY.

Beaucoup de mon amour.... tout de mon déſeſpoir !

PEMBROC.

Qu'entends-je ?...

DERBY.

Mais, du moins, Guilford n'eſt point coupable ;
Et la Reine, Seigneur, n'eſt point inébranlable.

PEMBROC (*ironiquement.*)

La Reine ?...

DERBY.

Oui, mon pere.... elle a ſenti mes maux ;
Et quoique décidée entre les deux rivaux,
Elle daigne ſuſpendre un funeſte hyménée,
D'où, malgré vos projets, dépend ma deſtinée.

PEMBROC.

Et tu l'en crois ?...

DERBY.

Seigneur, je doute, je combats :
Si mon cœur eſt ſéduit, ma raiſon ne l'eſt pas....
(*avec vivacité.*)
Mais Guilford m'aime encor.... Malgré toute ma rage,
D'un rival qui me plaint j'ai connu le langage :
(Le cœur eſt un tyran qui veut être obéi !)
Peut-être, plus aimé, j'aurais fait comme lui....
Et qui connaît l'amour, pardonne à ſes faibleſſes.

PEMBROC.

Ainſi ton cœur trompé, croit encore aux promeſſes ?
Croit encore aux vertus de ce couple d'ingrats ?...
Si je les démentais, tu ne m'en croirais pas ?...
Tiens.... lis.

DERBY (*lit le billet.*)

« Je crains Derby : tu connais ſon audace...
« Veille, éclaire ſes pas. Sans doute, dans la Tour,
« L'amour va le conduire avant la fin du jour....
« Si ſa bouche ou ſes yeux vont juſqu'à la menace ;

« Il eſt notre ennemi : ſonge à t'en aſſurer,
« Cher Glaſton ! prévenons l'effet de ſa colere.
« Si contre nous, Pembroc oſait ſe déclarer ;
« Le fils nous répondra du pere.
Northumberland.

(*Derby, après avoir lu, tombe dans l'accablement.*)

Sens-tu les horreurs du danger,
Où ton aveugle amour avoit ſu te plonger,
Si Glaſton à ſon Maître eut été plus fidele ?...
Si ton pere, en un mot, n'eût corrompu ſon zele ?

DERBY (*à part.*)

Dieu !...

PEMBROC.

Vois ce qu'eût oſé le pere de Guilford,
Devenu, dans la Tour, arbitre de ton ſort ?...
Ajouterai-je encor, que tandis qu'on t'abuſe,
Que ta Reine te flatte, & que Guilford s'excuſe ;
L'adroit Northumberland, à l'abri de nos coups,
Va la faire preſſer de choiſir un époux ?...
Que ce funeſte choix, déjà fait par ta Reine,
Nous prépare à tous deux une perte certaine ?...
Tandis que ton amour nous arrête en ces lieux,
Et que perdant un temps devenu précieux ;
Au moment que tout vole au-devant de *Marie*,
Suſpects aux deux partis (ſans ſervir la Patrie !)
Nous nous verrons bientôt, quel que ſoit le vainqueur,
Proſcrits !... déshonorés, peut-être ?

DERBY (*avec vivacité.*)

Non, Seigneur !
Mon juste désespoir ; le péril qui vous presse,
D'un cœur digne de vous ont dissipé l'ivresse.
Hâtons-nous ; vengeons-nous de ce complot cruel....
Derby n'étoit que faible ; il serait criminel !...
Guidez mes pas : fuyons.

PEMBROC (*en l'embrassant.*)

Viens, mon fils !... La victoire,
Au défaut de l'amour, m'assure de ta gloire ;
Et secondant mes vœux, peut-être dès demain,
Nos ennemis en toi verront leur Souverain.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

JEANNE, GUILFORD.

GUILFORD.

Eh quoi! dans ce jour même, où jaloux de son choix,
Un Peuple indépendant se soumet à vos loix :
Vous verrai-je insensible à cet honneur suprême,
Ternissant de vos pleurs l'éclat du diadême,
Ne répondre aux transports d'un Amant empressé,
Qu'en cachant des regrets dont mon cœur est percé ?

JEANNE.

J'en puis sentir, Guilford.... Mais garde-toi de croire,
Qu'une lâche terreur puisse obscurcir ma gloire ?
Que d'un léger péril, trop prompte à m'alarmer,
Je succombe à des maux que l'Amour dût calmer ?...
Juge mieux de mes pleurs : connais mieux ton Amante.
Trop craintive pour toi, pour elle indifférente,
Son cœur, que tout alarme en ce funeste jour,
N'aurait jamais tremblé.... s'il n'eût connu l'amour !...

Mais

Mais crois-tu me cacher, que la haine & l'envie
Menacent à la fois & mon trône & ta vie ?
Que dans Londres déjà l'on voit, de toutes parts,
De la rébellion flotter les étendards ;
Tandis que, sous mes yeux, une foule ennemie
Déserte mes drapeaux pour se joindre à *Marie* ?...
Penses-tu que j'ignore, a-t-on pu me cacher,
Loin d'attendre ses coups, qu'ardent à les chercher,
Au seul bruit du danger, Guilford courant aux armes,
Prétendait ou périr ou calmer mes alarmes ?...
Ah ! si malgré tes soins (& le pouvoir d'un Roi !)
Ces funestes secrets sont venus jusqu'à moi ;
Et, si j'en crois l'aveu que ton trouble t'arrache,
Juge de mes terreurs pour ceux que l'on me cache ?

GUILFORD.

L'amour voudrait en vain vous les dissimuler :
C'est être criminel que de n'oser parler,
Quand on prévoit les maux que le silence entraîne.
Mais si je vous suis cher, Madame.... soyez Reine :
Commandez à mon pere ; ordonnez que mon bras
Prévienne des mutins les secrets attentats.
Avant qu'un jour de plus ajoute à leur puissance,
Hâtons-nous de l'abattre, ou craignons leur vengeance !...
Tandis qu'on délibere, un Peuple mutiné,
A son caprice seul se croit abandonné :
Mais une heureuse audace ou le fixe ou l'étonne ;
Et des premiers succès dépend votre couronne.

JEANNE (*tendrement.*)

Dis celle dont l'amour déjà couvre ton front....

(*après un moment de ſilence.*)

Défends-la... Va porter mes ordres à Glaſton,
Ou plutôt les tiens.... Va : dans ce déſordre extrême,
Ton péril eſt pour moi pire que la mort même!
Mais malheur à l'Amante à qui ce ſentiment
Pourroit faire oublier l'honneur de ſon Amant!...
Va, dis-je ; va montrer à qui proſcrit ta tête,
Que le brave Guilford mérita ſa conquête.
L'Anglais eſt magnanime ; il chérit la valeur :
Il aimera Guilford, ſi Guilford eſt vainqueur!
Tel rougit maintenant de voir en toi ſon Maître,
Qui, vaincu par ton bras, te croira né pour l'être ;
Et tu verras ſon choix juſtifier le mien.

GUILFORD (*après lui avoir baiſé la main.*)

Le fier Pembroc, du moins, dans ces murs ne peut rien ;
Et ſi Derby s'oppoſe au courroux qui m'enflamme?...
Mais mon pere paraît...., ſecondez-moi....



SCENE II.

JEANNE, GUILFORD, NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND.

MADAME,
Je prétendrais en vain déguiſer à vos yeux,
Ce que pour nous ce jour ſemble annoncer d'affreux!...
L'obſcure trahiſon, la haine, la vengeance,
Sous le même étendard marchent d'intelligence,
En faveur de *Marie* uniſſent leur effort,
Et portent dans ces murs l'épouvante & la mort.
Tout tremble à leur aſpect!... Le Citoyen timide,
Que l'intérêt conduit, que la crainte décide,
Que le moment ſubjugue, & dont le ſouvenir
Toujours ſur le paſſé juge de l'avenir,
Cédant au préjugé qu'enfante l'apparence,
Dont *Marie*, à ſes yeux, décore ſa puiſſance,
Nous fuit, & va groſſir les forces d'un parti,
Dont les plus redoutés ne ſeroient rien ſans lui...
Ces lâches Courtiſans, (que j'aurais dû connaître!)
Que la fortune donne & dérobe à leur Maître;
Eſclaves du Monarque en ſa proſpérité,
(A peine ſes Sujets dans ſon adverſité)

Corrompus par Pembroc, & vendus à ſa haine,
Dans le camp ennemi vont chercher une Reine ;
Et ſi rien ne s'oppoſe au torrent qui les ſuit,
Votre Empire, bientôt, à ces murs eſt réduit !

GUILFORD (*avec chaleur.*)

C'eſt avoir trop long-temps enchaîné mon courage,
Seigneur !... J'aime à devoir à mon pere, à ſon âge,
A ſon expérience ; & ſûr de ſon pouvoir,
Il vit toujours mes vœux ſeconder ſon eſpoir....
Mais le devoir ſe tait quand la gloire murmure,
Et brûle de venger l'Amour & la Nature.
J'y vole.... le deſtin, au défaut de ſoldats,
Du moins me laiſſe encor des amis & mon bras.

NORTHUMBERLAND.

Va.... ſi le Ciel eſt juſte, il te doit la victoire.

SCENE III.

JEANNE, NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND.

Vous me verriez périr ou partager ſa gloire,
Madame, ſi vos jours & le ſort de l'Etat,
Dépendaient aujourd'hui du ſuccès d'un combat....
Mais j'ai d'autres deſſeins, dont je dois vous inſtruire.

JEANNE.

Malgré le peu d'eſpoir que l'avenir m'inſpire,
Vous ne me verrez point par d'inutiles pleurs,
Sans ſoulager mes maux, augmenter vos douleurs.
La mort, ma chûte enfin, n'ont rien qui m'épouvante :
C'eſt à ma fermeté de la rendre éclatante ;
Et dût ce jour affreux me ravir tout eſpoir,
Je ſuis Reine.... ce mot me dicte mon devoir....
Mais ſi je demandais par quel fatal miracle,
Ma rivale dans Londre arrive ſans obſtacle,
Tandis que tous les cœurs étaient tantôt pour nous?...
A mes regrets, Seigneur, que répondriez-vous ?

NORTHUMBERLAND.

Que Pembroc m'a trompé.... qu'un rival implacable,
(Que j'ai cru déſarmé) n'eſt que plus redoutable....
Mais que le vrai courage, inſtruit à les ſouffrir,
Sans déplorer ſes maux, s'attache à les guérir.
Le péril eſt preſſant, mais n'a rien qui m'étonne.
Un ſceptre n'eſt perdu, que lorſqu'on l'abandonne,
Madame : (ſans courage, il eſt peu de vertus)
Et s'il eſt des complots que j'avais peu prévus,
J'ai de quoi les combattre, & mon ame eſt tranquille.
Tandis que cette Tour vous offre un ſûr aſyle ;
Que mon fils, mes amis y reſpectent vos loix ;
Je fais armer pour vous mes fideles *Gallois*.
Ce peuple, de tout temps rival de l'Angleterre,
Oublié dans la paix, rédouté dans la guerre,
Au fond de ſes forêts, par nos Rois relégué,

Fut quelquefois vaincu, mais jamais ſubjugué....
Ce Peuple hait Pembroc ; il m'aime.... & j'en diſpoſe.

JEANNE.

On ne prévient les maux qu'en détruiſant leur cauſe,
Seigneur.... & ſi Pembroc n'arme que contre vous ;
Ne peut-on le gagner ?... S'il peut tenir de nous,
Plus encor qu'à ſes vœux n'aura promis ſa Reine ?...
Si Derby, qui jamais ne ſeconda ſa haine,
En ſecret indigné de ſes noirs attentats,
Pouvait fléchir ſon cœur ?

NORTHUMBERLAND.

Ne vous en flattez pas.
La haine que la crainte a réduite au ſilence,
Veille, attend, & ſaiſit l'inſtant de la vengeance....
C'eſt s'abuſer, enfin, de croire que jamais
On gagne les méchants à force de bienfaits.

JEANNE (*avec plus de force.*)

Mais, peut-être, Seigneur, cet ennemi terrible,
Si vous le préveniez, y ſeroit-il ſenſible ?

NORTHUMBERLAND (*vivement.*)

Eh ! peut-il oublier, que toujours ſon égal,
Sa politique, en moi, vit toujours un rival ?
Qu'en amitié perfide, il a trompé la mienne ?
Qu'envieux de ma gloire, & jaloux de la ſienne,
Il s'eſt toujours trahi lorſqu'il crût me trahir ?...
Madame, il me craint trop, pour ne me point haïr.
Le ſeul ſuccès décide un ſort tel que le nôtre ;
Le triomphe de l'un eſt la perte de l'autre :

Sa Reine, ſous ſon joug, n'entendra que ſa voix....
Et ſi Pembroc me perd, il nous perdra tous trois.

JEANNE.

Mais, ſi vous nous quittez.... que faut-il faire ?

NORTHUMBERLAND,

Attendre...

Votre Amant, dans ces murs, peut long-temps vous défen-
Pendant que vers le Nord précipitant mes pas, (dre,
Je cours vous raſſembler de fideles ſoldats....
Tant qu'entre deux rivaux la fortune balance,
J'attends tout de l'Anglais & de ſon inconſtance :
Chez ce Peuple, rebelle à l'abſolu pouvoir,
Le héros du matin, n'eſt qu'un tyran le ſoir :
L'audace ſeule a droit de ſubjuguer leur ame.
Sûre de mon retour, eſpérez tout, Madame ;
En défendant vos droits, mon fils dût-il périr,
Seul auteur de vos maux, je dois vous ſecourir....

(*en lui baiſant la main.*)

Dignes de l'amitié dont le nœud nous raſſemble,
Triomphons, s'il ſe peut, ou périſſons enſemble....
Mais tombons avec gloire, & dignes du ſuccès !



SCENE IV.

JEANNE (*ſeule.*)

Sois heureux, cher Guilford ! & je meurs ſans regrets...
Mais tu ne reviens point ?... Dans mon ame interdite,
Ta perte, en traits de ſang, déjà me ſemble écrite !...
Ah ! je l'avais prévu !... Pourquoi t'ai-je écouté ?...
Tout me reproche un rang que tu m'as trop vanté :
Et dût mon droit au trône être moins légitime ;
(*avec fermeté*)
J'ai cédé par faibleſſe !... & ſi j'en ſuis victime,
Du moins, en partageant le péril où tu cours,
Et digne de ton choix, je vole à ton ſecours....

SCENE V.

JEANNE, DERBY, SOLDATS.

DERBY (*à Jeanne.*)

Epargnez-vous ce ſoin.

JEANNE.

Ah, Dieu ! c'eſt toi barbare ?...

(*avec dignité.*)

Je ſens, je vois le ſort que Pembroc me prépare :
Guilford n'eſt plus, ſans doute, & je ſuis dans tes fers ?...
Approche.... épargne un crime à celle que tu ſers :
Frappe.... & que ſes bienfaits ſoient le digne ſalaire
D'avoir percé ce cœur.... à qui tu n'as pu plaire.

DERBY.

Achevez, achevez, Madame, d'accabler
Un Amant, qu'un rival dédaigne d'immoler ?
Victime de l'amour, j'aſpirais à la gloire :
Guilford me l'ôte encore !... Aſſurez ſa victoire....
Je ſuis ſon priſonnier.

JEANNE (*avec tranſport.*)

Son priſonnier ?...

DERBY.

Quel ſort !...
Et pour comble d'opprobre.... il m'arrache à la mort !

JEANNE (*à part.*)

Grand Dieu !...

DERBY.

De votre hymen la nouvelle ſemée,
Ne laiſſait qu'un eſpoir à mon ame alarmée.....
Pembroc en vain s'oppoſe à mes vœux empreſſés :
Suivi de peu des miens, à l'inſtant ramaſſés ;
Brûlant de me baigner dans le ſang d'un perfide,
Je vole vers ces murs, & la rage me guide !...
Mais le ciel, aujourd'hui, favorable aux ingrats,
Dans un piege imprévu fait tomber mes ſoldats.

Ils sont enveloppés.... Dans ce péril extrême,
Je les défends en vain : je périssais moi-même ;
Si pour comble de maux, le Ciel, en ce moment,
N'eût, pour sauver mes jours, amené votre Amant.

JEANNE.

Quoi ! c'est lui qui vous sauve ? Et votre ame inhumaine,
Le méconnaît encore ?

DERBY.

Il ajoute à ma haine....
Le retour d'un bienfait ne peut être trop prompt :
Mais le bienfait d'un traître.... est un nouvel affront.

JEANNE.

D'un traître ?... Il ne l'est pas.... & la reconnaissance....
(*avec vivacité.*)
Mais, c'est lui que je vois !...

SCENE VI.

JEANNE, DERBY, GUILFORD.
SOLDATS, GARDES.

DERBY (*à Guilford.*)

Ose paraître.... avance,
Arbitre de mon sort, autrefois mon égal....
Viens goûter le plaisir de braver un rival....
Viens jouir de ta gloire & du bonheur insigne,

De triompher d'un cœur (dont je m'étais cru digne)
De me parler en maître; & de dicter des loix
A qui s'y voit soumis pour la premiere fois.

GUILFORD.

Je laisse un libre cours à ta fierté farouche.
Je parlerais en vain, puisque rien ne te touche:
Puisque ton cœur jaloux, dans sa haine affermi,
Dans qui t'aima toujours ne voit qu'un ennemi....
Victime, sans remords, de ta faiblesse extrême,
Tu rougis de tes fers?... Ne t'en prends qu'à toi-même....
Si tes soupçons, aigris par un pere inhumain,
Te mirent contre nous les armes à la main.
S'il osa m'imputer des crimes que j'ignore,
Juge, s'il t'a trompé?... puisque tu vis encore.

DERBY.

Pembroc aussi respire.... Il eut vengé Derby.

GUILFORD (*avec sentiment.*)

Dieux! qu'oses-tu penser?....

DERBY.

Tout, de qui m'a trahi...
(*en montrant Jeanne.*)
Tout, de qui craint pour toi.

JEANNE.

Ce soupçon téméraire,
Trop injuste Derby! me peint ton caractere.
Moins généreux que vain, l'objet le plus chéri,
Dès qu'il t'est préféré, devient ton ennemi:
La haine est un devoir pour ton ame offensée;

Et chez Derby, l'effet ſuit toujours la penſée.
Guilford n'oſait le croire!... & tu me prouves bien,
Que s'il fut ton ami.... tu ne fus pas le ſien.

DERBY (*avec fureur.*)

Dieux!...

JEANNE (*froidement.*)

Ecoute, & rougis.... Noble, quoi qu'elle endure,
L'amitié qui ſe plaint, ne connoît pas l'injure :
La voix du repentir appaiſe ſes regrets....
Qui ne pardonne point ne la connut jamais.

DERBY (*interdit.*)

Madame.

JEANNE (*avec un geſte d'autorité.*)

Juſqu'ici, j'avais ſu me contraindre.
Mais, réponds-moi, Derby?... de quoi t'oſes-tu plaindre,
Cruel!... Si comme Amant je le préfere à toi;
Pour lui ſeroit-ce un crime? en ſeroit ce un pour moi?...
Ces mouvements ſecrets, où le goût ſeul préſide;
Cet attrait inconnu, que le penchant décide;
Cet accord mutuel, d'ames, de ſentiments,
Qui chez deux étrangers fait trouver deux Amants;
(Et même, à la raiſon ces choix ſouvent contraires)
Les crois tu des forfaits, s'ils ſont involontaires?
L'amour, pour le bleſſer, conſulte-t-il un cœur?
Eſt-ce un crime au vaincu de céder au vainqueur?...
Mais, parle.... Qu'ai-je fait, depuis que ma promeſſe
Sur l'hymen que tu crains raſſura ta tendreſſe?
Quel motif t'a forcé de trahir, en un jour,

Tes ſerments, l'amitié, ta patrie, & l'amour ?...
Si mes feux avoués n'ont pu rompre ta chaîne,
Etant moins ton Amante, étais-je moins ta Reine ?
Mais ſi le Ciel propice, en te donnant des fers,
Te met en mon pouvoir ; vois comme je m'en ſers ?...
Victime des remords qu'enfante l'injuſtice,
Reprends ta liberté.... qu'elle ſoit ton ſupplice.

DERBY (*avec étonnement.*)

Qu'entends-je ?... Ah, malheureux !... Il ne te manquait (plus
Que de voir, à tes yeux, briller tant de vertus ?...
Triſte objet des rigueurs d'un deſtin déplorable,
Il te manquait encor de te trouver coupable ?
Et rebelle à l'amour, ainſi qu'à l'amitié,
De te ſentir toi-même indigne de pitié ?...

(*après un inſtant d'accablement.*)

Madame, le remord qu'en mon cœur je ſens naître,
(pour la premiere fois) m'apprend à me connaître ;
Et me prouve trop bien, qu'un inſtant malheureux
Peut faire un criminel d'un Amant vertueux !

GUILFORD (*avec vivacité.*)

Quoi, Derby !... ſe peut-il, que ton ame attendrie,
Dans la Reine aujourd'hui, puiſſe voir une Amie ?...
Que la haine, à mes vœux, ne ferme plus ton cœur ?

DERBY (*avec ſentiment.*)

Ami, l'orgueil peut feindre.... & non pas la douleur.

JEANNE.

Quoi !... ce regret ſubit ?...

DERBY.

Eſt juſte.... (il eſt ſincere !)
Vous en allez juger.... Sans accuſer mon pere,
Madame ; vous ſavez quelle rivalité,
Contre Northumberland l'a toujours irrité ?...
La guerre a ſes revers ! L'abus de la victoire,
De plus d'un conquérant a vu flétrir la gloire :
Et du ſuccès, ſouvent le ſoldat enivré,
Dans ſes premiers tranſports n'avait rien de ſacré ?...
De votre ſûreté, que Derby ſoit le gage :
Contre vos ennemis, gardez-moi pour ôtage ;
Retenez dans ces murs un garant de leur foi...
Craignez moins d'eux enfin, tant qu'ils craindront pour (moi.

GUILFORD.

Je revois mon Ami !... C'eſt Derby que j'embraſſe !...

DERBY.

Il gémit de ſes torts !

GUILFORD.

Ta douleur les efface.

DERBY.

Plût au Ciel !... Mais je veux mériter mon pardon... .

(*à Jeanne.*)

Et pour vous le prouver.... gardez-vous de Glaſton !,..
Il vous trahit tous deux.

GUILFORD.

Glaſton, dis tu ?...

DERBY.

Lui-même.

Songe à t'en aſſurer, ſi tu crois que je t'aime?...
(Mais, ſur tout, ſans éclat!) car je crains qu'en ces lieux,
Ce perfide, entouré de guerriers factieux;
Pour prévenir tes coups, s'il prévoit ta vengeance,
Ne puiſſe être, en effet, plus puiſſant qu'on ne penſe?...
Agis donc, en ſecret.... Madame, calmez-vous,
Et d'un traître connu, redoutez peu les coups....
  Toi, Guilford, va combattre & terminer la guerre:
Fais régner ton Amante.... & reſpecte mon pere!

Fin du troiſieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DERBY, UN GARDE.

DERBY (*au Garde.*)

(*à part.*)

DEMEUREZ un inſtant.... Quoi ! bravant le danger
Où ſa témérité riſque de le plonger,
C'eſt mon pere, dit-il ? c'eſt Pembroc qui deſire
Que je l'attende ici ?... Le motif qui l'inſpire,
De ſon cœur alarmé bannit tout autre effroi,
Sans doute, que celui dont il frémit pour moi....
Que je crains ſes fureurs !... Mais le devoir auſtere,
Tout injuſte qu'il eſt, me dit qu'il eſt mon pere :
Qu'il eſt pour la vertu de dangereux inſtants ;
(*Au Garde.*)
Que je l'éprouve, hélas !... Dites que je l'attends ?...
Allez....

SCENE II.

SCENE II.

DERBY (*seul.*)

C'EST toi, dont l'ame à l'intérêt livrée,
De ces lieux à Pembroc ouvre, en ſecret, l'entrée,
Infidele Glaſton ?... & je vois maintenant,
Que c'eſt toujours trop tard, qu'on punit un méchant !

SCENE III.

DERBY, PEMBROC.

Pembroc eſt déguiſé en Soldat, le caſque en tête, & la viſiere baiſſée.

PEMBROC (*à part.*)

(*en ſe découvrant.*)

IL eſt ſeul... approchons... Cher Derby ! quand la guerre,
A tes vœux, comme aux miens, dans cet inſtant contraire,
Te ſoumet à des loix (dont on peut abuſer....)
Indigné de tes fers, Pembroc ſait tout oſer.

DERBY (*tendrement.*)

Ah, mon pere !...

PEMBROC.

Entends-moi ?... Ce déplorable Empire,
Que depuis si long-temps la discorde déchire ;
Où l'intérêt, l'orgueil & la rébellion,
Sous le manteau sacré de la Religion,
(Impérieux tyrans de l'autel & du trône !)
Arrachent à nos Rois & rendent la couronne :
Cette Angleterre, dis-je, où l'on vit, tour-à-tour,
Tant de sceptres brisés par le succès d'un jour ;
Pour peu que Derby m'aime, & qu'il veuille m'en croire,
Va devoir à nos soins son repos & sa gloire.

DERBY.

Prisonnier de Guilford, qu'exigez-vous de moi ?...
Que puis-je dans les fers ?

PEMBROC.

Les briser.... être toi....
Sauver ta Reine au sort dont ce jour la menace ;
Loin de la recevoir, à Guilford faire grace....
Si tu les crois, enfin, dignes de ta pitié,
Consoler, à la fois, l'Amour & l'Amitié.

DERBY.

Moi, Seigneur !... & comment ?

PEMBROC.

En suivant la carriere,
Que t'ouvre la Fortune & qu'applanit ton pere :
En sachant mériter les faveurs du destin....
Marie est sous mes loix.... & je t'offre sa main.

DERBY.

Sa main !... Oubliez-vous ?...

PEMBROC.

Quoi ?... tes feux pour l'ingrate,
Dont la fauſſe pitié te trahit & te flatte ?
Qui te hait, en effet, & craint pour ſon Amant ?...
Dieu ! mon fils eſt-il fait pour tant d'abaiſſement ?
Quand la gloire & l'honneur, lorſqu'un trône l'appelle,
Mépriſable jouet d'un rival infidele,
Qui de Jeanne, à ſon gré, change & fixe la foi ;
Veut-il encore l'aider à devenir ſon Roi ?
Veut-il, en ajoutant encor à leur puiſſance,
Et ſe perdre, & livrer ſon pere à leur vengeance ?

DERBY.

Si vous me connaiſſez ?... vous ne le croyez pas,
Seigneur.

PEMBROC.

Viens donc, mon fils ? oſe ſuivre mes pas ?...
Songe que Londre, en toi, va reſpecter ſon Maître ;...
Que Guilford le ſera, ſi tu ne veux point l'être ?...
Que les inſtants enfin d'où dépend ton ſuccès,
S'ils ne ſont point ſaiſis... ſont perdus pour jamais.

DERBY.

Non.... Duſſé-je adopter l'eſpoir qui vous anime ;
En vous obéiſſant, je perdrais votre eſtime,
Seigneur.... elle m'eſt chere.... & vous-même, autrefois,
Daignâtes me dicter de plus auſteres loix.

PEMBROC.

Les temps changent, mon fils ; les loix changent de mê-
Lorſque le bien public & le pouvoir ſuprême, (me,
Sur ces objets ſacrés forcés de varier,
Concourent à la fois pour les rectifier...
Eh ! dans quel temps jamais à la triſte Angleterre,
Un pareil changement fut-il plus néceſſaire ?
Et lorſque Derby ſeul peut lui rendre la paix ;
L'amour peut-il encore exciter ſes regrets ?

DERBY.

Dût l'amour, déſormais, n'en plus être la cauſe,
Seigneur.... un autre obſtacle à vos deſirs s'oppoſe.

PEMBROC.

Un autre obſtacle ?...

DERBY.

Oui, ſi ſaint, ſi reſpecté,
Que par le plus coupable il ſerait atteſté !...
Ma priſon.

PEMBROC.

Ta priſon ?... je la briſe.... & le blâme
N'en peut tomber ſur toi....

DERBY.

Je le ſaurais.

PEMBROC.

Ta flamme,
Du trône (qui t'attend) t'écarte pour jamais,
Malheureux ?....

DERBY.

A ce prix, je le perds ſans regrets.

PEMBROC (*avec une fureur contrainte.*)

Tu me connais, Derby ?... Plus ton refus m'accable,
Plus mon reſſentiment eſt pour toi redoutable !...
Suis-moi ?...

DERBY.

Je ne le puis.

PEMBROC.

Ciel ! qui retient mon bras ?...
(*en portant la main ſon épée.*)
Si tu n'étais mon fils ?

DERBY (*à part.*)

Si je ne l'étais pas ?...

PEMBROC (*d'une voix altérée.*)

Derby !...

DERBY.

Seigneur ?...

PEMBROC.

Ingrat !... s'il faut que je te laiſſe
En proie à des regrets, (dignes de ta faibleſſe !)
Apprends qu'ici, bientôt, Pembroc ſe vengera,
De toi, de tes amis.... ou qu'il y périra....
(*en voyant Derby inébranlable.*)
Adieu, perfide.

(*on entend du bruit.*)

DERBY.

Ciel ! quel bruit ſe fait entendre ?...

(*en arrêtant ſon pere.*)
Demeurez.... en ſortant, on pourrait vous ſurprendre;
Mon pere.... & je frémis de ce que vous riſquez !...
On vient....

(*Pembroc baiſſe la viſiere de ſon caſque.*)

SCENE IV.

JEANNE, DERBY, PEMBROC,

JEANNE (*à Derby.*)

Ces murs ce ſoir doivent être attaqués,
Dit-on, brave Derby !... L'implacable Furie,
Qui contre nous déchaîne & Pembroc & Marie,
Leur peint tous vos dangers, exagere vos maux :
Dans vos amis, enfin, leur montre des bourreaux....
Mais, quel eſt ce guerrier ?

DERBY.

Madame.... c'eſt....

PEMBROC (*en ſe découvrant.*)

Un pere,
Que le péril d'un fils a rendu téméraire :
Qui ſe livrant au ſort qu'il affronte aujourd'hui,
Le préfere au malheur d'être trahi par lui.

JEANNE (*après un moment de ſilence.*)
(*aux Gardes.*) (*à Derby.*)
Qu'on appelle Guilford ?... Vous voyez ma ſurpriſe,
Mylord ?... & vous ſentez tout ce qui l'autoriſe ?...
Pembroc ici !... Pembroc déguiſé dans ces murs !...
Je reconnais ſa haine & ſes complots obſcurs....
Mais que Derby s'y prête & daigne les entendre ?...

DERBY (*avec vivacité.*)
N'achevez point !... ſa vue ici doit vous ſurprendre ;
Et ſur-tout avec moi, Madame.... Mais Derby,
S'il eſt moins votre Amant, n'eſt pas moins votre Ami.
Vous en aurez la preuve.

(*il ſort.*)

PEMBROC (*à part.*)
Ingrat !

SCENE V.

PEMBROC, JEANNE.

PEMBROC.

Je ſens, Madame ;
A quels affreux ſoupçons doit ſe livrer votre ame,
A l'aſpect de Pembroc, déguiſé dans ces lieux ?
Et combien, en effet, j'y dois bleſſer vos yeux ?...

Sans doute que tout autre, en même circonstance,
Voudrait de ses projets démentir l'apparence?...
Mais j'écarte ce soin, & ne puis vous cacher,
Qu'un fils, que mes terreurs voulaient vous arracher,
Fidele à ses serments, (ou plutôt à vos charmes!)
Par d'obstinés refus ajoute à mes alarmes.

JEANNE.

Tu penses me braver, Pembroc?... Tu sais pourtant,
Que sûr de se soustraire au destin qui l'attend,
Le pere de Derby, (loin d'être ma victime)
Peut, avec son pardon, mériter mon estime?

PEMBROC.

Pour me voir à vos pieds, il n'est qu'un sûr moyen....
Si Derby n'est pas Roi.... son pere ne craint rien.

JEANNE.

Ainsi, sans me cacher le motif qui te guide,
Tu m'annonces celui qui t'a rendu perfide?...
Ainsi, pour voir son fils au rang des Souverains,
Foulant aux pieds les loix & les droits les plus saints,
Pembroc à son caprice asservit la couronne?
L'arrache d'une main, de l'autre la redonne?
Et m'osant confier ses coupables projets,
Croit, en m'intimidant, préparer leur succès?...
A sa Reine, en un mot, ose parler en Maître?

PEMBROC.

Madame, si mon fils, (quelque ingrat qu'il puisse être!)
N'en est pas moins l'objet qui fixe tous mes vœux;
Si pour le voir au trône aussi puissant qu'heureux,

J'affronterais les fers, la mort, (l'opprobre même!...)
Concevez ma douleur, mon déſeſpoir extrême!
Combien je déplorai ſon malheur & mon ſort,
Quand j'appris qu'à Derby vous préfériez Guilford?...
Dès-là, prompt à ſaiſir l'occaſion offerte,
Par la mort d'Edouard, je jurai votre perte;
Et deſtinai mon fils à celle que ſes droits
Appellaient avant vous au trône de nos Rois....
(Tout me flattait, hélas! de leur reconnaiſſance....)
L'Amour!... l'Amour détruit ma plus chere eſpérance!
(Quel triomphe pour vous! quelle honte pour moi!...)
N'eſpérez pas pourtant, quoique ſous votre loi,
Et quel que ſoit ici votre pouvoir ſuprême,
Voir aujourd'hui Pembroc différent de lui-même?
Il ſait mourir, Madame, & ne ſaurait changer....
Mais vous-même, craignez un plus preſſant danger!

JEANNE, (*avec terreur.*)

Ah, barbare! qu'entends-je?...

PEMBROC.

Un conſeil ſalutaire,
Qu'exige cet inſtant!) que je n'ai pu vous taire:
Qui doit être adopté, ſuivi, dès ce moment,
Si vous voulez régner & ſauver votre Amant.

JEANNE (*avec terreur.*)

Mon Amant?...

PEMBROC.

Et vous-même!...

JEANNE.

Ainſi donc, pour te plaire;
C'eſt peu de triompher de l'ardeur la plus chere ?...
Ainſi, pour ne plus voir en toi mon ennemi,
Il faut trahir Guilford ?... Il faut aimer Derby ?

PEMBROC.

Il ne faut, en effet, au feu qui vous inſpire,
Oppoſer qu'un objet ... ce que vaut un Empire.
Croire, ſur-tout, qu'il n'eſt qu'une Reine pour moi :
Celle qui de mon fils daignera faire un Roi....
Comptez ſur moi, Madame... & quoi que je haſarde,
Rendez mon fils heureux.... le reſte me regarde....
(*en voyant Derby.*)
Ah! reviens ?...

SCENE VI.

JEANNE, PEMBROC, DERBY.

DERBY.

Les ſoupçons qui devoient vous frapper,
Madame, étaient fondés : j'ai dû les diſſiper....
Glaſton, n'eſt plus à craindre.

PEMBROC (*à part.*)

Ah ! quel revers ?

DERBY.

Ce traître ;
Qu'un nouvel intérêt vit toujours prêt à l'être,
Et toujours plus coupable !... en tombant ſous mes coups,
Ne laiſſe plus, ici, d'autre Maître que vous,
Madame.

JEANNE.

Ah, cher Derby !... quelle reconnaiſſance ?...

DERBY.

Vous ne m'en devez point.... ma plus chere eſpérance,
Eſt de revoir Pembroc, plus juſte déſormais,
Donner le même exemple à vos autres Sujets....

(*avec tranſport.*)

Oui, mon pere ! Derby, pour vous, pour votre gloire ;
Derby, que vous aimez ; votre fils, aime à croire,
Qu'un triomphe ſi grand, ſi glorieux pour vous !
D'où dépend mon bonheur & le ſalut de tous,
(Sur-tout lorſque mon cœur oſe en tenter un autre !)
Eſt digne de flatter un cœur tel que le vôtre ?...
Pourriez-vous balancer ?... Non. Vos yeux attendris,
Vos devoirs mieux connus, raſſurent votre fils ;
Et vous rendant enfin à votre Souveraine,
Quand j'ai vaincu l'Amour, ſauront vaincre la haine....
Ah ! quel que ſoit l'objet de vos reſſentiments,
Songez qu'ici la Reine a reçu vos ſerments ?...
Que le trône, ſans vous, ſéduiſait peu ſon ame ?
Que la foi, l'équité.... que l'honneur les réclame ?...
Que celle enfin, de qui vous appuyez les droits

Annullés par ſon pere (& proſcrits par nos loix);
Vile eſclave de Rome, & que l'Eſpagne inſpire,
A leurs ſanglants décrets va livrer cet Empire ?
Et que l'Anglais, courbé ſous le poids du malheur,
Dans Pembroc, à mes yeux, en maudira l'auteur ?...
Dieu !... s'il faut qu'à ce point votre nom ſe flétriſſe ?
Mon pere ! épargnez-moi cet horrible ſupplice ?...
Un fils, qui vous chérit, l'attend à vos genoux !...
Ou reprenez le ſang qu'il a reçu de vous ?

JEANNE (*à part.*)

Que cet inſtant ajoute à ma douleur ſecrete !

PEMBROC (*après un moment de ſilence.*)

Leve-toi ?... la Nature en moi n'eſt point muette ;
Tu le ſais ?...

DERBY (*en l'embraſſant.*)

Ah ! mon pere....

JEANNE (*allant à lui.*)

Ah, Seigneur !...

PEMBROC.

Mais comment,
Si Madame, aujourd'hui couronne ſon Amant ?...
Comment me garantir des coups que me prépare
La haine d'un rival auſſi fier que barbare ?

(*à Derby.*)

Je veux que l'amitié te réponde du tien ?...
Mais qui me répondra des intrigues du mien,
Lorſqu'armé par la crainte & le pouvoir ſuprême,
Il voudra m'immoler ?...

JEANNE (*vivement.*)

Moi, Seigneur !... Guilford même !...
Moi, qui vous devrai tout !... Moi, qui jure aujourd'hui
De voir en vous ce Prince !... & de vous voir en lui !...

SCENE VII.

JEANNE, PEMBROC, DERBY, GUILFORD, GARDES.

JEANNE (*courant au-devant de Guilford.*)

VIENS Guilford ?... cet inſtant met un terme à ta peine !..!
(*avec tranſport.*)
Dans ton Amante, enfin, Pembroc revoit ſa Reine !
Mes ſentiments pour toi n'offenſent plus ſon cœur....
Et c'eſt à ton Ami que je dois ce bonheur !...
(*en montrant Pembroc.*)
Dignes de l'obtenir, jurons lui l'un & l'autre,
Que leur félicité ſera toujours la nôtre ;
Et que Northumberland, d'accord avec ſon fils,
(*avec terreur.*)
Oubliera pour jamais.... Que vois-je ?... tu gémis !..!
L'inſtant même où Pembroc termine nos alarmes,
Ce fortuné moment doit-il coûter des larmes ?
Aurais-je à craindre encor quelques nouveaux revers?...

Ose me l'annoncer ?...

GUILFORD.

Mon pere.... est dans les fers !...

JEANNE.

(*à Derby*)

Dans les fers ?... Ah, Derby !...

PEMBROC (*à part.*)

L'espoir encor me reste.

JEANNE (*à Guilford.*)

Il est dans Londre ?...

GUILFORD.

Hélas !...

DERBY.

Quel contre-temps funeste !

GUILFORD.

L'infidele Glaston, instruit de ses projets,
En trahissant mon pere, a comblé ses forfaits.

DERBY.

Monstre, trop mal puni, pour qui connut ton ame !...
Mais calmez vos terreurs : Pembroc, au moins, Madame,
Dans ce nouveau malheur nous offre un sûr appui :
Votre rivale est faible, & n'est rien que par lui....
Rassure-toi, Guilford.

GUILFORD (*à Pembroc.*)

Seigneur, pour la confondre,
Je n'avais qu'un espoir !... & j'allais lui répondre,
Que Pembroc, en ces lieux, m'étoit un sûr garant
De ce qu'elle oserait contre Northumberland ?...

Mais puiſque vous ceſſez de nous être contraire;
Que vous ne voyez plus un rival dans mon pere;
Et que contre un parti, ſi dangereux pour nous,
La Reine trouve enfin un protecteur en vous?...
Soyez auſſi le mien, Seigneur; & qu'à ce titre,
Du plus ſaint des devoirs je trouve en vous l'arbitre?
Que je vous doive enfin, en ce funeſte jour,
Ce qu'attendent de moi la nature & l'amour?

DERBY.

Ah, mon pere!...

PEMBROC.

Senſible à tant de confiance,
Quand mon trouble eſt égal à ma reconnaiſſance,
(Duſſiez-vous déſormais être ſûrs de ma foi)
Quels ſecours pour ce Prince eſpérez-vous de moi?...
Eh! qu'attendre, en effet, quelque effort que je faſſe,
Pour dérober ſa tête au coup qui la menace,
D'un ſuccès, que l'inſtant ne rend que trop douteux?

DERBY (*avec chaleur.*)

Mon pere!...

PEMBROC (*à Jeanne & à Guilford.*)

Ecoutez-moi?... Si cédant à vos vœux,
J'allais vous conſeiller, pour racheter ſa vie
Et rompre ſa priſon, de me rendre à Marie?
Ne pourriez-vous pas craindre, ou du moins ſoupçonner,
Les motifs du conſeil que je pourrais donner?...
Et ſi je propoſais un ſentiment contraire,
Qui de votre ennemie irritât la colere,

Et me rendît ſuſpect à ſon pouvoir jaloux ;
Que pourrais-je, Seigneur, pour un pere & pour vous ?...
Il faut opter, pourtant : le danger, le temps preſſe !...
Pour en délibérer, ſouffrez que je vous laiſſe.
De la Reine & de vous, j'attendrai les avis,
Mylords... & quels qu'ils ſoient, vous les verrez ſuivis.

SCENE VIII.

JEANNE, GUILFORD, DERBY.

JEANNE.

Que faire ?... Que réſoudre ?... Affreuſe alternative !...
Dans cette extrémité, quelque parti qu'on ſuive,
Le péril eſt égal !... Mais, Mylord, pardonnez
Au trouble de mon cœur, de mes ſens étonnés ?
D'un cœur qui vous honore & craint de vous déplaire ?...
Mais, cher Derby... Pembroc... Pembroc n'eſt point ſincere !
Pembroc diſſimulait !... Ses yeux & ſes diſcours,
Maſquaient en vain ſon cœur ?... Pembroc nous hait toujours !

DERBY.

Sans oſer avouer, que de la même crainte,
Madame, malgré moi, mon ame ſoit atteinte ;
Quand la mort de Glaſton renverſe ſes projets,
Je crois qu'il en conſerve, au moins, quelques regrets...
Mais ſi vous en croyez au zele qui m'inſpire,

Pour vous, pour mon Ami !... Tout me force à vous dire,
Que pour ſauver ſon pere, il n'eſt qu'un ſeul moyen...
Et pour briſer ſes fers... qu'il faut rendre le mien.

JEANNE.

Ah, Seigneur ! craignez....

DERBY.

Non... Si mon pere s'engage
A lui rendre le ſien ; il vous en reſte un gage,
Qu'en vain près de ſa Reine il voudrait rappeller ;
Qui toujours l'intéreſſe & le fera trembler.

GUILFORD (*avec tranſport.*)

Je te dois trop, Ami, pour oſer entreprendre
De t'en peindre l'excès !... Madame, allons apprendre
Au pere de Derby.... qu'il eſt libre.

JEANNE (*à Derby.*)

Ah, Seigneur !
Quel héros, mieux que vous, triompha de ſon cœur ?
Et prouva mieux, qu'au ſein de l'erreur la plus chere,
La grande ame jamais ne perd ſon caractere ?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

JEANNE, GUILFORD.

JEANNE (*en ſuivant Guilford.*)

Ah ! quel que ſoit l'objet de ce cruel ſilence ;
Eſt-ce à toi, cher Guilford, de craindre ma préſence ?
Et ſi l'amour te force à ce ſoin généreux ;
Abſent de ce qu'on aime, eſt-on moins malheureux ?

GUILFORD.

Oui, ſans doute !... & ſur-tout, lorſqu'on ſe croit coupa- (ble,
Et qu'on peut s'imputer le malheur qui l'accable...
Eh ! quel autre que moi vous a fait accepter
Un ſceptre, qu'à mes yeux vous alliez rejetter ?
Quel autre, plus que moi, condamnant vos alarmes,
En rehauſſa l'éclat ? vous en vanta les charmes ?
Combattit un refus, qui vous ſemblait fondé ?...
N'eſt-ce pas à l'amour que vous avez cédé ?...
Si Guilford, aujourd'hui, brûlant de vous défendre ;
Contre vos ennemis oſait plus entreprendre ?

Si ce trône (à mes yeux moins cher que votre cœur !)
Pouvait être pour moi le prix de la valeur ?
Ou, du moins, si ma mort, au sein de la victoire,
Assurait de vos jours le repos & la gloire ?...
Mais le péril d'un pere, en enchaînant mon bras,
M'ôte jusqu'à l'espoir du succès des combats ;
Et Guilford, gémissant sous les maux qu'il endure,
Ne peut venger l'amour, sans blesser la nature !

JEANNE.

Contre de tels revers, la douleur ne peut rien.
Qu'accroître ton malheur... en ajoutant au mien !

GUILFORD (*tombant aux pieds de Jeanne.*)

Ah ! que tant de bonté m'humilie & me touche !...
L'Amour & la vertu parlent par votre bouche,
Amante généreuse !... & j'abjure, à vos pieds,
Des faiblesses, qu'en vain vous me pardonneriez,
Si pour en triompher, lorsque mon cœur s'y livre,
J'avais moins sous les yeux vos exemples à suivre ?...
(*en se relevant.*)
Cependant, le jour tombe.... & Pembroc, dès ce soir,
Devait....



SCENE II.

JEANNE, GUILFORD, DERBY.

GUILFORD (*courant à Derby.*)

Viens-tu, Derby, confirmer mon eſpoir ?...
Northumberland, enfin ?...

DERBY.

Mon pere vous l'envoie...
Il arrive... & je viens partager votre joie !...
L'eſcorte eſt ſous ces murs.... il va paraître....

GUILFORD (*en l'embraſſant.*)

Ami,
Je reſpire !... Pembroc n'eſt plus notre ennemi !...

SCENE III.

JEANNE, GUILFORD, DERBY,
NORTHUMBERLAND.

GUILFORD.

Mon pere !... quel bonheur !...

JEANNE (*à Northumberland.*)

Seigneur ! de quelles craintes,
Vous euffiez vu pour vous nos deux ames atteintes ?...
Mais quoi !... vous frémiffez ?...

NORTHUMBERLAND.

Senfible à votre effroi,
Plût au Ciel que je n'euffe à trembler que pour moi !

DERBY.

Qu'entends-je ?... quoi, Seigneur !

NORTHUMBERLAND.

L'efcorte qui m'amene,
Cher Derby.... vous attend dans la falle prochaine.

DERBY.

Moi ?...

JEANNE.

Dieu !

NORTHUMBERLAND.

Marie, après avoir brifé mes fers :
« Va apprendre, dit-elle, à celle que tu fers,
« Que fa Reine, au moment de punir fon audace,
« En faveur de Derby, veut bien lui faire grace :
« Pourvu que, de la Tour où l'on va te mener,
« La même efcorte ici puiffe le ramener ?

DERBY (*à part.*)

Ah, Pembroc !...

JEANNE (*après un moment de filence.*)

Et c'eft moi !... moi que de la cruelle
Excepte feule, ici, la fentence mortelle ?...

Et je pourrais trahir, pour m'avoir trop ſervi,
(à Guilford.)
Ton pere, mes Amis, & toi Guilford auſſi ?
A ſes barbares loix, ſi mon malheur me livre ;
Je les verrais périr.... & j'y pourrais ſurvivre ?...
(avec chaleur.)
Non, cher Northumberland ! non, Guilford ! non, jamais,
Tant qu'il lui reſtera de fideles Sujets,
Celle que votre choix jugea digne du trône,
(Qui croit vos jours plus chers encor que ſa couronne !)
Ne deſcendra jamais de ce rang glorieux,
Que pour les garantir & pour vous voir heureux....
Que dis-je ?... Dans ces murs, ſi je ne ſuis trahie,
Eh ! ſur quel fondement l'orgueilleuſe Marie
Oſe-t-elle aujourd'hui me preſcrire des loix ?
Eſt-ce en les menaçant, qu'on détrône les Rois ?...
Amis, tout Souverain (s'il eſt digne de l'être ?)
Même au ſein du malheur, n'a que le Ciel pour maître.
Convainquons-en Marie... Et ſans plus nous flatter
De ſecours éloignés, qu'on peut intercepter ;
Avant que dans ces murs notre ardeur épuiſée,
N'offre à nos ennemis qu'une conquête aiſée,
(Opprobre qu'un grand cœur ne doit jamais riſquer !)
Nous-même, à notre tour, oſons les attaquer ?
Oſons, avec la nuit, favorable à nos armes,
Répandre dans leur camp le trouble & les alarmes ;
Et prompts à profiter de ce premier ſuccès,
Ou ſurprendre Marie, au fond de ſon Palais ;

Ou, ſi le ſort jaloux nous ravit la victoire?
Du moins la mériter.... & tomber avec gloire.

GUILFORD (*avec raviſſement.*)

Ah, Madame! quel Dieu vous inſpire?...

JEANNE.

L'honneur,
Le devoir.... vos périls!

DERBY (*vivement.*)

Leur voix parle à mon cœur....
(*à la cantonnade.*)
Soldats?... Allez apprendre à votre Souveraine,
Que Derby dans ces murs ne connaît qu'une Reine;
(*à Jeanne.*)
Et qu'il y reſte.... allez.... Madame; & vous, Amis,
De ſi braves conſeils doivent être ſuivis....
(*à Guilford.*)
J'exige, toutefois, que la Reine & ton pere,
(Au cas que le ſuccès à nos vœux fût contraire,
Et que Guilford, de moi ſe trouvât ſéparé,)
Nous gardent dans ces murs un aſyle aſſuré?

GUILFORD.

Magnanime Derby!...

NORTHUMBERLAND (*à Derby.*)

Quel deſſein eſt le vôtre?...

JEANNE (*à Derby.*)

Seigneur, nous vous ſuivrons?...

DERBY.

Non, reſtez l'une & l'autre:

Nulle crainte (à ce prix) n'affligera mon cœur.
(On entend un grand bruit.)
Mais, quels cris, en ces lieux, annoncent la terreur?..
Amis, sachons d'où naît cette alarme soudaine?...
Viens, Guilford?.. Vous, Seigneur, ne quittez point la Rei-
Je la laisse à vos soins, & reviens dans l'instant. (ne...

SCENE IV.

JEANNE, NORTHUMBERLAND.

JEANNE.

Que mon sexe est à plaindre!.. & Derby croit pourtant,
Quand je veux partager le péril qui nous presse,
En me donnant des loix, me prouver sa tendresse?...
(le bruit augmente.)
Seigneur! le bruit redouble.... Entendez-vous ces cris?..
Ah! c'est Pembroc; sans doute? & nous sommes trahis!..

NORTHUMBERLAND.

(à part.) *(haut.)*
Que ne puis-je en douter?... Madame, le courage,
Quoi qu'en pense Derby, ne dépend point de l'âge:
Je puis du moins encore, en secondant ses coups,
Et combattre & mourir, pour mon fils & pour vous;
Et j'y vole.

JEANNE.

Arrêtez?... Je vous suis....

SCENE V.

JAENNE (*seule.*)

Il me quitte !...
Il n'entend plus ma voix... & mon ame interdite,
Qui, malgré moi, redoute un vainqueur irrité,
Rappelle, vainement, toute ſa fermeté...
(*après un inſtant d'accablement.*)
Trop ſublimes vertus ! héroïſme ſuprême,
Qui croit élever l'homme au-deſſus de lui même,
En maîtriſant ſon cœur ſéduit par tes appas !
Tu maſques ſa faibleſſe, & n'en triomphes pas.
Ta voix s'épuiſe en vain : ſur l'ame la plus forte,
Plus puiſſante que toi, l'humanité l'emporte....
Mais le bruit ceſſe.... hélas ! que puis-je en augurer ?
Que n'ai-je point à craindre ? & que puis-je eſpérer ?...
Guilford !... Guilford ! ſans toi, je ſerais moins timide...
(*en voyant Northumberland.*)
Eh bien, Seigneur ?... Pembroc ?...



SCENE VI.

JEANNE, NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND (*avec chaleur.*)

MADAME, le perfide,
Que secondait la nuit propice à ses complots,
Sur nos remparts déjà croyait voir ses drapeaux;
Lorsque les cris perçants d'une garde surprise,
Nous ont de ce barbare annoncé l'entreprise.
Cependant nos Guerriers, en désordre accourus,
Peut-être sans succès nous eussent secourus,
(Tant le nombre à Pembroc assurait l'avantage!)
Mais, que ne peut-on pas attendre du courage?...
Au moment où, malgré les exploits inouis,
Qui signalaient Guilford & Derby réunis,
La troupe de Pembroc, à ses fureurs livrée,
De cette forteresse allait s'ouvrir l'entrée...
Derby, qui s'écartait, (que je croyais blessé!)
Sur le haut du rempart, que Pembroc croit forcé,
Tout-à-coup reparaît; & s'offrant à sa vue,
Sans bouclier, sans casque, & la poitrine nue:
« Barbare! (lui dit-il, d'une tonnante voix)
« Si pour couronner tes exploits,

« Ton fils doit de ces murs te céder la conquête ?
« N'eſpere l'obtenir qu'aux dépens de ma tête....
« Abandonne, à l'inſtant, tes odieux projets,
« Ou je reſte en butte à tes traits.

JEANNE.

Ah, Ciel !...

NORTHUMBERLAND.

A ce ſpectacle, auſſi touchant qu'étrange,
La fureur en pitié dans tous les cœurs ſe change :
Le coup, prêt à partir, demeure ſuſpendu :
Tout frémit & ſe tait : Pembroc eſt confondu ;
Et trahiſſant l'eſpoir de ſon ame inhumaine,
Sa troupe, avec horreur, prend la fuite & l'entraîne.

JEANNE.

Quel prodige !... ô Derby ! que ne te dois-je pas ?...
(*vivement.*)
Courons, Seigneur ! volons au-devant de ſes pas ?...
Si le plus tendre amour n'eſt pas ſa récompenſe ;
Qu'il jouiſſe, du moins, de ma reconnaiſſance !

NORTHUMBERLAND (*en l'arrêtant.*)

Ce Héros me ſuivait, Madame, avec mon fils...
Mais tous deux, à l'inſtant, viennent d'être avertis,
Qu'au rempart oppoſé de cette citadelle,
La nuit ſemble cacher quelque attaque nouvelle.

JEANNE (*avec terreur.*)

Quelque attaque nouvelle ? Ah, Ciel ! veille ſur eux... !
Sans doute, on nous trahit ?

NORTHUMBERLAND.

Madame, eſpérons mieux...
Abandonné des ſiens, confus de ſa diſgrace,
Craignez moins de Pembroc l'impuiſſante menace :
L'Amour & l'Amitié, qui combattent pour vous,
Veillent ſur ſes complots, & bravent ſon courroux.
Dans ces lieux, cependant, ſi vous daignez m'attendre,
Vous apprendrez bientôt.... Mais je crois les entendre?...
Et leur preſence va diſſiper vos terreurs....
Mais que vois-je ?... Grand Dieu !... c'eſt Pembroc ?...

JEANNE (*en tombant dans un fauteuil.*)

Je me meurs !...

SCENE VII.

JEANNE, NORTHUMBERLAND, PEMBROC, *l'épée à la main, & ſuivi d'une troupe de Soldats.*

PEMBROC (*à ſa ſuite.*)

(*en montrant Northumberland.*)
Qu'on retienne Derby ?... Qu'on enchaîne ce traître ?..
Que ces lieux ſoient gardés ?.. Allez ?.. & vous, Dorcêtre,
(*il lui parle bas.*) (*haut.*) (*à Jeanne.*)
Ecoutez ?... Qu'à l'inſtant tout ſoit prêt ?.. Je conçoi

Combien votre ſurpriſe égale votre effroi ?...
Mais la guerre autoriſe & la ruſe & l'adreſſe.
Des amis me reſtaient dans cette forterelle :
Ils m'ont ſervi, Madame...., & ſi vous m'euſſiez cru,
Vous régneriez encore, & Guilford eût vaincu.

JEANNE (*revenant à elle-même.*)

Ah, Dieu !...

PEMBROC.

Malgré les maux que ce jour vous prépare,
Pembroc du moins pour vous ne ſera point barbare,
Madame.... Il vous plaint même !... & de vous, déſormais,
Pourraient dépendre encor ſon bonheur & la paix ?

JEANNE.

Arrête ?... Toi, vainqueur, il faut que je périſſe,
Je le ſais.... mais, du moins, abrege mon ſupplice?...
Guilford, eſt-il vivant ?...

PEMBROC (*en héſitant.*)

Madame.... ſon trépas....
Ne peut être imputé.... qu'au deſtin des combats....

JEANNE (*après un moment d'accablement.*)

Le mien eſt décidé.

PEMBROC.

Sans doute, il pourrait l'être,
Si dans Londre Pembroc avait à craindre un maître ?...
Mais ſi vous-même enfin, ſachant ce que je ſuis,
Avez trop éprouvé ce qu'en effet je puis ;
Pembroc pourrait encor, (ſi vous daignez l'en croire)
Garantir, à la fois, vos jours & votre gloire.

JEANNE (*avec dignité.*)

Quand je perds, en un jour, & le trône (& Guilford!)
Oſerais-tu te croire arbitre de mon ſort?

PEMBROC (*vivement.*)

Oui, lorſqu'en perdant l'un, vous pouvez ſauver l'autre...
Oui, quand de mon bonheur pourrait naître le vôtre...
Quand un Prince, un Héros, (qui ne vit que pour vous!)
Qui, pour vous mériter dédaigna mon courroux;
Pour qui tout vous engage à la reconnaiſſance,
N'attendra que de vous le prix de ſa conſtance;
Et ſans vous en preſſer, ardent à vous ſervir,
Sur un trône ébranlé ſaura vous affermir...
Qui peut....

JEANNE (*ſans le regarder.*)

Guilford n'eſt plus!... Guilford.... n'eſt plus!...

PEMBROC.

Sa perte;
Quand, par moi, la Couronne à vos vœux eſt offerte,
Devrait, peut-être?...

JEANNE.

Ah, Ciel!... & ſon bourreau;
Et l'indigne ennemi qui creuſa ſon tombeau,
Du ſang de ce Héros la main encor fumante,
Oſe à de nouveaux nœuds inviter ſon Amante?

PEMBROC.

Croyez, Madame...

JEANNE.

Epargne à mon cœur déchiré,

Le déteſtable eſpoir où le tien s'eſt livré ?...
Ton fils aimait Guilford ; ton fils eſt magnanime,
Perfide !... il rougirait de partager ton crime.

PEMBROC.

Si cet unique eſpoir tient encor ſuſpendu
L'Arrêt, que contre vous la victoire a rendu ?...
Frémiſſez !... & craignez, que par votre réponſe,
Votre bouche elle-même enfin ne le prononce ?...
Crains de braver Pembroc, en cet inſtant fatal !

JEANNE.

Pere, indigne d'un fils, (que tu connais ſi mal !)
Quand je touche au moment (que tout mortel redoute !)
Si ſur ce que je penſe il te reſtait un doute ?
Apprends, que ſans Guilford, Derby, digne de moi,
Aurait pû m'obtenir... s'il n'était né de toi.

PEMBROC.

Eh bien, puiſque mon nom, mon pouvoir, ni mon âge,
N'ont pu me garantir de ce comble d'outrage?
Puiſque loin d'appaiſer un vainqueur irrité,
Ce qu'il craint pour tes jours ajoute à ta fierté ?
Tu vas revoir Pembroc, plus ſemblable à lui-même...

(*en hauſſant la voix.*)

Reçois mon fils, Cruelle ! avec le diadême ?...
Ou ſi ta haine craint de l'élever ſi haut ?...

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Tu vois d'ici le trône.... & voilà l'échaffaud....
Choiſis ?...

JEANNE (*après avoir fixé le fond du théâtre*)

Ce choix, ſans doute, à qui tient à la vie,
A qui connaît Pembroc, & redoute Marie,
(Sur-tout prêt à ſe voir victime de tous deux!)
Pourrait, (je le conçois) n'avoir rien de douteux....
Mais, moi!... t'es-tu flatté d'ébranler ma conſtance?
Entre la mort & toi, crois-tu que je balance?...

(*avec attendriſſement.*)

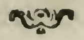
Et toi, que j'adorais!... toi, qui du haut des cieux,
Sans doute, en cet inſtant, fixes ſur moi les yeux,
Digne Amant! (par qui ſeul je pouvais être heureuſe!...)
Toi, qui peux m'imputer ta deſtinée affreuſe,
Trop malheureux Guilford! puiſque je t'ai perdu,
Mon cœur, en expirant, te rend ce qui t'eſt dû...
Je vole ſur tes pas.

PEMBROC (*courant à elle.*)

Ame inflexible!... Arrête?...
Vois ton ſort?... Vois le fer qui menace ta tête?...
Songe qu'il n'eſt qu'un pas entre la mort & toi!...

JEANNE.

Qui vécut ſans remords, la fixe ſans effroi.
Toi, ſi tu l'oſes, viens?... digne objet de ta haine,
Tu m'auras vu, cruel! vivre & mourir en Reine....
Adieu.



SCENE VIII.

SCENE VIII.

PEMBROC (*seul.*)

Ciel ! de l'Amour quel eſt donc le pouvoir ?
Sa fermeté m'étonne & confond mon eſpoir....
Mais mon fils ? mais mon fils, en perdant ce qu'il aime,
Quels ſeront ſes tranſports !... Soldats, à l'inſtant même,
Que mon fils enlevé de ces funeſtes lieux,
Au fond de mon Palais ſoit gardé ſous vos yeux ?...
Qu'on obſerve ſur-tout le plus profond ſilence,
Sur le ſort de ſa Reine ?... Ou craignez ma vengeance !...
Mais qu'entends-je ?... Qui vient à pas précipités ?...
Dieu ! Serait-ce Derby ?...

SCENE IX.

PEMBROC, DERBY.

DERBY (*dans l'intérieur.*)

Barbares, arrêtez ?..

PEMBROC (*entr'ouvrant la porte.*)

C'eſt lui-même !...

DERBY.

Arrêtez ?...

PEMBROC (*aux Gardes.*)

Qu'en ces lieux on l'entraîne?
Mais reſpectez ſes jours, ou redoutez ma haine!
(*On déſarme Derby, qu'on amene ſur le théâtre, & qui tombe dans un fauteuil.*)

SCENE X & derniere.

PEMBROC, DERBY, SOLDATS, GARDES.

PEMBROC (*aux Gardes & aux Soldats.*)

LAISSEZ-NOUS?

DERBY.

(*ſortant de ſon accablement.*) (*en voyant ſon pere.*)
Quelle horreur!..... Ah, barbare!... Et c'eſt toi
Qui me la réſervais?... Fuis? ou crains tout de moi!...
Crains que dans un tyran, perfide & ſanguinaire,
L'infortuné Derby ne méconnaiſſe un pere?

PEMBROC.

O mon fils!...

DÈRBY.

Moi! ton fils?... Après ta trahiſon;
Pembroc, tu n'en as plus... j'en abjure le nom....
(*après un moment de ſilence.*)
Mes yeux ont vu tomber (quel ſpectacle effroyable!)

Sous la main d'un bourreau, cette tête adorable,
(Objet de tous mes vœux !...) Et la foudre, en éclats,
N'a point frappé la tienne, & vengé son trépas ?...
Fuis, tigre !... fuis ?... ou crains....

(il s'avance vers son pere, recule en frémissant, & retombe dans un fauteuil, en se couvrant le visage de ses mains.)

PEMBROC (*aux pieds de son fils.*)

Pardonne à la faiblesse
D'un pere suppliant !... dont l'aveugle tendresse
Ne t'offre maintenant qu'un objet odieux....
Et qui, sans toi, peut-être... eût été vertueux !

DERBY (*en se relevant avec fureur.*)

Sans moi ?...

PEMBROC.

Oui... c'est pour toi, qu'infidéle à moi-même;
Que, de tout temps, épris de la grandeur suprême,
Et sacrifiant tout, pour y porter mon fils,
Tu me vois si coupable !...

Derby, profitant du moment où son pere est incliné, s'empare de son poignard, retient Pembroc d'un bras, & le fixant d'un air sinistre, qui laisse le Spectateur en doute sur son intention, se frappe de l'autre, en disant :

Eh bien... je t'en punis.

FIN.

POLYXENE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par M. DE LA PLACE.

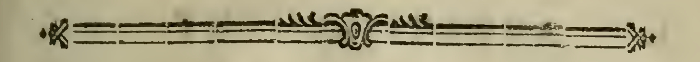
Le Prix eſt de trente ſous, broché.



A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.



AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

CE n'eſt pas ce deſir ambitieux, ſi commun de nos jours, qui me fit choiſir, il y a trente-cinq ans, le ſujet de *Veniſe ſauvée*, déja traité par l'eſtimable Auteur de *Manlius*. C'eſt qu'en partant de la pièce anglaiſe d'*Otway*, je crus qu'en mettant en action ce que *la Foſſe* n'avoit oſé mettre qu'en récit, je pourrois plaire aux Français, auxquels les premiers volumes de mon *Théâtre Anglais* ſemblaient déja faire deſirer une marche moins uniforme, & plus de mouvement dans nos pièces tragiques.

C'eſt par une ſuite de la même idée, qu'après avoir lu la Tragédie de *Polyxene*, du même Auteur, je cherchai de bonne

foi, par quelle raiſon cette Pièce, dont le ſujet m'avoit toujours ſemblé intéreſſant, avoit à ſa remiſe produit ſi peu d'effet au Théâtre, que, depuis ſoixante ans paſſés, les Comédiens n'avaient pas cru devoir haſarder de la reprendre. Et c'eſt alors que je crus n'en pouvoir attribuer la cauſe qu'à cette même ſimplicité, pour ne pas dire *nudité* d'intrigue, par conſéquent au peu de mouvemens théatrals dont nos grands Maîtres avoient ſi long-temps ſu ſe paſſer, mais dont eux-mêmes, dans un ſiècle tel que le nôtre, devenu plus difficile à meſure que ſes lumières & ſes jouiſſances ſe ſont accrues, euſſent probablement ſenti la néceſſité.

Il faut donc avouer que le ſujet de *Polyxene*, en partant du texte de *Virgile*, étoit peu fait pour fournir cinq actes aſſez chauds & aſſez remplis pour promettre à

la Fosse un ſuccès auſſi durable qu'éclatant; & que, ſans l'épiſode un peu romaneſque de *Télephe*, il eſt plus que probable qu'à peine en eût-il pu tirer trois. Ce qui, très-naturellement, me fit obſerver combien il eſt étonnant qu'ayant à combattre un obſtacle de cette eſpèce, il n'eût pas donné la préférence à *Ovide*, qui dans *ſes Métamorphoſes* (1) lui offroit une fable dont ſon génie eût pu tirer des ſituations plus variées, plus intéreſſantes, par conſéquent plus propres à remplir ſon objet. Et c'eſt encore d'après cette obſervation, qu'ayant dès long-tems regardé la mort de *Polyxene* comme un ſujet digne de la ſcène françaiſe, je crus, ſans prétendre lutter contre un Auteur dont le mérite m'étoit connu, pouvoir, en ſuivant une autre

(1) Liv. 13, Fab. 5 & 6.

route que la ſienne, eſſayer d'arriver au but où tout Auteur dramatique ſe propoſe d'atteindre : celui de toucher & de plaire, en traitant un ſujet qu'il croit propre à produire ces deux effets, ſeuls capables d'intéreſſer le cœur & l'eſprit des vrais amateurs du théâtre.

Qu'on ne préſume cependant pas que l'orgueil poétique m'enivre au point de croire mon ouvrage au deſſus de la cenſure : j'ai trop appris à connoître les difficultés de l'art, pour ne pas ſentir tout le ridicule d'une ſécurité auſſi aveugle que préjudiciable aux talens. C'eſt même dans la vue d'être éclairé ſur mes défauts par des yeux plus exercés que les miens, que je me ſuis déterminé à ſoumettre ma Pièce à leur critique, en la livrant à l'impreſſion : heureux, ſi en profitant de leurs lumières, je pouvois me flatter de la rendre

plus digne de paroître, avec quelque eſpoir d'indulgence de la part du public, ſur la ſcène où nos grands Maîtres ont ſi juſtement mérité les ſuffrages de la Nation!



PERSONNAGES.

POLYMESTOR, Roi de Thrace.

AGÉNOR, Prince de Thrace.

HÉCUBE, Veuve de Priam, Roi de Troye.

POLYXENE, fille d'Hécube.

ULYSSE, Roi d'Itaque.

DIMAS, ancien miniſtre d'Ulyſſe.

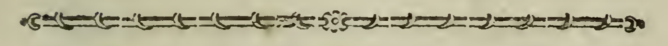
IPHITE, miniſtre & confident de Polymeſtor.

La Scène eſt à Seſtos, Capitale de la Thrace.

POLYXENE,



POLYXENE, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, IPHITE.

POLYMESTOR.

IPHITE, je le ſais : propice à nos ſouhaits,
La fortune ſouvent n'accorde ſes bienfaits,
Que pour mieux ſignaler toute ſon inconſtance.
Je ſens ce que pour moi t'inſpire la prudence :
Ilion fume encore ; & le ſort de ſon Roi,
Dans la Thrace, ſur-tout, a dû porter l'effroi ?...

Mais puis-je abandonner ſa famille opprimée,
Lorſque des Dieux enfin la colère calmée,
Semble lui deſtiner un aſyle en ces lieux ?...
Quoi ! ſi des bras ſanglans d'un vainqueur odieux,
Un fidelle ſujet ſut arracher ſa Reine,
Et ſauver de ſes fers l'aimable Polyxène ;
Veux-tu qu'un Roi puiſſant (& leur unique appui)
Soit pour des malheureux moins ſenſible que lui ?

IPHITE.

Non, Seigneur, je ſai trop que le pouvoir ſuprême,
Bien moins que la vertu, décore un diadême.
Mais un Roi la peut-il écouter en tout tems ?...
Ah ! du trône, Seigneur, les devoirs importans,
Ecartent les égards dont la voix tyrannique
Rarement eſt d'accord avec la politique ;
Et lorſqu'il faut céder à ſes auſtères lois,
L'intérêt de l'Etat.... eſt l'oracle des Rois.

POLYMESTOR.

Quels que ſoient ceux, ami, qu'à ce titre on renomme,
Qui veut n'être que Roi... ceſſe bientôt d'être homme.

IPHITE, *avec chaleur.*

Eh ! qu'importe, Seigneur, ſi ſon peuple eſt heureux?..
Hélas ! depuis l'inſtant que le courroux des Dieux
A conduit ſur ces bords Hécube & Polyxène,
Tout m'a prédit les maux que leur préſence entraîne.
Je ne ſuis point ſurpris, qu'inſtruit de ſes malheurs,
Hécube vous ait vu partager ſes douleurs ?
Que l'hymen, qui jadis vous unit à ſa fille,

Vous ait rendu ſenſible au ſort de ſa famille?
Un héros peut être homme en de pareils momens :
(La nature préſide aux premiers mouvemens !...)
Mais que le ſouvenir d'une épouſe chérie,
Ait aſſez de pouvoir ſur votre ame attendrie,
Pour vous faire braver un dangereux vainqueur...
Seigneur !... puis-je l'entendre & le voir ſans terreur?

POLYMESTOR.

Je dois plus de franchiſe au zèle qui t'inſpire,
Iphite.... En rougiſſant, j'oſe enfin te le dire :
Ce n'eſt plus la pitié qui m'anime aujourd'hui;
Sous un joug plus puiſſant ton maître eſt aſſervi...
Eſclave d'une erreur, dont tout doit me convaincre ;
Honteux de la connaître (& ſans pouvoir la vaincre...)
J'adore Polyxène... & ſurpris par ſes yeux,
Tandis que je croyois n'être que généreux...
J'étois amant!

IPHITE.

Qu'entens-je !.. Et votre ame ſéduite,
Des maux dont je frémis, ſent & craint peu la ſuite?
Et la Grèce, & les Dieux, dans ce fatal moment,
Et la Thrace à vos pieds, vous parlent vainement ?..
Mais de ſa fuite enfin, déja trop informée,
Préſumez-vous, Seigneur, que la Grèce alarmée
Puiſſe ignorer long-tems, ou ne pas ſoupçonner,
L'aſyle que la Thrace aura pu lui donner ?..

POLYMESTOR, *avec diſtraction.*

Tout, (juſqu'à ſon malheur!) m'attache à Polyxène.

IPHITE.

Le ſuperbe Ilion ſuccomba pour Hélène :
Le feu qui l'a détruit eſt encore allumé !..
Mais d'Hélène, du moins, Pâris étoit aimé,
Seigneur ?... &...

POLYMESTOR.

Je t'entens.... j'ai parlé.... Mais j'ignore
Le ſuccès d'un aveu, dont ſon cœur doute encore.
Effrayé du paſſé, peu certain du préſent,
S'il n'eſt tendre, ce cœur, il eſt reconnoiſſant :
Et ce ſentiment ſeul flatte mon eſpérance !..
Ah ! ſi l'offre d'un Trône & ma perſévérance ;
Si mes feux, mes bienfaits, parlent en ma faveur,
J'oſe tout eſpérer !.. Que la Grèce en fureur,
Vienne alors en ces lieux réclamer ſa captive...
Un nouvel Ilion l'attend ſur cette rive.

IPHITE.

Je verrai donc mon Roi, bravant même deſtin,
Riſquer tout... pour un cœur dont il eſt peu certain?..
Que je crois peu ſenſible à l'ardeur qu'il inſpire ?
Qu'un autre a pu toucher ?

POLYMESTOR.

Cruel !.. qu'oſes-tu dire ?

IEHITE.

La vérité, Seigneur... Qui la dit à ſon Roi,
N'a que l'honneur pour guide, & la vertu pour loi.

POLYMESTOR, *fièrement.*

Iphite?...

IPHITE.

Et duſſiez-vous ne m'en point faire un crime,
Seigneur?.. de ce devoir vous voyez la victime;
Puiſqu'en bleſſant l'objet dont mon maître eſt épris,
J'oſe encore accuſer...

POLYMESTOR, *vivement.*

Qui?

IPHITE.

Le Prince.

POLYMESTOR.

Mon fils?..
Ciel!..

IPHITE.

Lui-même. Agénor adore la Princeſſe...
J'ai ſurpris des ſoupirs garans de ſa tendreſſe,
Seigneur... Et plût au Ciel que j'en puſſe douter!

POLYMESTOR, *après un moment de ſilence.*

Sans m'alarmer, Iphite, ils peuvent éclater...
Va, je crains peu les feux où s'égare ſon âme.

IPHITE.

Quoi, Seigneur! d'Agénor vous dédaignez la flâme?
Jeune, aimable, ſenſible (& né pour être Roi!)
S'il ſubit de l'amour l'impérieuſe loi;

Si comme vous, Seigneur, il cède à sa puissance,
N'est-ce pas trop compter sur son obéissance ?
Ah ! redoutez l'effet de cet amour fatal....
La nature se taît, dans le cœur d'un rival.

POLYMESTOR, *d'un ton ferme.*

Ami,... je n'en crains rien.

IPHITE.

Quel est donc ce mystère ?

POLYMESTOR.

Tu le sauras... Je voix Polyxène & sa mère?
Laisse nous ?...

SCÈNE II.

POLYMESTOR, HÉCUBE, POLYXENE... *Suite.*

HÉCUBE.

Si l'on est peu digne des bienfaits,
En osant témoigner qu'on en craint les effets,
La malheureuse Hécube osera-t-elle encore
Se flatter d'obtenir la grace qu'elle implore ?
Je laisse le récit de mes malheurs affreux,
Seigneur : pour attendrir un Prince généreux,
Ce que j'étois suffit !... Souffrez, loin de la Thrace,
Qu'allant ensevelir ma honte & ma disgrace,
Je porte loin des Grecs & loin de vos Etats,
Tous les maux que le sort attache sur mes pas?

POLYMESTOR.

Eh quoi ! ſur cette rive à peine deſcendue,
Je vois régner l'effroi dans votre ame éperdue ?..
Et quand tout, déſormais, l'y devroit arrêter,
Hécube la redoute, & voudroit la quitter ?..
Puis-je ſavoir, au moins, quelle eſt votre eſpérance?
Quel autre Souverain prendra votre défenſe,
Madame ?... Et ſi le Ciel, appaiſé par vos pleurs,
Fixe en quelques climats un terme à vos malheurs,
Quel aſyle plus ſûr vous me ferez connaître ?

HÉCUBE.

Celui qu'Ulyſſe ignore, hélas ! (s'il peut en être) ?

POLYMESTOR.

Eh ! que peut contre vous Ulyſſe, dans ces lieux ?

HÉCUBE.

Le malheur qui me ſuit eſt trop contagieux,
Seigneur ! & ces climats, trop voiſins des Atrides,
Cacheront-ils long-tems à leurs regards perfides,
Et la ſœur de Pâris, & la mère d'Hector ? . .
Pour être moins ſurpris que je les craigne encor,
Songez, ſongez au ſort de ma famille entière !
Qu'Ilion n'offre aux yeux qu'un vaſte cimetière,
Où le courroux des Dieux, ſous de pompeux débris,
Couvre Priam, Hector, & mes malheureux fils ;
Tandis que ſur les mers, Andromaque & Caſſandre,
Loin de nos murs détruits, de nos palais en cendre,
(Mémorables objets des caprices du ſort) !

Vont chercher, loin de moi, l'esclavage & la mort?
Que Polyxene seule échappe à leur colère ?..
Hélas! Aurois-je encor la douceur d'être mère,
Sans ce triste témoin de mes vives douleurs,
Que les Dieux m'ont laissé pour essuyer mes pleurs?
Qui seule réunit, en dépit de la Grèce,
Mes craintes, mes desirs, mes vœux & ma tendresse?..
Ah! pourvu qu'elle échappe à la honte des fers;
Soulève contre moi les cieux & les enfers,
O Junon! ton courroux n'a rien qui m'épouvante.
Si Polyxene est libre, Hécube meurt contente.

POLYXENE.

Ah, Madame! calmez ce coupable transport;
Et respectons les Dieux, en nous plaignant du sort.
Périssons.... mais du moins, innocentes victimes,
Ne justifions pas leur haine par nos crimes.

HÉCUBE.

Nos crimes!.. Dans l'Olympe, hélas! ignore-tu
Que le crime a ses dieux, ainsi que la vertu?..
Trop malheureux mortels! quels destins sont les nôtres,
Si pour trop plaire aux uns, nous offensons les autres?
S'ils sont vains & cruels?.. Et pour comble de maux,
Jaloux de notre encens; dès-là, toujours rivaux?
(Et l'on dit leur pouvoir aussi sacré qu'auguste)!
Ah! s'il n'étoit qu'un Dieu, sans doute il seroit juste.

POLYMESTOR.

Mais trop funeste objet de leurs sévères lois,
Hécube de son nom traînant l'illustre poids,

Ira-t-elle des Rois frappés de ſa diſgrace,
Mendier des ſecours que lui promet la Thrace?
Elle, dont le deſtin dut être indépendant?
Un cœur né pour donner, rougit en demandant,
Madame!

HÉCUBE.

Ah, Dieux!..

POLYMESTOR.

Que dis-je?.. Eh! dans quel autre Empire,
Eſt-il un Souverain qui ne tremble & n'aſpire,
(Quelque puiſſant qu'il ſoit)! après l'occaſion
De ſe montrer l'ami des vainqueurs d'Ilion?..
Souveraine en ces lieux, où le Ciel vous fit naître,
Tant que j'y régnerai, ne craignez point de maître...
Le tems peut tout, Madame; & mon cœur eſt Troyen,

HÉCUBE.

Seigneur, il eſt des maux où le tems ne peut rien.
Plus je frémis de ceux qu'il faut que je ſubiſſe,
Plus le titre de Reine ajoute à mon ſupplice;
Et ce ſeul ſouvenir, même en dépit du tems,
De mes honneurs paſſés me fait des maux préſens!

POLYMESTOR.

Mon cœur, vous le ſavez, les ſent & les partage.
Mais duſſent-ils d'Hécube épuiſer le courage;
Madame, après dix ans de guerre & de combats,
La Grèce a des lauriers, & n'a plus de ſoldats.

Laiſſez tonner, au loin, ſon courroux inutile....
S'il nous manque un *Hector*, il lui manque un *Achille*.
Eſpérez donc, Madame ; & croyez qu'en ces lieux,
Hécube n'aura plus de maîtres que les Dieux.
J'en atteſte aujourd'hui leur ſuprême puiſſance !

HÉCUBE.

Et puiſſent-ils, au gré de ma reconnoiſſance,
Sur vos jours précieux répandre leurs bienfaits !

POLYMESTOR.

Vous pouvez de ces vœux aſſurer le ſuccès,
Madame !.. Diſpoſez l'aimable Polyxene,
A donner à la Thrace une nouvelle Reine....
Agréez, en un mot, que mon trône & ma main,
Vengent tant de vertus des rigueurs du deſtin ?

POLYXENE, *à part.*

Qu'entens-je ?

HÉCUBE.

Quoi, Seigneur ! votre ame généreuſe,
Regardant en pitié la vertu malheureuſe,
Quand des Dieux ſur mon ſang éclate le courroux,
Daigneroit, en effet, deſcendre juſqu'à nous ?

POLYMESTOR.

Deſcendre juſqu'à vous !.. Puis-je offrir moins qu'un trôn
A la fille d'Hécube, à la ſœur d'Ilione ?
A celle qui retrace à mon œil enchanté,
L'image d'un objet (ſi long-tems regretté) !
Dont l'ame ...

SCENE III.

Les mêmes Acteurs, AGÉNOR.

AGÉNOR, *avec chaleur.*

DÉFENDONS la Reine & la Princeſſe,
Seigneur !.. On voit, dit-on, les vaiſſeaux de la Grèce ;
Et les vents ſecondant leurs coupables efforts,
D'accord avec les flots, les pouſſent ſur ces bords.

POLYMESTOR, *à part.*

Ciel ! Qu'entens-je ?..

HÉCUBE.

O Junon ! jouis de mes alarmes :
Ta haine ſe nourrit du tribut de mes larmes ?..
Après m'avoir ravi mon trône, mon époux ;
Victime dévouée à ton fatal courroux,
Du faîte des grandeurs au ſein de la misère,
Il ne me reſte rien que le titre de mère !..
Ta haine pourroit-elle encor me l'envier ?

AGÉNOR.

De mon père & de moi, c'eſt trop vous défier,
Madame... Vainement une injuſte Déeſſe
Armeroit contre vous & Neptune & la Grèce :
Tout l'Olympe n'eſt pas ennemi des Troyens ;
Et nous avons nos Dieux, ſi la Grèce a les ſiens.

Que dis-je ? Déſormais, le rang & la naiſſance,
(en regardant Polyxene)
Les grâces qu'embellit la timide innocence ;
Tant de vertus enfin (rares préſens des Cieux) !
Séroient-ils les objets de la haine des Dieux ?..
(*A Hécube*).
Ah ! ne le croyez point !.. S'ils n'oſent vous défendre,
Qu'ils laiſſent à mon bras le ſoin de l'entreprendre ;
Qu'ils laiſſent votre ſort au deſtin des combats :
Ils m'aideront aſſez, en ne me nuiſant pas !..
(*A Polymeſtor*).
Mais, Seigneur.... Pardonnez au zèle qui m'anime ?

POLYMESTOR, *froidement.*

Prince, j'approuve en vous ce tranſport magnanime.
C'eſt montrer que ſur vous la nature a ſes droits...
Et la cauſe d'Hécube eſt la cauſe des Rois.

AGÉNOR, *avec vivacité.*

Vengeons-les donc, Seigneur !... Ciel ! avec quelle joie,
Digne du ſang d'Hector, de Priam & de Troie,
(Dût la mort ſous mes pas ouvrir mille tombeaux) !
Je me verrois couvert du ſang de leurs bourreaux ?

POLYMESTOR, *à Hécube.*

Madame, ainſi que lui, j'aurai perdu la vie,
Avant que Polyxene à vos vœux ſoit ravie...

HÉCUBE, *accablée.*

Ah ! Seigneur !

POLYMESTOR.

Je le jure !.. Et ſi dans les combats,
(*A Polyxene*).
Vos vœux daignent ſe joindre aux efforts de mon bras ;
A quelque affreux revers que la guerre m'expoſe ,
En combattant pour vous, j'en chérirai la cauſe,
Et n'en accuſerai que la rigueur du ſort.

SCÈNE IV.

Les même Acteurs ; IPHITE.

IPHITE.

UN vaiſſeau de la Grèce arrive dans le port,
Seigneur... Et ſi j'en crois ce que je viens d'entendre,
Bientôt en ce palais Ulyſſe va ſe rendre.

HÉCUBE, *avec terreur.*

Ulyſſe ? Ciel, Ulyſſe ?... Ah ! craignez de le voir.

POLYMESTOR.

Quels que ſoient ſes deſſeins , je dois le recevoir ,
Madame ?..

HÉCUBE, *avec tranſport.*

Son projet ne peut qu'être funeſte !
Le traître, de mon ſang pourſuit ici le reſte :
Il menace ma fille.:. Et ſi vous l'écoutez ,
Elle eſt morte !.. Tremblez des coups qu'il a portés !..
Plus connu par nos maux, qu'Achille par les armes ,

Lui ſeul a fait verſer plus de ſang, plus de larmes,
Que tous les Grecs enſemble!.. Et pour tout dire enfin,
On le croiroit un Dieu.... s'il n'étoit inhumain.

AGÉNOR, *vivement.*

Plus un traître eſt connu, moins il eſt redoutable,
Madame... & la valeur ſert mal un cœur coupable.

HÉCUBE, *à Polymeſtor.*

Il triompha toujours!

POLYMESTOR.

Il en eſt, à mes yeux,
Moins il l'a mérité, d'autant plus odieux.

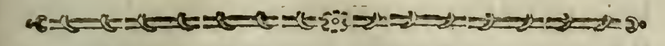
HÉCUBE, *avec effroi.*

Mais, Seigneur?..

POLYMESTOR.

Calmez-vous... les trompeuſes adreſſes
Ne peuvent dans mon cœur ébranler mes promeſſes,
Madame... Et ſi les Grecs me viennent par ſa voix,
Preſcrire contre vous d'injurieuſes loix?
Inſtruit de mes deſſeins, qu'il aille leur apprendre,
S'ils font des malheureux, que j'aime à les défendre.
Que ſi des Grecs enfin, partageant le courroux,
Junon combat pour eux?.. Mars combattra pour nous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ULYSSE, DIMAS; *Suite* D'ULYSSE.

ULYSSE.

Oui, c'eſt Ulyſſe, ami!.. C'eſt moi que la fortune,
Contre un foible mortel, unie avec Neptune,
Jaloux de mes exploits, & d'Ilion détruit,
Abandonne au courroux du ſort qui me pourſuit....
Mais toi, que je croyois auprès de Télémaque,
Quels deſſeins, quels motifs t'ont fait quitter Itaque?
Laërte, Pénélope, & mon fils ſont-ils morts?
Qui t'a conduit enfin ſur ces funeſtes bords?

DIMAS.

Mon malheur, vos ſujets, ou plutôt votre abſence...
Je vous diſois en vain, que bientôt ma puiſſance
Armeroit contre moi mille ennemis ſecrets,
Dont votre éloignement aſſuroit les projets?..
Tel eſt de mes pareils le partage ordinaire!
Enivré par les grands, haï, craint du vulgaire,
Tant qu'un heureux Miniſtre, appuyé par ſon Roi,
Remplit avec ſuccès ſon dangereux emploi,
On croit voir ſur ſon front l'éclat du diadême.

Mais, un inſtant privé de cet appui ſuprême,
Il ſuccombe.... tout fuit : de tous abandonné,
Il eſt plus malheureux qu'il n'étoit fortuné !
J'avois en vain pour moi Pénélope & Laërte :
L'intérêt & l'envie avoient juré ma perte ;
Et je fuyois, Seigneur, leurs coupables tranſports,
Quand un naufrage heureux m'a jeté ſur ces bords.

ULYSSE.

Conſole-toi, Dimas... je t'aime ; & ma vengeance
Egalera bientôt le ſupplice à l'offenſe....
Tu retrouves ton Roi.

DIMAS, *en lui baiſant la main.*

Que ce bonheur m'eſt doux !..
Mais vous-même, en ces lieux, Seigneur, que cherchez-vou
Ulyſſe ignore-t-il que le Roi de la Thrace,
De Priam, ſans douleur, n'a point vu la diſgrace ?
Et qu'on voit Polyxène & ſa mère, à Seſtos,
A l'abri de ſon trône, oublier tous leurs maux ?

ULYSSE.

Et voilà ce qui rend en ces lieux mon voyage,
Pour la Grèce & pour moi, d'un ſiniſtre préſage !
Mais la néceſſité m'en impoſe la loi :
Toi-même en vas juger ?... Ecoute, & plains ton Roi...
Enfin, après dix ans, vengés par la victoire,
N'aſpirant qu'au repos dans le ſein de la gloire,
Les Grecs vainqueurs de Troye, aſſouvis de lauriers,
Brûloient du ſeul deſir de revoir leurs foyers,

Et

Et les flots secondant leur juste impatience,
Déja les approchoient des rives de Byzance;
Quand par l'onde & le ciel contre nous conjurés,
Nos vaisseaux, tout-à-coup, battus & séparés,
Après avoir en vain lutté contre l'orage,
Se sont vus rejetés sur ce triste rivage,
Où tout semble annoncer, que pour comble de maux,
La Grèce doit s'attendre à des périls nouveaux!

DIMAS.

J'entrevois ses desseins... Mais, Seigneur, sur ces rives,
Croit-elle, en réclamant deux illustres captives,
Les obtenir d'un Roi qui doit la détester?

ULYSSE.

Quoi! tu connois les Grecs, & tu peux en douter?..
Peuvent-ils ignorer les maux dont les menace
L'appui que Polyxene a trouvé dans la Thrace?

DIMAS.

Et c'est là ce qui doit presser votre départ.
Le Roi l'aime; & je crains, Seigneur!..

ULYSSE.

Il est trop tard:
Contre elle, dès long-temps la Grèce conjurée,
Jamais, que par sa mort, ne sera rassurée:
Agamemnon, Ajax, Pyrrhus & Ménélas
Hier, au nom des Dieux, ont fait parler Calchas.
C'est Achille (dit-il) dont l'ombre vengeresse
Prescrit ce sacrifice; & menace la Grèce,
S'il n'est point accompli, des maux les plus affreux.

DIMAS.

Votre ſuccès, Seigneur, n'en eſt pas moins douteux.
Polymeſtor, jaloux des droits du diadême,
Ne connoît d'autre loi que le pouvoir ſuprême,
Et n'a de la vertu qu'un éclat emprunté.
Son fils, plus dangereux, quoique moins redouté,
Sans être téméraire, incapable de craindre,
A toutes les vertus que ſon père veut feindre:
Et dans leurs ſentimens l'un & l'autre affermis,
Différens par le cœur, mais au dehors unis,
Vous les verrez porter avec même courage,
Juſques ſur vos vaiſſeaux, la flâme & le carnage.

ULYSSE.

Ciel! faut-il vaincre encore? & n'eſt-ce point aſſez,
Pour calmer ton courroux, de nos malheurs paſſés?
Faut-il?...

DIMAS.

Contraignez-vous, Seigneur!.. le Roi s'avance..

ULYSSE, *à ſa Suite.*

Approchez?... Toi, Dimas, évite ſa préſence.
Inconnu dans ces lieux, reſpecte mon ſecret:
Sers la Grèce & les Dieux... Je te laiſſe à regret:
Mais ton Roi n'attend rien que de ta vigilance...
Veille, agis, parle, unis l'adreſſe à la prudence.



SCÈNE II.

POLYMESTOR, ULYSSE. *Suite des deux Rois.*

ULYSSE.

Si la Grèce, Seigneur, après tant de travaux,
Se trouve encore en butte à des périls nouveaux,
En quittant pour jamais le rivage où fut Troie;
Du moins, dans sa disgrace elle goûte la joie
De rendre aux sentimens d'un Prince tel que vous,
Ce qu'ils ont droit d'attendre & d'exiger de nous.
Oui, Seigneur! c'est en vain que Neptune en furie,
Lui ferme les chemins de sa triste patrie:
Dès que Polymestor voudra la secourir,
Il tient en son pouvoir de quoi nous les ouvrir.
La Grèce, dont ma voix emprunte le langage,
Attend de votre zèle un si précieux gage;
Et n'exige de vous, en cette extrémité,
Que le reste d'un sang... qu'elle a trop acheté!

POLYMESTOR.

Seigneur, lorsque blessés d'une mortelle offense,
J'ai vu vos Rois ligués, conduits par la vengeance,
Menacer les Etats du père de Pâris;
Il est vrai que, flottant entre les deux partis,
L'un & l'autre m'ont vu, redoutant l'injustice,
Attendre que le Ciel, ou cruel ou propice,
Du parti le plus juste appuyât la valeur.

Ami des offensés, gendre de l'offenseur,
Entre Priam & vous mon ame balancée,
Pour tous deux à la fois étoit intéressée ?..
Le Ciel a décidé... Mais toujours combattu,
J'admire le vainqueur, en pleurant le vaincu ;
Et mon amitié rend à son sort comme au vôtre,
Ce qu'elle doit à l'un, sans être ingrate à l'autre.

ULYSSE, *avec chaleur.*

Eh ! c'est cette amitié que je viens réclamer...
La Grèce a trop souffert pour ne pas s'alarmer
De ce qui peut un jour renouveler sa crainte.
De Priam, il est vrai, la puissance est éteinte :
Mais sa fille respire... Objet de nos terreurs,
En rendant Polyxene aux vœux de ses vainqueurs,
Attendez tout de nous.

POLYMESTOR.

Témoin de ma surprise,
Seigneur, si vous sentez tout ce qui l'autorise,
Vous seriez-vous flatté de l'obtenir de moi ?

ULYSSE.

Oui ; dès que la justice en impose la loi :
Dès qu'un peuple vainqueur ne vient sur cette rive,
Que réclamer les droits qu'il a sur sa captive.

POLYMESTOR.

Sa captive ?... Ah, Seigneur ! quand le Ciel appaisé,
Sauve un rameau d'un tronc par la foudre écrasé :
Si sensible, à mon tour, à son sort déplorable,

Je tends à Polyxene une main ſecourable,
Et ravis à l'opprobre un ſang ſi précieux ;
Les vainqueurs ſeront-ils plus cruels que les Dieux ?
A vos rares vertus ajoutez la clémence :
Triomphez.... Mais, du moins, épargnez l'innocence.

ULYSSE.

Jugez-nous mieux, Seigneur, & ne préſumez pas
Qu'une lâche vengeance ici guide nos pas.
Nous plaignons comme vous le ſort de Polyxene.
Mais, avec mille attraits, elle a l'ame Troyenne ;
Elle eſt ſœur de Pâris ; elle ſent ſes malheurs...
Que lui faut-il de plus pour trouver des vengeurs ?

POLYMESTOR.

Un deſtin moins cruel... des Rois, dont l'imprudence,
De la Grèce & des Dieux braveroit la puiſſance.
Mais en eſt-il, Seigneur ?... En quel climat connu,
Le bruit de vos exploits n'eſt-il point parvenu ?

ULYSSE, *fièrement.*

Laiſſez donc au vainqueur les droits de la victoire ?

POLYMESTOR.

L'opprobre des vaincus n'augmente point ſa gloire...
Et c'eſt les craindre encor, que de les enchaîner.

ULYSSE.

Rien n'impoſe au vainqueur la loi de pardonner,
Seigneur... Et le vaincu, ſoumis à ſa puiſſance,
Doit attendre, & non pas exiger ſa clémence.

Que dis-je ? Achille même a paru parmi nous,
Et de la sœur d'Hector se montre encor jaloux.
Son Ombre a su franchir les fatales limites
Qu'entre l'Averne & nous le destin a prescrites;
La terre, à son aspect, (le Ciel même a frémi!..)
Et nous périssons tous, s'il n'est point obéi.

POLYMESTOR.

Sans prétendre, Seigneur, que les adroits prestiges,
Pour le peuple trompé sont toujours des prodiges,
Et que les Rois, souvent, pour leur utilité,
Ont su mettre à profit trop de crédulité?..
Je dirai seulement, (dût-on m'en faire un crime)!
Que Sestos... à Calchas, refuse sa victime.

ULYSSE.

Vous la refusez?..

POLYMESTOR.

Oui... je dis plus... je le doi.

ULYSSE.

Songez?..

POLYMESTOR.

Je l'ai promis, Seigneur... & je suis Roi.

ULYSSE, *froidement.*

Vous connoissez les Grecs, Seigneur?.. & si la gloire
Leur fit de tant de sang acheter la victoire,
Pour venger un affront dont rougit Ménélas?
Jugez, pour leur salut, ce qu'ils ne feront pas!

Mais abrégeons, Seigneur... la Grèce (le Ciel même) !
Vous inſtruit, par ma voix, de ſon ordre ſuprême...
A tout autre que vous, en cette extrémité,
La Grèce auroit, pour loi, dicté ſa volonté.

POLYMESTOR.

Et moi, quelques périls que mon refus annonce,
Mon indignation eût dicté ma réponſe,
Si tout autre qu'Ulyſſe eût oſé l'exiger.

ULYSSE, *fièrement.*

Vous ?..

POLYMESTOR, *froidement.*

Moi.

ULYSSE.

Seigneur .. la Grèce auroit pu s'en venger ;
Et Priam l'éprouva... Toutefois daignez croire,
Pour votre ſûreté, comme pour votre gloire,
Qu'un Prince, qui peut faire, & refuſe la paix,
Eſt reſponſable aux Dieux du ſang de ſes ſujets...
Je vous laiſſe y penſer.



SCÈNE III.

POLYMESTOR, IPHITE.

POLYMESTOR, *à part.*

Ton arrogance vaine,
Me rend encor plus chers les objets de ta haine.
(*Appercevant Iphite*).
Iphite ? ... Mes Etats, mes jours ſont menacés.
Raſſemble dans ces murs mes ſoldats diſperſés ;
Et que de tous côtés leurs troupes répandues,
De Seſtos à la mer ferment les avenues.
(*Iphite ſort*).

SCÈNE IV.

POLYMESTOR, HÉCUBE, POLYXENE.

HÉCUBE, *avec effroi.*

Seigneur, il n'eſt plus tems de flatter ma douleur ;
Tout ici retentit du bruit de mon malheur :
L'ombre d'Achille exige une nouvelle offrande.
Ulyſſe vous l'a dit ; la Grèce la demande ;
Et par le Ciel enfin ſi mon ſang eſt proſcrit,
Nul eſpoir ne me reſte, & ma fille périt !
J'ai vu tantôt votre ame, attentive à mes plaintes,
Compatir à mes maux, & partager mes craintes :

(Mon ſort étoit douteux, ce jour le rend certain):
Pour moi l'arrèt d'Ulyſſe, eſt l'arrêt du deſtin !
Bientôt, juſqu'en ces lieux, la flâme & le carnage,
Si vous lui réſiſtez, ſignaleront ſa rage...
Eloignez-en la cauſe... & qu'Ulyſſe trompé,
Pourſuive ailleurs un ſang à ſa haine échappé...
(*A Polyxene*).
Vous ne me dites rien ?.. Objet de mes alarmes,
Ah, ma fille ! parlez ? faites parler vos larmes ?
On m'apprête des fers, on menace vos jours :
Nous pouvons du Roi ſeul attendre du ſecours...
Faite pour commander, apprenez comme on prie !

POLYXENE.

Si la Grèce, Seigneur, n'en vouloit qu'à ma vie,
Maîtreſſe de mon âme, & dévorant mes pleurs,
Je ſubirois mon ſort, ſans plainte & ſans terreurs.
Mais le Ciel, attentif à former ma misère,
Me fait craindre le ſort qui menace ma mère.
Elle eſt Reine !.. & le poids de ce titre éclatant,
Ne rend que plus affreux l'avenir qui l'attend.
C'eſt un Roi qu'elle implore, & qui doit, mieux qu'un autre,
Sentir toute l'horreur d'un ſort tel que le nôtre !
Vous le riſquez pourtant en combattant pour moi,
Seigneur ? Et cette crainte ajoute à mon effroi.

POLYMESTOR, *avec tendreſſe.*

Quoi ! Madame ?

POLYXENE.

Seigneur, ou le Ciel veut ma vie,
Ou pour la Grèce ſeule on l'avoit pourſuivie ?

Si le Ciel me proſcrit, rien ne peut me ſauver.
De la fureur des Grecs vouloir me préſerver,
C'eſt vouloir partager le malheur qui m'accable.
Je vivois ſans remords; & je mourrois coupable,
Si vos bontés pour moi, Seigneur, à vos ſujets,
Pouvoient coûter un jour du ſang ou des regrets!
Souffrez que, loin des Grecs, fuyant avec ma mère...

POLYMESTOR, *en l'interrompant.*

Lorſque de vos refus j'entrevois le myſtère,
Je dirai ſeulement, qu'un cœur plus généreux,
D'un retour moins ſuſpect, eût ſu payer mes feux.
Que gendre de Priam, (au défaut de ma flâme,
Si ce titre eût ſuffi pour indigner mon âme
Contre un peuple cruel, trop long-tems impuni);
Qu'on juge ſi l'amour me rend ſon ennemi!
(*à Hécube*).
Mais, Madame, ceſſez de craindre ſa menace.
Quel qu'en ſoit le danger, demeurez dans la Thrace:
Polyxene vivra.... S'il faut du ſang Troyen,
Pour appaiſer Achille ... il n'aura pas le ſien.



SCÈNE V.

HÉCUBE, POLYXENE; *Suite.*

HÉCUBE.

Il n'aura pas le ſien?... Ce rayon d'eſpérance,
O Junon! promet-il un terme à ta vengeance?
Te laiſſes-tu fléchir?.. & l'état où je ſuis,
Te fait-il oublier le crime de Pâris?..
(*A Polyxene*).
Et toi, reſte chéri de ma famille éteinte,
Ma fille! écouterai-je ou l'eſpoir ou la crainte?
Me ſeras-tu rendue? & le zèle du Roi,
Produit-il en ton cœur ce qu'il produit en moi?

POLYXENE.

Le Roi promet beaucoup!.. Mais lorſque la Phrygie
Vit contre les Troyens la Grèce réunie;
Quoique notre allié, quoique époux de ma ſœur,
Priam, en lui, vit-il un gendre? un défenſeur?
Tranquille dans Seſtos, tant qu'a duré la guerre,
Différant, éludant un ſecours néceſſaire;
Tout ne prouva-t-il pas alors, (comme aujourd'hui)!
Combien pour nous ce Prince eſt un douteux appui?

HÉCUBE.

Mais ſon amour pour toi?..

POLYXENE.

N'a rien qui me raſſure...
L'amour fait le ſerment, la crainte le parjure.

HÉCUBE.

A qui donc recourir, en ce péril affreux?

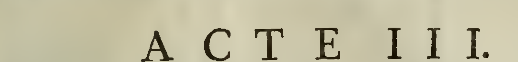
POLYXENE, *avec fermeté.*

A nous... à nous, Madame, en fuyant de ces lieux.
Ah! si malgré vingt Rois armés pour nous défendre,
(Malgré le bras d'Hector)! Ilion est en cendre;
Qu'osons-nous espérer des promesses d'un Roi,
Qui seul, contre les Grecs, veut combattre pour moi?
Celui qui nous sauva d'un honteux esclavage,
Narbal, dont la prudence égale le courage,
(Et qui d'Ulysse même a su tromper les yeux)!
Narbal qui, dans l'Afrique, eut des Rois pour aieux,
Pourra-t-il refuser d'illustrer sa patrie,
En y guidant nos pas, si sa Reine l'en prie?

HÉCUBE, *avec transport.*

Ah, ma fille! quel Dieu te fait luire un espoir,
Qu'à peine le malheur me laissoit entrevoir?
Oui! ce qu'a déja fait un sujet si fidèle,
Semble me garantir le succès de ton zèle.
Viens? Puisse-t-il, au gré de mes vœux les plus doux,
Mettre un autre univers entre la Grèce & nous!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

POLYXENE, *seule.*

SUCCOMBANT aux ennuis dont mon âme eſt atteinte,
Où fuirai-je, où cacher & mon trouble & ma crainte?
Le tumulte & l'horreur règnent de toutes parts;
Déja les Grecs, en foule, aſſiègent ces remparts:
Troyenne, eſt-ce la mort qui m'alarme ou m'étonne?..
Un Prince généreux, digne fils d'Ilione,
Agénor nous protège, & vole à mon ſecours:
C'eſt pour moi qu'il combat, qu'il expoſe ſes jours;
Qu'il affronte aujourd'hui tous les malheurs enſemble?
Dieux! ſauvez ce héros: c'eſt pour lui que je tremble!
Qu'il vive : vos autels y ſont intéreſſés :
Qui ſera vertueux, ſi vous le puniſſez?..
Trop ſenſible Agénor! dès la première vue,
Malgré moi, j'ai ſenti pour toi mon âme émue;
Je redoutai ce trouble, & crus le ſurmonter :
Les riſques que tu cours le font donc éclater?..
Il manquoit ce malheur à ma misère extrême;
Et j'en prévois encore, en apprenant que j'aime!
Mais on vient? il reſpire .. ah! s'il étoit vainqueur?..

SCÈNE II.

POLYXENE, AGÉNOR.

POLYXENE, *en allant à lui.*

PRINCE ! votre retour diſſipe ma terreur...
Des plus juſtes regrets mon âme pénétrée,
Vous croyoit menacé d'une perte aſſurée....
Mais de la Grèce enfin vous bornez les exploits ;
Et vous êtes vainqueur, puiſque je vous revois!

AGÉNOR.

Madame, honorez moins un léger avantage ;
La Grèce ne connoît encor que mon courage.
Tout ſecondoit mes vœux (je combattois pour vous)!
Mais ſa fuite m'arrache un triomphe ſi doux :
Et mon bras enchaîné par un deſtin contraire,
N'a pu que vous venger, ſans terminer la guerre.

POLYXENE.

Et c'eſt m'avoir ſervie au-delà de mes vœux :
Vous aviez à combattre & la Grèce & les Dieux..
Je frémiſſois pour vous !..

AGÉNOR.

Si la reconnaiſſance
Peut faire pardonner, ou moins voir une offenſe;
Ecoutez-moi, Madame ?.. & je ſuis trop payé !

POLYXENE, *avec vivacité.*

Le bienfait qui s'acquitte, eſt trop tôt oublié,
(*avec ſentiment.*)
Seigneur : n'achevez point.... Je chéris la mémoire
De ce que je vous dois, autant que votre gloire...
Et je n'écoute rien qui les puiſſe altérer.

AGÉNOR.

Je me tairois encor, ſi j'oſois eſpérer,
Madame.. Mais mon cœur cède à la violence
Des maux dont il gémit, (& qu'accroît le ſilence !)
Puniſſez donc, Princeſſe, un amant malheureux,
Innocent à-la-fois, coupable & vertueux ;
Qui connaît vos malheurs; qui ſait, & doit les plaindre ;
Et qui frémit de ceux que vous avez à craindre !
Mais qui brûlant pour vous du feu le plus conſtant,
Se perd s'il vous le dit... & meurt, en le taiſant.

POLYXENE, *à part.*

Dieux !

AGÉNOR.

Je ſens que j'ajoute au ſort qui vous accable :
Mon père.. (ce nom ſeul déja me rend coupable,
Je le ſais...) Tout condamne une funeſte erreur :
Mais que peut la raiſon, quand l'amour parle au cœur?
Puis-je, en effet, douter de la reconnaiſſance,
Que doit attendre un Roi qui prend votre défenſe?
Et fier de mes exploits contre vos ennemis,
Me ſerais-je flatté d'en obtenir le prix?

Rendez plus de juſtice à l'ardeur qui me preſſe :
L'amour n'eſt pas toujours enfant de la foibleſſe :
(Un cœur tel que le nôtre en épure les feux)
Et n'a pu m'inſpirer qu'un amour vertueux.

POLYXENE, *avec dignité.*

Il ne l'eſt plus, Seigneur, quand vous oſez m'apprendre
Un funeſte ſecret que je ne puis entendre
Sans haïr vos bienfaits, ou les bontés d'un Roi
Qui ſeul dans l'univers s'intéreſſe pour moi.

AGÉNOR.

Que n'en puis-je douter !..

POLYXENE.

Si ce ſecret éclate,
Ne me forcez point à devenir ingrate ?
A trahir votre père en lui cachant vos feux?
Et ſi je l'en inſtruis, à vous trahir tous deux ?
Moi-même, à m'avilir ?.. Ciel ! ſi dans ta colère,
Cet amour doit punir ou le fils ou le père,
Des funeſtes ſecours, qu'à regret je leur doi ?
Daigne les épargner !.. ne tonne que ſur moi.



SCENE

SCENE III.

POLYXENE, AGÉNOR, HÉCUBE.

HÉCUBE, *avec châleur.*

MAGNANIME Agénor! le ſuccès de vos armes
Avoit ſéché mes pleurs, ſuſpendu mes alarmes:
Mon cœur de quelque eſpoir déja s'étoit flatté...
(Eſpoir trop doux pour moi!) les Dieux me l'ont ôté:
Eux ſeuls de nos tyrans raniment le courage,
Les ramènent en foule, en couvrent le rivage;
Et le peuple effrayé par le ſort des Troyens,
En rappelant nos maux, enviſage les ſiens.
Les Prêtres, dans la paix arbitres de la terre,
Moins craints, moins écoutés, plus humbles dans la guerre,
Alarmés par Ulyſſe, & jaloux de leurs droits,
A l'ombre des Autels font entendre leurs voix;
Et couvrant leurs projets d'un voile légitime,
Prétendent qu'à la Grèce on livre une victime,
Qui ſeule peut calmer la colère des Dieux.
Le Roi même, frappé des bruits ſéditieux
Qu'Ulyſſe fait ſemer dans la ville éperdue,
Inquiet, alarmé, ſe dérobe à ma vue.
Juſte Ciel! quel eſpoir me ſera donc permis,
Si tout (juſqu'à l'amour!) cède à mes ennemis?

AGÉNOR, *vivement.*

Ah! ſi tout en effet trahit votre eſpérance,

C'eſt donc à moi, Madame, à prendre la défenſe
D'un ſang infortuné, dont la gloire, autrefois,
A pu rendre jaloux & les Dieux & les Rois.
Heureux, ſi je le ſauve, & trop digne de ſalaire,
De périr! en faiſant ce que le Ciel dut faire.

(*Il veut ſortir, Hécube l'arrête.*)

HÉCUBE, *avec terreur.*

Vous périr! Arrêtez, cher Prince, ou je vous ſuis;
Et de votre refus ma mort ſera le prix.
Vous périr? Ah, Seigneur! cette image accablante,
Plus que tous mes malheurs, me frappe & m'épouvante.
Hélas! ignorez-vous qu'un vainqueur inhumain,
De mes malheureux fils a tranché le deſtin?
Un ſeul, Seigneur! un ſeul fut ſouſtrait à la Grèce.
Mais j'ignore quel lieu le cache à ma tendreſſe:
Et Priam, en mourant, n'a cru ſauver ce fils,
Qu'en me cachant ſon ſort comme à ſes ennemis.
Cher & ſeul rejeton d'une illuſtre famille!
Je n'ai donc plus que vous, digne fils de ma fille:
Sans vous, je n'attends rien des promeſſes du Roi...
Et vous voulez périr, en combattant pour moi?

AGÉNOR, *avec intérêt.*

Quoi, Madame!.. le Ciel, malgré ſon inclémence,
De retrouver un fils vous laiſſe l'eſpérance?..
C'eſt un motif de plus pour armer ma pitié.
A mon reſpect pour vous ſi j'unis l'amitié,
Puis-je mieux ſignaler un ſentiment ſi tendre,
Qu'en partageant vos maux? qu'en courant vous défendre?

Et ſi le Ciel s'obſtine à vous perſécuter,
La mort eſt-elle un mal que je doive éviter ?

HÉCUBE.

Oui, Prince... oui, ſeul eſpoir de ma triſte famille !..
(*avec ſentiment.*)
Eh ! qui, ſi vous mourez, protégera ma fille ?
Seule alors, ſans pouvoir, ſans parens, (ſans amis !..)
Qui voulez-vous qui m'aide à retrouver mon fils ?

AGÉNOR, *en lui prenant la main.*

Vous déchirez mon cœur !..

HÉCUBE.

Hélas ! je n'enviſage
Que l'eſpoir de calmer ce trop bouillant courage,
Qui me fit perdre Hector... & qui nous perdit tous.

AGÉNOR.

Eh ! pourrois-je oublier que je combats pour vous ?
(*On entend un grand bruit.*)

HÉCUBE.

Mais qu'entends-je ?..

AGÉNOR.

Les cris d'une ville rebelle ;
Et qu'il faut contenir... Mais comptez ſur mon zèle ;
Il n'aura d'autre objet que votre ſûreté.



SCÈNE IV.

HÉCUBE, POLYXENE.

HÉCUBE.

RIEN aux maux que je crains ne peut être ajouté !..
Tout ici, maintenant, nous hait & nous menace :
La puissance des Grecs épouvante la Thrace ;
Et le peuple, qu'aveugle une lâche terreur,
Dans l'ennemi qu'il craint, ne voit plus qu'un vainqueur.
Et je respire !.. Et toi, ma chère Polyxene,
Ta pitié, je le sens, me dérobe ta peine?..
Laisse, laisse couler les pleurs que tu retiens :
En me cachant tes maux, c'est ajouter aux miens !..
Dois-je te l'avouer?.. Au sein du malheur même,
J'osois croire ton front digne d'un diadême :
J'en nourrissois l'espoir : le Roi l'a confirmé !..
Croyois-je, que le Ciel à ta perte animé,
Dût conduire en ces lieux la Grèce & sa vengeance ?
Jour fatal ! tu détruis ma dernière espérance.
Je vois déja Pyrrhus, Ulysse, Agamemnon,
Rallumer dans Sestos les flambeaux d'Ilion !
C'est ton hymen qu'on craint... Et si le Roi le tente,
Il va rendre ta chûte encor plus éclatante.
Il va braver les Dieux, Ulysse & les enfers;
Et d'un trône ébranlé, te jeter dans les fers.

POLYXENE.

Sans compter cet opprobre où son amour m'expose,
Madame ; un autre obstacle à cet hymen s'oppose;

Et la Grèce & les Dieux duſſent-ils s'appaiſer,
La gloire, pour jamais, me défend d'y penſer.

HÉCUBE.

La gloire ?..

POLYXENE.

Agénor m'aime... il oſe me le dire.
Si ſon père l'ignore, on pourra l'en inſtruire :
Et dans l'âme du Roi ces feux, quoique innocens,
Sans doute produiroient des ſoupçons offenſans,
Plus à craindre pour moi que les fers de la Grèce !..
Que dis-je ?.. Pour tromper ſa jalouſe tendreſſe,
Il me faudrait peut-être, avec des yeux ſerains,
Applaudir au malheur d'un Prince que je plains ?
Et ſacrifiant tout à ce devoir funeſte,
Peut-être... Mais, hélas ! vous préſumez le reſte,
Madame ?

HÉCUBE.

Et j'en frémis !.. Mais on vient ?..

POLYXENE, *avec terreur.*

C'eſt le Roi !..

HÉCUBE.

Si je l'implore encor, Ciel... ce n'eſt pas pour moi !



SCENE V.

Les même Acteurs, POLYMESTOR, IPHITE, GARDES.

POLYMESTOR, *à Hécube.*

TOUT nout nous trahit, Madame ; & la Thrace infidelle
Refuse d'embrasser votre juste querelle :
Le Ciel même, jaloux de mes justes projets,
Contre un Roi qui vous plaint, révolte les sujets.
(*à Polyxene.*)
Il n'est plus qu'un moyen qui puisse les soumettre.
Confirmez le bonheur que j'ose m'en promettre,
Madame... mes desseins, mes vœux vous sont connus?..
Unissez à mon rang l'éclat de vos vertus.
Que par des nœuds sacrés attachés l'un à l'autre,
Vos destins soient les miens, ma gloire soit la vôtre ;
Et forçons mes sujets, honteux de leur effroi,
A secourir en vous l'épouse de leur Roi.

POLYXENE.

Eh ! qui vous dit, Seigneur, que ce peuple indocile,
Dont les cris menaçans font retentir la ville ;
Que la crainte des Dieux jointe à mes ennemis,
Quand vous l'aurez bravé, deviendra plus soumis?..
Ah ! loin qu'à mes malheurs l'hymen vous associe,
Redoutez les fureurs d'une flotte ennemie,

Que ma présence seule attire sur ces bords?..
Hector même tomba sous ses cruels efforts!..
C'est vous en dire assez.

POLYMESTOR.

Et c'est me faire entendre,
Que nul autre, après lui, ne pourroit vous défendre?..
Mais Achille n'est plus, Madame : & votre effroi
Exagère les maux que vous craignez pour moi....

(*avec chaleur.*)

Quoi! d'insolens vainqueurs, avides de leur proie,
Poursuivront sous mes yeux ce qui reste de Troie?
Voudront me le ravir, quand je puis le venger?
Et mon front pâliroit, à l'aspect du danger?
Moi, Roi! moi, votre amant!.. gardez-vous de le croire?..
Dût la Grèce à sa suite enchaîner la victoire;
Avant que Polyxene éprouve son courroux,
Et Sestos & son Roi tomberont sous leurs coups.
Mais vous pouvez, d'un mot, les calmer l'un & l'autre:
Leur sort est en vos mains, & je répons du vôtre:
J'ai des moyens certains, si j'obtiens votre foi,
Pour renvoyer la Grèce & calmer votre effroi;
Pour vous voir, en un mot, (en bénissant ma chaîne)
De ces bords fortunés paisible Souveraine...
Vous vous taisez?.. Quoi! rien ne peut vous attendrir?..

(*à Hécube, après un moment de silence.*)

Madame! c'est à vous que je dois recourir...
Pour dérober sa tête au sort le plus funeste;
Apprenez & songez, que ce jour seul me reste?..

Songez que nos deſtins ſont ſoumis à ſes lois ?
Et qu'elle ſeule enfin... peut nous ſauver tous trois.

HÉCUBE.

Eh ! que puis-je, Seigneur ?.. Eh ! que puis-je réſoudre,
Lorſque de tous côtés j'entens gronder la foudre ?
Quand je plains votre ſort ? quand je frémis du ſien ?
(*avec fermeté.*)
Pour vous ſauver tous deux, je ne vois qu'un moyen,
Seigneur... Si vous l'aimez, conſentez à ſa fuite.
Bientôt les Grecs, en foule, ardens à ſa pourſuite,
Quitteront ce rivage, & vers d'autres climats,
Iront peut-être en vain conſpirer ſon trépas...
De vos bienfaits, alors, ma fille pénétrée...

POLYMESTOR, *bruſquement.*

Eh ! c'eſt chercher, Madame, une perte aſſurée :
Et ces murs, entourés de ſoldats inhumains,
De la fuite, en tous lieux, vous ferment les chemins.

POLYXENE.

Ces obſtacles, Seigneur, ne ſont pas invincibles :
La nuit peut nous cacher à leurs regards terribles.
Et lorſque le péril ne ſe peut éviter....
(*d'un ton plus bas.*)
C'eſt une lâcheté, de ne pas l'affronter.

POLYMESTOR.

Barbare !.. pourſuivez ; arrachez de mon âme
L'unique & cher eſpoir qui nourriſſoit ma flâme ?

Et ne déguifez plus votre haine pour moi ?..

(*après un moment de filence.*)

Mais fi les fentimens, fi les foupirs d'un Roi,
Chez vous n'ont aucun droit à la reconnoiffance...
La nature, peut-être, aura plus de puiffance...

(*à Hécube, d'un air myftérieux.*)

Madame... votre époux vous a fans doute appris,
Qu'il a trompé la Grèce ... & qu'il vous refte un fils?

HÉCUBE, *avec tranfport.*

Qu'entens-je ?.. Quoi, Seigneur ! c'eft à vous que fon père,
Du fort de cet enfant confia le myftère ?..
(Et vous me le cachiez !..) Vous a-t-il dit quels lieux
Ont gardé fi long-tems ce dépôt précieux ?
Ulyffe le fait-il?.. Quel pays ? quel empire
Le dérobe à fa mère?.. Ah ! parlez ?..

POLYMESTOR.

Il refpire.

HÉCUBE, *en lui baifant la main.*

Il refpire ?.. Ah ! rendez-le à mes embraffemens ?..

POLYMESTOR, *avec froideur.*

Je partage avec vous ces tendres fentimens...
Mais...

HÉCUBE.

Voyez à vos pieds une mère tremblante,
Seigneur !.. Et par pitié, rempliffez fon attente ?..
Rendez, rendez, de grace, à mes brûlans defirs,
Ce Prince, unique objet de mes derniers foupirs ?

Et pour mieux compatir aux larmes d'une mère,
Songez, Seigneur, ſongez que vous-même êtes père!

POLYMESTOR.

Madame, oubliez-vous que ce fils eſt perdu,
Si ce ſecret fatal de la Grèce eſt connu?
Et voulez-vous riſquer que ce Prince, que j'aime?..

HÉCUBE, *en l'interrompant.*

Eh! craignez-vous pour lui, Seigneur, plus que moi-même?

POLYMESTOR.

Mais Ulyſſe, Madame... Ulyſſe eſt en ces lieux!..
Et s'il ſavoit ce Prince en mon pouvoir?..

HÉCUBE.

Ah, Dieux!

(*avec vivacité.*)

Mais, Seigneur... mais on peut lui cacher ſa naiſſance?..
Et ſi vous ſeul & nous, en aurons connoiſſance,
Que craignez-vous encor?

POLYMESTOR.

Madame, j'ai promis,
J'ai juré, quand Priam m'a confié ſon fils,
Que tant qu'avec les Grecs pourroit durer la guerre,
Je cacherois ſon ſort... même aux yeux de ſa mère...

HÉCUBE.

Ciel!..

POLYMESTOR.

Je les craindrois moins, ſi mes ſujets ſoumis
Pouvoient les regarder comme mes ennemis.

Et l'hymen où j'aſpire eût produit ce miracle!..
Mais Polyxene y met un invincible obſtacle...
Et ce n'eſt, cependant, qu'en recevant ſa main,
Que je vous puis du Prince apprendre le deſtin.

HÉCUBE, *avec tranſport.*

Ah, ma fille!

POLYXENE, *après un moment de ſilence.*

Seigneur, on prouve mal ſa flâme,
En jetant la ſurpriſe & l'effroi dans une âme...
Connoiſſez mieux la mienne; & perdez un eſpoir,
Que notre malheur ſeul vous a fait concevoir.
Si mon frère eſt vivant, & ſous votre puiſſance,
Tout doit vous aſſurer de ma reconnoiſſance...
Qu'il paroiſſe?.. Son ſort doit nous toucher aſſez,
Pour ne rien redouter de nos vœux empreſſés.
C'eſt ainſi qu'un grand cœur oblige ce qu'il aime:
Le prix de ſon bienfait eſt dans le bienfait même;
(Et ce prix double encor, Seigneur, en le cachant.)
Mais l'eſpoir du ſalaire, avilit qui l'attend.

POLYMESTOR.

Si je n'étois que Roi, je craindrois de comprendre
Tout ce que ce diſcours me pourroit faire entendre.
Mais un amant, jamais n'a rougi d'eſpérer;
Et cet eſpoir enfin, j'oſe le déclarer...
Pour dévoiler le ſort du Prince votre frère,
(Quels que ſoient les ſermens que j'ai faits à ſon père,
Tant que je pourrai craindre Ulyſſe dans ces lieux,)
C'eſt au Temple, Madame, à la face des Dieux,

Qu'en allumant pour nous les flambeaux d'hymenée,
Nos Prêtres montreront à votre âme étonnée,
Dans ce jeune héros, témoin de nos liens,
L'héritier de Priam, & le Roi des Troyens.

HÉCUBE, *avec transport.*

Il est donc en ces lieux?..

POLYMESTOR.

Oui, Madame.

HÉCUBE, *avec sentiment.*

Ah, ma fille!
C'est de toi que dépend le sort de ta famille?
C'est à toi que Priam, Hector, tes sœurs & moi,
Vont devoir un vengeur, & la Phrygie un Roi?
C'est par toi qu'Ilion renaîtra de sa cendre!..
Quoi! d'un si doux espoir tu pourrois te défendre?
Et du don de ta main, quoi qu'il dût t'en coûter,
Pourrois-tu balancer encore à l'acheter?..
Faut-il qu'à tes genoux?..

POLYXENE, *en la relevant.*

Vous comblez ma misère!..
Fallût-il tout mon sang pour vous rendre mon frère,
Croyez que, sans regret, je le verrois verser?
Mais songez à quel sort ce seroit l'exposer,
Si le Roi se flattoit d'une fausse espérance?
Si les Grecs, de mon frère apprenant l'existance,
Avides de son sang plus encor que du mien,
Bornoient tout leur espoir à s'assurer du sien?

POLYMESTOR.

Cachez du moins, Madame, à ma vive tendresse,
Un doute ingénieux, qui l'étonne & la blesse?..
Je vous le dis encor, pour la dernière fois:
C'est sa sœur qui, demain, décidera mon choix.
Adieu... Songez, sur-tout, que des maux où l'expose
Un danger, que je crains!.. vous seule serez cause.

HÉCUBE.

Ah, Seigneur!.. si ma fille est sensible à mes pleurs,
Je vous verrai demain dissiper mes terreurs.

SCÈNE VI.

POLYMESTOR, *seul.*

Ah! dans ton âme enfin j'ai porté la lumière,
Ingrate?.. & malgré moi, je la vois toute entière.
J'y vois ce que tu crains; mes soupçons confirmés;
Tes secrets sentimens vainement renfermés;
Ce qui te rend cruelle, insensible à ma peine?..
Mais, malheur à l'objet à qui je dois ta haine!



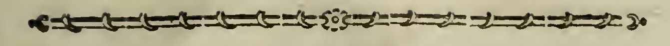
SCÈNE VII.

POLYMESTOR, IPHITE.

POLYMESTOR.

IPHITE, tu l'as dit? je ſervois des ingrats!..
J'allois riſquer pour eux, ma gloire, mes Etats...
Mais je pénètre enfin leur coupable artifice;
Et j'en ſerai vengé... Fais rappeler Ulyſſe?
Veille ſur Agénor; vas calmer mes ſujets;
Vole... & dans mes Etats, fais annoncer la paix.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECUBE *seule.*

Je cherche en vain le Roi... Tout est sourd à mes plaintes ;
Et le seul Agénor est sensible à mes craintes.
Polymestor m'évite & redoute mes cris !..
Pourquoi s'obstine-t-il à me cacher mon fils?
Pourquoi, témoin des pleurs que me force à répandre
Le sort de ma famille & d'Ilion en cendre,
Ce Monarque aujourd'hui (tout-à-coup, moins discret)
Ne m'a-t-il pas plus tôt révélé ce secret ?..
Qui pouvoit l'y contraindre ?.. Il aime Polyxene :
En nous rendant son frère, il peut vaincre sa haine ;
Cependant il balance ?.. Ah ! déja dans mon cœur,
Une secrette voix m'annonce mon malheur :
Et si l'amour peut tout sur l'âme intimidée
D'un Prince, sans vertus ; la sienne est décidée,
(*en voyant Agénor.*)
Et mon fils est trahi... Cher Prince ! c'est à vous
Que j'allois recourir ?.. Tout s'arme contre nous...
Vous connoissez nos maux ? & j'en crains plus encore !.

SCÈNE II.

HÉCUBE, AGÉNOR.

AGÉNOR, *avec vivacité.*

MADAME, ſuſpendez l'ennui qui vous dévore :
Un calme ineſpéré nous annonce la paix.
Et ſi j'en crois mon père autant que mes ſouhaits,
Avant la fin du jour Polyxene & la Thrace,
N'auront plus de la Grèce à craindre la menace.

HÉCUBE.

D'un tel eſpoir encor pourrois-je me flatter,
Seigneur ?

AGÉNOR.

Ce que j'ai vu n'en laiſſe plus douter :
La révolte eſt calmée ; & l'ennemi tranquille,
Eloigné de ces murs, n'allarme plus la ville ;
Calchas, pour qui (dit-on) le Ciel eſt ſans ſecrets,
D'un pompeux ſacrifice ordonne les apprêts ;
Et déja le deſtin, par ſa voix redoutable,
En promet à la Grèce un ſuccès favorable.

HÉCUBE, *avec terreur.*

Calchas ?.. Eh ! ſi mon ſang dut couler en ces lieux,
Un inſtant change-t-il la volonté des Dieux ?
Eſt-ce jamais en vain que leur courroux menace,
Seigneur ?.. Et les cruels m'ont-ils jamais fait grace ?..

(*avec*

(*avec transport.*)

Cher Prince ! pardonnez au plus mortel effroi.
J'espère tout de vous... mais je crains tout du Roi !

AGÉNOR.

Quoi ! vous pourriez penser qu'il redoutât la Grèce ?

HÉCUBE.

Je suis mère... Ce titre excuse ma foiblesse !..
Et cessant de trembler pour ma fille, mon cœur
Sent déja pour mon fils renaître sa terreur.

AGÉNOR.

Votre fils ?..

HÉCUBE.

Oui, Seigneur !.. Polydore respire :
Le Roi s'est vu, tantôt, forcé de m'en instruire.
Mais son âme insensible à mes cris douloureux,
S'obstine à me cacher ce Prince malheureux :
(Et peut-être son sort est-il connu d'Ulysse !..)
La paix (dit on) va suivre un pompeux sacrifice ?..
Ah, Seigneur ! si ma fille évite le trépas,
Quel sang va donc couler sous le fer de Calchas ?..
Cher Prince ! faites grace à la terreur secrette,
Dont frémit à vos yeux une mère inquiette ?
Mais ses malheurs passés peuvent justifier
Les craintes que son cœur ose vous confier.

AGÉNOR, *à part.*

Quelle affreuse clarté me frappe & m'épouvante ?
Et quels soupçons elle offre à mon ame tremblante !..

(*Haut.*)

Madame, je ne puis partager votre effroi,
Dès qu'il faut ſoupçonner & mon père & mon Roi...
De quel forfait, grands Dieux ! le croirez-vous complice?..
Non ! d'un pareil ſoupçon connoiſſez l'injuſtice :
L'amour peut tout oſer, (je le ſens !) mais ſes feux
Pourroient-ils inſpirer un projet plus affreux ?..
Banniſſez cette crainte ; & croyez que mon père,
Des jours de votre fils ne cache le myſtère,
Que pour le dérober à des vainqueurs jaloux,
Dont ce malheureux Prince aigriroit le courroux.
N'attribuez enfin le calme où l'on nous laiſſe,
Et ce départ ſi prompt, qu'au deſir qui les preſſe
D'aller enfin jouir, après tant de combats,
D'un repos... qu'en ces lieux ils ne trouveroient pas.

HÉCUBE.

Mais ſi l'ombre d'Achille exige une victime,
Seigneur ?..

AGÉNOR.

Le Ciel peut-il autoriſer un crime ?
Et ſi quelque mortel a mérité ſes coups,
Ne peut-il, ſans Calchas, ſignaler ſon courroux ?..
Madame, ſes décrets ne trouvent point d'obſtacles ;
Et l'artifice ſeul inventa les oracles.

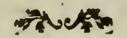


SCÈNE III.

HÉCUBE, AGÉNOR, POLYXENE.

HÉCUBE.

MA fille, devons-nous adopter un eſpoir,
Que mon cœur alarmé n'oſe encore entrevoir ?
Si j'en crois Agénor, la fortune ſe laſſe
De nous perſécuter... Bientôt, loin de la Thrace,
Nos tyrans, & de gloire & de ſang aſſouvis,
De leurs cruels exploits vont recueillir le prix.
(*avec attendriſſement.*)
Ah, Dieux! s'il ſe pouvoit, qu'à travers tant d'alarmes,
Polyxene aujourd'hui fût rendue à mes larmes?
Et qu'un fils, de Priam ſeul reſte précieux,
Pût enfin, ſans péril, être offert à mes yeux ?..
Oui, malgré tous les maux que je dois à ta haine,
Junon! à tes autels je tomberois ſans peine...
Mais quand mon cœur ſe livre à l'eſpoir qui me luit,
Cher Prince, en l'adoptant, ma crainte le détruit:
(Rien ne peut appaiſer la voix de la nature !..)
Je cède, en frémiſſant, à ſon ſecret murmure :
Et duſſiez-vous encor condamner ma terreur,
Je ne puis la calmer, ſans en revoir l'auteur.



SCÈNE IV.

POLYXENE, AGÉNOR.

AGÉNOR.

PRINCESSE, c'eſt en vain que déguiſant ma crainte,
J'oppoſe à ſes frayeurs une aſſurance feinte :
Je dois vous avouer, qu'un ſoupçon odieux
S'élève dans mon cœur, & m'ouvre enfin les yeux.

POLYXENE.

Vous me faites trembler!.. expliquez-vous?..

AGÉNOR.

Madame,
Plût au Ciel que du Roi j'ignoraſſe la flâme !
Mais il vous aime, il craint, il eſt maître !... l'amour
Peut trop ſur lui peut-être en ce funeſte jour ;
Et tremblant pour le ſort d'une illuſtre victime,
Je ſens que la pitié peut m'expoſer au crime.

POLYXENE, *vivement.*

Ah! ſongez que du Roi, quel que ſoit le projet,
C'eſt toujours ſans remords qu'on prévient un forfait.

AGÉNOR, *tendrement.*

Et ſur-tout quand on riſque à perdre ce qu'on aime,
Madame!.. & qu'en ce cas, c'eſt ſe perdre ſoi-même.

Mais, quel qu'en ſoit le riſque, il ſuffit que l'honneur,
Plus ſacré que l'amour, l'attende de mon cœur.
J'obéis à ſa voix pour ſervir Polydore,
Et prévenir des maux (que je crains plus encore.)
(*avec chaleur.*)
Mais, Madame, il eſt tems que ſecondant mes vœux,
Vous ſuiviez un conſeil, néceſſaire à tous deux.
Il eſt tems d'arrêter un complot ſanguinaire,
Qui pour ſauver la ſœur, peut menacer le frère.
Partez?.. & ſi l'eſpoir d'obtenir votre main,
D'un amant malheureux fait un Prince inhumain?
Détruiſez cet eſpoir : fuyez loin de la Thrace :
Le prix du crime ôté, le regret prend ſa place ;
Et bientôt le remord ſuccédant au regret,
Le coupable trompé déteſte ſon forfait.

POLYXENE, *dans l'accablement.*

Ainſi, c'eſt donc à moi que l'on te ſacrifie?..
On achète mes jours aux dépens de ta vie,
Mon frère!.. & ce ſeroient mes funeſtes appas,
Qui (pour comble d'horreurs!) cauſeroient ton trépas?
(*à part, après un moment de ſilence.*) (*haut.*)
Non! tu ne mourras point... Seigneur, de votre zèle,
Je vois, en l'admirant, une preuve nouvelle.
Mon cœur en ſent le prix! mais n'en peut profiter.

AGÉNOR, *vivement.*

Vous riſquez tout ici?..

POLYXENE, *avec fermeté.*

Tout m'y doit arrêter....

Eh! n'eſt-ce point aſſez que mon malheur extrême
Y jette tant d'effroi, ſans vous perdre vous-même?..
(avec attendriſſement.)
Quand déja de mes maux vous ſouffrez la moitié;
Seroit-ce mériter cette tendre pitié,
Si par ma fuite encor je vous chargeois de l'autre?...
Vous déplorez mon ſort?... Je frémirois du vôtre,
Quand d'un père inhumain préſumant le courroux,
Je vous croirois toujours expirant ſous ſes coups!

AGÉNOR.

Vous craignez pour mes jours?. Grands Dieux! que ces alarmes,
Généreuſe Princeſſe, auroient pour moi de charmes!..
Si j'oſois me flatter..,

POLYXENE.

Vous le pouvez, Seigneur:
Tant de vertus ont droit de triompher d'un cœur,
Qui vous eſtime aſſez pour oſer vous le dire.

AGÉNOR, *à ſes pieds.*

Ciel! à tant de bonheur, le mien ne peut ſuffire...

POLYXENE, *en regardant de toutes parts.*

Levez-vous?... cet inſtant eſt peu fait pour l'amour...
(d'un air & d'un ton réfléchis.)
L'orage qui s'apprête en ce fatal ſéjour,
Les menaces des Grecs, le danger de mon frère,
Celui de mon amant, les larmes de ma mère,
La vengeance, l'amour, & les projets du Roi;
Tous nos malheurs, enfin, trouvent leur cauſe en moi?...

J'en dois borner le cours... Si vous aimez ma gloire,
Ceſſez de m'envier une triſte victoire,
Que le devoir exige ?... Hélas ! mon foible cœur,
N'a que trop combattu ſon auſtère rigueur :
Ceſſez d'y replonger un trait qui le déchire,
Prince ? ou ſur lui, bientôt, vous n'aurez plus d'empire.

AGÉNOR.

Quoi !...

POLYXENE.

Mon frère eſt ici ; ſes jours ſont en danger ;
Et ſi je fuis, Seigneur, loin de l'en dégager,
J'attire auſſi ſur vous les coups que lui prépare
Un Monarque irrité, que l'amour rend barbare ;
Qui vous craint d'autant plus, qu'il vous fait généreux !..
S'il peut vous imputer le malheur de ſes feux,
L'amour qu'aigrit la haine eſt le plus redoutable !
Et dès qu'il eſt jaloux.... il eſt bientôt coupable.

AGÉNOR.

Ah ! d'un père pour moi craignez moins le courroux,
Madame : la nature adoucira ſes coups.
Et quel qu'en ſoit l'effet, dois-je les craindre encore,
Si je ſauve, à ce prix, ſa gloire & Polydore ?

POLYXENE.

Prince, ſi le Roi ſeul excitoit ma terreur,
Peut-être pourriez-vous déterminer mon cœur.
Mais nous avons à craindre en ce péril extrême,
Votre père, la Thrace, Ulyſſe, (& le Ciel même !)

Quels feroient vos regrets, fi votre efpoir trahi,
Me jetoit dans les fers d'un barbare ennemi?
Et de quel prix le Roi, (que Calchas épouvante!)
N'achetteroit-il pas les jours de fon amante?
Ces craintes fur mon cœur ont de trop juftes droits,
Et l'amour veut en vain en étouffer la voix.
J'aime! mais fi pour vous Polyxène doit vivre,
Donnez-lui des confeils que l'honneur puiffe fuivre.

AGÉNOR, *après un moment de filence.*

Hélas! il n'en eft qu'un... trop fûre du danger,
Qu'avec vous en ces lieux je prétends partager?...
Fuyez, Madame... & fi vous voulez que je vive;
Pour vous défendre, au moins, fouffrez que je vous fuive.

POLYXENE, *avec furprife.*

Me fuivre! vous, Seigneur?...

AGÉNOR, *interdit.*

Eh, quoi! fi mon amour,
Dans votre âme, en effet, trouve quelque retour;
Pour la fauver des fers, d'Argos & de Mycène,
N'eft-ce pas un époux que fuivra Polyxene?

POLYXENE, *avec embarras.*

Un époux?...

AGÉNOR.

Ciel! quel doute?...

POLYXENE, *avec tendreffe.*

Il eft loin de mon cœur,
Prince!... puifque du vôtre il partage l'ardeur...

Mais, quoi qu'en ma faveur tant d'amour vous inſpire,
Doit-il (de mon aveu) vous coûter un empire?..
Doit-il vous expoſer aux pourſuites du Roi?

AGÉNOR, *avec ſaiſiſſement.*

Ah! ce refus m'éclaire.. & comble mon effroi!..

(*avec douleur.*)

Senſible ſans amour, & par pitié cruelle,
Vous voulez, en mourant, vous ſouſtraire à mon zèle?
Appaiſer à-la-fois & la Grèce & les Dieux,
Et ramener le calme en ces funeſtes lieux?..
Et j'oſois me flatter d'avoir touché votre âme!..
Au moment où la mienne, en vous peignant ma flâme,
Jouiſſoit de l'eſpoir d'avoir pu l'attendrir,
C'eſt pour ſauver mes jours que vous voulez périr!..

(*avec déſeſpoir.*) (*en voulant tirer ſon épée.*)

L'amour vous rend barbare?.. Il me rend juſte...

POLYXENE, *en lui retenant le bras.*

Arrête?..
Songe que ton trépas ne peut ſauver ma tête.

AGÉNOR, *furieux.*

Le Roi peut la défendre; il me ſuffit.

(*il s'écarte, tire ſon épée, & ſe diſpoſe à ſe frapper.*)

POLYXENE.

Eh bien,

(*en tirant ſon poignard.*)

Si tu l'oſes? pourſuis... Mon bras ſuivra le tien.

AGÉNOR, *courant à elle.*

Ah, Dieux!..

POLYXENE, *en approchant le poignard de ſon ſein.*

Promets de vivre ? .. ou ma mort eſt certaine...
Parle, dis-je ? ou ce fer...

AGÉNOR, *avec terreur.*

Cruelle Polyxene?
(*en laiſſant tomber ſon épée.*) (*aux pieds de Polyxene.*)
Arrêtez ?... J'obéis...... daignez me pardonner.

SCÈNE V.

Les mêmes Acteurs, POLYMESTOR *au fond du Théâtre.*

POLYMESTOR.

QUE vois-je ?

POLYXENE.

Ce ſpectacle a de quoi t'étonner!..
D'un amour vertueux un exemple ſi rare,
Sans doute attendriroit tout autre qu'un barbare ?..
Polymeſtor, écoute, & deviens généreux...
L'amour ſeul, aujourd'hui, nous rend tous malheureux :
Il te rend ſeul coupable, (& malgré toi, peut-être?)
Connois mes ſentimens : tu rougiras de l'être.

Ton fils m'aime... Ses feux vainement combattus,
Ont ſu toucher un cœur ſenſible à ſes vertus.
Tu m'aimois ?.. J'ai ſenti la ſuite malheureuſe
D'une rivalité pour tous trois dangereuſe ;
Et crus voir, à quel prix rachetant tes Etats,
Tu voulois me ſouſtraire au couteau de Calchas.
J'ai prévu, qu'à ton fils ta haine eût fait un crime,
D'avoir été ſenſible aux maux de ta victime :
Et cette juſte crainte allarmant mon devoir,
Mon bras l'alloit remplir... J'ai perdu cet eſpoir:
Ton fils m'a prévenue ; & ſa tendreſſe extrême,
Aux dépens de ſes jours, veut ſauver ce qu'il aime...
Tes yeux nous ont ſurpris dans ce combat affreux...
Et tu peux prononcer ſur le ſort de tous deux.

POLYMESTOR, *avec fureur.*

Ah! ſi le mien étoit indépendant du vôtre,
Je pourrois, d'un ſeul mot, vous punir l'un & l'autre.

POLYXENE.

Calme-toi... Tu peux ſeul écarter ces horreurs.
Je ne t'ai point caché le ſecret de nos cœurs :
Si tu fus vertueux, c'eſt le tien que j'implore !..
Après ce que tu vois, ſi tu m'aimes encore,
La fin de nos malheurs va dépendre de toi...
Agénor, feras-tu moins généreux que moi?
Et toi, Polymeſtor, penſes-tu que mon âme
Ait aſſez de vertu pour éteindre ma flâme,
Dont l'aveu vient de m'être arraché par ton fils?

AGÉNOR, *à part.*

Ciel!..

POLYMESTOR.

Ah, Madame!..

POLYXENE.

Ecoute?.. & connois à quel prix
Je foufcris à tes vœux... Si la vertu fit naître
La flâme qu'à tes yeux j'ofe laiffer paraître;
La vertu peut l'éteindre: & j'ofe t'en flatter,
Si tu peux pardonner, me croire & m'imiter...
Ton fils fut ton rival... qu'il trouve en toi fon père:
A mes ardens defirs rends au plus tôt mon frère.
Qu'ils foient libres tous deux, maîtres de leur deftin....
Je répons de mon cœur.... difpofe de ma main.

AGÉNOR, *à part.*

Hélas!

POLYXENE, *à Polymeftor, qui fe taît.*

Si fon deftin n'eft point connu d'Ulyffe,
Penfes-tu que ton fils, ou fa fœur le trahiffe.....
Quoi! ton âme balance entre la Grèce & moi?..
Je ne balance point entre la mort & toi....
Mon frère, tu n'es plus?... (fon trouble me l'annonce!)
Parle, tyran?.. Mon fort dépend de ta réponfe.

POLYMESTOR, *avec embarras.*

Madame....

POLYXENE.

Tes refus ne font que m'affermir.

Rends-moi mon frère?.. ou bien...

(*Elle se met en devoir de sortir.*)

POLYMESTOR.

Vous en allez frémir!..
Vous le voulez?..

POLYXENE.

Qu'il vienne?

POLYMESTOR.

Eh bien, ce Polydore,
A vos yeux inconnu... (que votre cœur adore!..)
Ce fils, par votre père à mes soins confié;
Ce fils, que vous croyez que j'ai sacrifié?..
C'est...

POLYXENE.

Achève?..

POLYMESTOR.

Agénor.

AGÉNOR.

Qu'entens-je!..

POLYXENE.

Ah! Dieux!..

POLYMESTOR, *après un moment de silence.*

Madame,
Je conçois tous les maux qui déchirent votre âme?
Et vous me reprochez un silence fatal,
Qui vous cachoit un frère où je trouve un rival?..

Mais pour le dérober à l'œil perçant d'Ulyſſe,
Quand, malgré moi, forcé d'employer l'artifice,
J'ai cru, pour mieux voiler ces dangereux ſecrets...

POLYXENE, *avec indignation.*

Arrête?.. d'un coup-d'œil, je vois tous tes forfaits....
Trop preſſé par Calchas, ta jalouſe foibleſſe,
Alloit ſacrifier Polydore à la Grèce:
Ma main, de ſon bourreau devoit être le prix:
Je l'euſſe regretté, ſous le nom de ton fils,
Sans pouvoir t'accuſer d'avoir trahi mon frère;
Et ſous ce nom, quelque autre auroit trompé ma mère.
Ainſi, de crime en crime, & toujours inconnu,
Au comble de tes vœux tu ſerois parvenu?..
Mais tu t'es vu forcé de montrer Polydore,
Barbare! & j'en rends grace à l'amour que j'abhorre.
Mon crime, s'il en eſt, ne regarde que toi...
Et la nature ſeule étoit coupable en moi!

POLYMESTOR.

Ciel! qu'oſez-vous penſer? quand ma flâme conſtante...

POLYXENE.

La flâme d'un tyran, ne peut être innocente:
Mon malheur la fit naître, & je dois m'en punir.
Je te flattois, tantôt, d'un plus doux avenir...
(C'étoit pour moi l'effort d'une vertu ſuprême!)
Ton crime m'en diſpenſe & me rend à moi-même.
Vis, pour en mieux ſentir la honte & les regrets?..
Et puiſſent tes remords égaler tes forfaits!

SCÈNE VI.

POLYMESTOR, POLYDORE.

POLYMESTOR, *après avoir parlé bas à un garde.*

Sur-tout, que de ſa mère, Iphis, on la ſépare ?...
(*à part.*)
Par toi-même forcé de me montrer barbare,
En redoublant tes maux, je mets le comble aux miens,
Ingrate ? . .
(*à Polydore.*)
Mais tes jours me répondront des ſiens :
Elle craindra pour toi . . . Gardes, qu'on le ſaiſiſſe ? . .
Qu'on l'ôte de mes yeux ? . . . .

POLYDORE.

Ordonne mon ſupplice,
Lâche ? . . C'eſt le ſeul bien que j'attende de toi . . .
Et je te laiſſe encor plus malheureux que moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

Le Théâtre est dans l'obscurité. Polydore arrive, l'épée à la main, suivi d'une troupe de Thraces & de Troyens.

POLYDORE.

C'EST peu, braves guerriers, d'avoir brisé mes chaînes :
Pour moi la liberté n'est qu'un surcroît de peines,
Si vos cœurs, qu'échauffa la voix de l'amitié,
Refusent d'écouter celle de la pitié.
Je vous ai confié mon nom & ma naissance :
Et malgré les dangers de cette confidence,
Votre zèle m'apprend quels droits a sur les cœurs,
Un Prince infortuné qu'estiment ses vengeurs.
Mais à tant de bienfaits il faut en joindre d'autres,
Et dignes de flatter des cœurs tels que les vôtres,
Animés par la gloire autant que par l'honneur.
Qui de vous s'avoueroit pour mon libérateur,
Si, ne songeant qu'à fuir une mort trop certaine,
J'abandonnois ici ma mère & Polyxene ?
Et si, loin de l'orage allant chercher un port,
Je laissois un tyran arbitre de leur sort ? . .

Vous,

Vous, Thraces généreux ! qui pour ſauver ma vie,
Abjurez pour jamais une ingrate patrie ;
Suivrez-vous, ſans rougir, un chef dénaturé,
Traînant de mers en mers un nom déshonoré ?
Et vous, que le deſtin ſoumet à ma puiſſance ;
Vous, fidelles Troyens ! qu'épargna ſa vengeance,
Pour guider votre Reine & ſa fille en ces lieux,
Connoîtrez-vous un Roi dans un Prince odieux ?
Et nos premiers travaux, ſous de pareils auſpices,
Forceront-ils les Dieux de nous être propices ? ...
Mais je lis mon bonheur dans vos yeux ſatisfaits ...
Allons, braves amis, entrons dans ce palais ...
C'eſt-là, que de Priam la veuve déſolée,
Succombant aux malheurs dont elle eſt accablée ;
C'eſt-là que Polyxene, éprouvant même ſort,
N'attendent déſormais que l'opprobre ou la mort ! ..
Allons briſer leurs fers ... Cette noble entrepriſe,
Invite à la tenter : la nuit nous favoriſe,
Tout dort dans cette enceinte ... Allons ? ..
(*Appercevant Polymeſtor.*)
Ciel ! ....



SCÈNE II.

POLYDORE & *sa suite.* POLYMESTOR, IPHITE.

GARDES, *avec des flambeaux.*

POLYMESTOR, *aux Gardes.*

Suivez-moi?..
(*Appercevant Polydore & sa suite.*)
Mais que vois-je?..

POLYDORE.

Un Troyen.... frémis, tyran!....

POLYMESTOR.

C'eſt toi,
Traître?.. Pour te venger cherches-tu des victimes?..
Que prétens-tu?

POLYDORE.

Te fuir, & t'épargner des crimes;
Annoncer Polydore à l'univers ſurpris;
Et rendre grace aux Dieux... de n'être plus ton fils!
Je pourrois te punir des complots homicides,
Que t'inſpira l'amour pour calmer les Atrides?
Expier, par ta mort, la honte & la douleur,
Dont tes coupables feux ont fait gémir ma ſœur?..
Tes ſujets, dont ton règne a comblé la miſère,
N'attendent qu'un vengeur!.. mais je t'ai cru mon père

Et si ce nom sacré ne le fut point pour toi,
Celui de fils, cruel! l'est encore pour moi...
En perdant à la fois ma sœur & l'espérance,
Règne donc?.. Ton malheur suffit à ma vengeance.

POLYMESTOR.

Jeune présomptueux! cet orgueil insolent,
Calme en moi des regrets.... vole, où la mort t'attend,
Tu méritois ton sort.

POLYDORE.

Et toi, si tu veux vivre,
Quels que soient tes complots... garde-toi de me suivre!

SCÈNE III.

POLYMESTOR, IPHITE, GARDES.

IPHITE.

Eh! voilà tous les maux que je craignois de voir.
Le Prince...

POLYMESTOR, *après avoir écarté les Gardes.*

De ces maux renaît tout mon espoir,
Iphite.

IPHITE.

Et quel espoir pourroit encor vous luire?

POLYMESTOR.

Ecoute?.. Il est perdu... C'étoit pour t'en instruire,
Que je t'avois mandé.

IPHITE.

Polydore, Seigneur!..

POLYMESTOR.

Il penſe me braver ? Il court à ſon malheur.
Son deſtin dévoilé, j'ai ſenti qu'à la Grèce
Je ne pouvois l'offrir pour ſauver la Princeſſe,
Sans commettre ma gloire, & me rendre odieux
A l'inflexible objet de mes funeſtes vœux.
Il falloit cependant (extrémité cruelle!)
Ou perdre Polydore, ou tout perdre avec elle?
De cet abyme affreux, l'amour m'a ſu tirer:
Dans cette obſcure nuit il a ſu m'éclairer;
Et Phérès m'a ſervi... Tu ſais, que dès l'enfance,
Il s'acquit d'Agénor toute la confiance?
Et qu'adroit courtiſan, par ſes ſecrets avis,
Je liſois en tout tems dans l'âme de mon fils?..
Je l'ai fait appeller... » Va, dis-je, ſers ton maître?
» Délivre ton pays de la Grèce & d'un traître.
» Raſſemble ſes amis : qu'ils forcent ſa priſon.
» Avant que le ſoleil éclaire l'horizon,
» Qu'Agénor & les ſiens, enlevant Polyxene,
» Soient déja parvenus à la forêt prochaine.
» (Mais qu'on retienne Hécube!) & je vais prendre ſoin
» D'empêcher que l'ingrat ne puiſſe aller plus loin. »

IPHITE.

Ah, Seigneur! j'entrevois votre projet funeſte;
Mais je tremble qu'Ulyſſe...

POLYMESTOR.

Ecoute ce qui reſte....
Déja, par un billet, inſtruit de mon deſſein,
Pour s'en mieux aſſurer, Ulyſſe eſt en chemin;
Et je l'attens ici... Sa juſte défiance,
Veut avec moi du Prince éclaircir la naiſſance;
Et content à ce prix, il m'engage ſa foi,
Qu'avant la fin du jour, Polyxene eſt à moi.
Tel eſt de mon projet le ſecret artifice :
Et pour le conſommer, je venois joindre Ulyſſe;
Lorſque, par un haſard que j'avois peu prévu,
A mes yeux étonnés Polydore a paru...

(*à part.*)

Mais on vient?.. C'eſt Ulyſſe?.. Eloigne-toi... Ta gloire,
Impérieux amour! me doit cette victoire.

SCÈNE IV.

POLYMESTOR, ULYSSE; *Suite* D'ULYSSE.

ULYSSE.

LA Grèce approuve tout, Seigneur; & vos ſouhaits,
D'accord avec ſes vœux, vont être ſatisfaits :
Polyxene eſt à vous, puiſqu'elle vous eſt chère.
Plût au Ciel que le ſort, moins cruel pour ſon frère,
Nous permît de prouver à cet infortuné,
(Quand la Grèce a vaincu) qu'elle a tout pardonné!..

Mais que servent les vœux, quand les Dieux inflexibles
En proscrivent l'objet ? . . De leurs décrets terribles,
L'œil mortel veut en vain sonder les profondeurs :
Nous jugeons par les faits, & le Ciel par les cœurs ;
C'est à nous d'obéir ! . . & quand ce sacrifice,
Peut seul à nos desirs le rendre enfin propice ;
Lorsque votre repos, quand le nôtre en dépend,
La Grèce, avec ardeur le demande, & l'attend.

POLYMESTOR.

Vous serez satisfait, Seigneur. . . Et si la Grèce
Pouvoit, ainsi que vous, douter de ma promesse ;
Elle en croira Priam, & ces tristes écrits
Tracés pour assurer le destin de son fils. . .
(*en lui montrant des papiers*).
L'âge de nos enfans secondoit l'artifice;
Et le trépas du mien ne laissant point d'indice,
Pour sauver Polydore, & vous cacher son sort,
Il me donna le sien, sous le nom d'Agénor.
(*en lui remettant les papiers.*)
Je dois à vos bontés ce retour légitime. . .
Lisez ; & connoissez enfin votre victime ?

ULYSSE, *après avoir lu.*

O Ciel ! par quelle route inconnue aux humains,
Tu conduis ta vengeance & tes sages desseins ?
Tout est prouvé, Seigneur !.. & la Grèce charmée,
Par vous dans son espoir est enfin confirmée :
D'Ilion, par vous seul, l'espoir est abattu. . .
Ce n'est que d'aujourd'hui que la Grèce a vaincu !

Et vos vœux peuvent tout ſur ſa reconnoiſſance. . .
Mais le tems preſſe?.. Adieu... je vais, par ma préſence
De vos juſtes deſirs aſſurer le ſuccès.

POLYMESTOR.

Sûr d'Ulyſſe. . . mon cœur en attend les effets.

ULYSSE, *en ſortant.*

Mais que vois-je ?. . .

SCÈNE V.

Les mêmes Acteurs, HÉCUBE, *furieuſe, & forçant la Garde.*

HÉCUBE.

UNE Reine... ou plutôt une mère,
Traîtres !.. reſpectez-en le ſacré caractère,
Si ſur vous la nature a gardé quelques droits ?

ULYSSE.

D'où naiſſent ces tranſports ?.. Vous parlez à des Rois...
Qu'en exigez-vous ?

HÉCUBE, *avec fureur.*

Rien !.. ma fille m'eſt ravie ;
Et je vous connois trop !.. Mais s'il faut que ſa vie
Soit aujourd'hui livrée au couteau de Calchas,
Epargnez-vous mes cris : ne nous ſéparer pas.

ULYSSE, *en voulant sortir.*

Madame...

HÉCUBE.

Arrête, Ulyſſe ?.. Inſtruite à te connaître,
C'eſt en toi ſeul qu'Hécube ait jamais craint un maître...
Tu la vois à tes pieds !

ULYSSE, *en la relevant.*

Moi, Madame ?.. Le Roi,
Seul maître dans ces lieux, peut calmer votre effroi...
Il aime votre fille... & j'ignore ſa fuite.

(*il ſort.*)

SCÈNE VI.

POLYMESTOR, HÉCUBE.

HÉCUBE.

IL l'ignore ?.. Il me trompe & ma fille eſt proſcrite :
Le perfide la fuit ; ma fille va périr !..
(*à Polymeſtor.*)
Si tu l'aimes, tyran, va donc la ſecourir ?
Va prévenir ſa mort ?.. L'amour ſans eſpérance,
uroit-il dans ton cœur fait place à la vengeance ?..
te troubles, cruel !.. Ah ! ſi tu la trahis,
e dois-je maintenant eſpérer de mon fils ?
: vit plus, ſans doute ?.. & le retour d'Ulyſſe
t pour m'annoncer ton crime & ſon ſupplice !..

Mais si ce crime affreux est mon arrêt de mort;
Hâte-la donc, perfide, en m'apprenant son sort?

POLYMESTOR, *froidement.*

A de telles horreurs je devois peu m'attendre;
Sur-tout, puisque Agénor auroit dû vous apprendre,
Que lui seul nous l'enlève... & vous devez penser,
A quel point vos soupçons ont droit de m'offenser?

HÉCUBE.

Agénor?..

POLYMESTOR.

Et vous seule ignorez son audace.

HÉCUBE.

(*à part.*) (*haut.*)
Quoi!..c'est lui?.. Quel bonheur!.. Ah, pardonnez, de grace,
Seigneur? je l'ignorois!... Guidez leurs pas, grands Dieux!...

POLYMESTOR.

Je pardonne aisément des soupçons odieux,
Que votre état excuse, & que mon cœur oublie.
Mais je ne crains pas moins, Madame, pour leur vie!..
Ulysse ignoroit tout.... & vous l'avez instruit.

HÉCUBE, *avec terreur.*

Qu'entends-je? Ah! mon bonheur par moi-même est détruit.
Punissez-moi, Seigneur? Ma douleur indiscrette,
Dans cet affreux moment a trahi leur retraite.
L'impitoyable Ulysse a volé sur leurs pas....
Et c'est moi? Dieux! c'est moi, qui les livre au trépas?..

Qu'ai-je fait ? Et pourquoi m'ont-ils abandonnée ?
J'aurois, du moins, ſubi la même deſtinée !
A partager leurs maux j'aurois eu moins d'horreur,
Qu'à me les imputer !... Mais que vois-je; Seigneur ?..
(en courant à Polydore.)
Cher Prince ! . .

SCÈNE VII.

POLYMESTOR, HÉCUBE, POLYDORE *ſoutenu par des ſoldats.*

POLYDORE, *à Polymeſtor.*

Applaudis-toi de ton lâche artifice...
Tu me revois mourant, & par la main d'Ulyſſe...
Chargé de me trahir, Phérès t'a bien ſervi !..

HÉCUBE.

Ah ! mon cher Agénor...

POLYDORE, *à Polymeſtor.*

Mon bras l'en a puni...
Je n'avois pas compté ſurvivre à ma défaite...
Mais le Ciel a rendu ta vengeance complette,
Puiſque d'un juſte eſpoir le ſuccès malheureux,
M'expoſe à la douleur... d'expirer à tes yeux.

HÉCUBE, *en ſe précipitant dans ſes bras.*

Vous Prince ! . . vous mourir ? . .

AGÉNOR.

O déplorable Reine!..
Je croyois vous ſauver, en ſauvant Polyxene?..
Hélas! on vous trompoit... ainſi que votre fils!...

HÉCUBE, *avec effroi.*

Mon fils?.. Dieux! quelle horreur vient glacer mes eſprits!..
Vous parlez de mon fils?.. Je vois couler vos larmes?..
(*avec transport.*)
Terminez, d'un ſeul mot, ma vie & mes alarmes?..
Reſpire-t-il encore? Eſt-il connu de vous?..
Parlez, parlez, de grace!..

AGÉNOR, *en ſe baiſſant.*

Il meurt à vos genoux!..

HÉCUBE, *avec tranſport.*

(*à Polymeſtor.*)
Mon fils? mon fils!.. Ah, Dieux!.. & tu meurs? Ah, barbare!
(*après un moment de ſilence.*)
N'eſt-ce que de mon ſang que ta haine eſt avare,
Implacable Junon?.. jouis de mon malheur:
Tu me vois à tes pieds!.. épargne au moins ſa ſœur.



SCÈNE DERNIÈRE.

Les mêmes Acteurs, IPHITE.

POLYMESTOR, *courant à lui.*

Eh bien ?.. Ulysse ?..

IPHITE.

Hélas ! ...

POLYMESTOR.

Quoi ! malgré sa promesse,
Polyxene ?..

IPHITE.

Seigneur... il a servi la Grèce...
Achille est satisfait ; & déja sur les flots,
Ulysse voit voguer ses coupables vaisseaux.

POLYMESTOR.

Elle n'est plus ?

IPHITE.

(*Il ne répond que par son silence.*)

HÉCUBE.

J'expire ! ..

POLYMESTOR.

O toi, qui fis mon crime,
(*en se frappant.*)
Trop redoutable amour !.. Vois tomber ta victime.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, *Polyxene, Tragédie ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 26 avril 1783.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, le 29 avril 1783.

LE NOIR.





